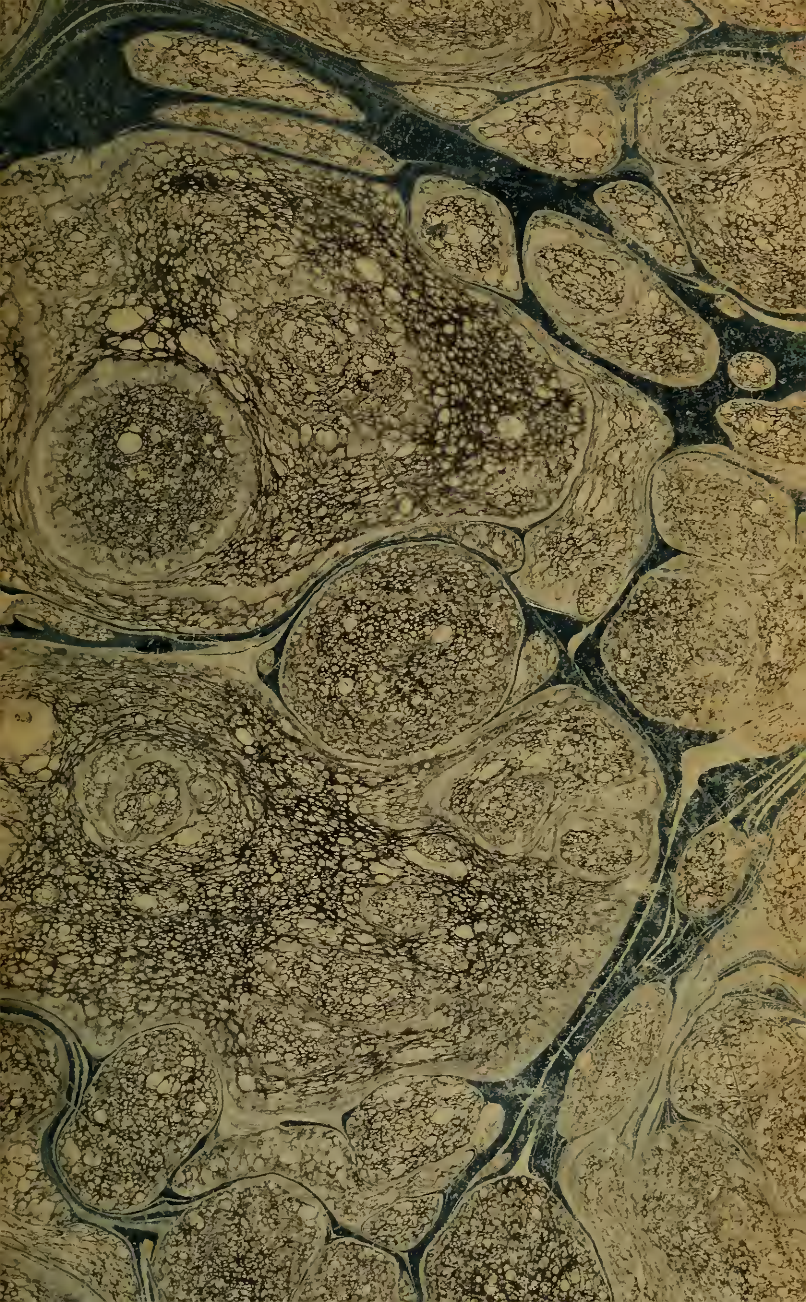



THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878



LES

FEMMES.

TOME II.

On trouve chez les mêmes libraires :

BOTANIQUE POUR LES FEMMES, par M. *Batsch*, traduction libre, par M. *Bourgoing* (aujourd'hui ambassadeur de France en Suède), 1 vol. in-8. avec 101 fig. color. 6 fr. pour Paris et 7 fr. 50 c. franc de port.

LETTRES DE LA VENDÉE, trait historique, par M.me E. T.** 2 vol. in-12. fig. 3 fr. et 4 fr. franc de port.

HERMANN ET DOROTHÉE, par *Goethe*, traduit par *Bitaubé*, grand in-18. papier vélin, fig. avant la lettre, 5 fr. et 6 fr. franc de port.

— Le même ouvrage papier commun, avec fig. 1 fr. 50 c. et 2 fr. franc de port.



Elle donne elle-même toutes les instructions nécessaires pour assurer le succès de la négociation.
(Catherine)

Harriet Inv. Texier Sculp.

S. Batchelder

LES FEMMES,

LEUR CONDITION ET LEUR INFLUENCE DANS L'ORDRE SOCIAL

chez différents peuples anciens et modernes.

PAR JOS.-ALEX. DE SÉGUR.

> Les Hommes font les lois,
> Les Femmes font les mœurs.

Avec six Gravures.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, quai Voltaire, n.° 2, et à Strasbourg, grand'rue, n.° 15.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN XI. — 1803.

LES FEMMES.

LES FEMMES

ASSOCIÉES A LA CHEVALERIE ET AUX ACTIONS GUERRIÈRES.

Ce n'était pas assez pour les Femmes d'avoir établi ce beau système, cette alliance brillante de gloire, d'amour et de loyauté. S'énivrant, en quelque sorte, elles-mêmes de l'enthousiasme qu'elles avaient voulu répandre dans tous les esprits, elles finirent par s'associer aux travaux, aux périls qu'elles faisaient braver pour elles à tant de chevaliers. Pendant quatre cents ans, l'Europe retentit tour-à-tour des faits d'armes des héros, et de ceux des Femmes illustrées par leur bravoure et l'éclat de leurs actions militaires. Ce fut

surtout aux quinzième et seizième siécles, époque de l'invasion des Turcs dans la Hongrie, les îles de l'Archipel et de la Méditerranée, qu'elles se distinguèrent le plus.

Cette horreur pour les Mahométans, pour l'esclavage auquel ils soumettaient les Femmes, contribua surtout à échauffer leurs ames susceptibles de tous les genres d'élévation et de grandeur. Les idées de religion vinrent encore augmenter le zèle héroïque qui les enflammait; et ce fut ce mélange de pensées saintes, amoureuses et chevaleresques, qui produisit tant de Femmes célèbres, tant de faits que l'histoire a conservés à la postérité.

— On a remarqué que les deux sexes s'observent et s'imitent tour-à-tour. Communément, dit un auteur moderne (*), *ils se suivent de loin, ils s'élèvent, se*

(*) Thomas.

corrompent, se réforment, ou s'amolissent ensemble.

On croirait, en effet, que, nés pour se plaire, tous deux s'étudient, cherchent à se deviner, à se mériter; mais l'imitation secrète et involontaire étant toujours la base de leurs pensées, ils s'élèvent en s'admirant, comme ils s'avilissent, en se méprisant. Forcés de vivre ensemble, sans pouvoir se passer l'un de l'autre, sans cesse attirés et réunis par un penchant irrésistible, après s'être blâmés, ils s'étourdissent sur ce qui les choque, s'accoutument aux vices qui les frappent, et finissent même par aimer encore ceux auxquels leur faiblesse les associe. Mais, à l'avantage de la nature humaine, cette imitation constante a peut-être une marche plus rapide dans le bien que dans le mal, surtout en fait d'héroïsme et de grandeur d'ame. Ces idées étant d'une nature susceptible d'ins-

pirer l'enthousiasme, en enflammant, elles se communiquent et se propagent. C'est par explosion qu'elles entraînent ; tandis que l'influence du vice est sourde et plus lente.

Les Femmes ayant longtemps excité le courage, voulurent donc aussi l'imiter à leur tour. Tant que la chevalerie ne fut qu'une image brillante de la guerre, tant que les Tournois seuls occupèrent la vaillance, en offrant l'illusion du danger, les Femmes satisfaites d'avoir fait de l'Europe une lice immense, où l'adresse et la courtoisie, la valeur et la force cherchaient une palme plus éclatante que durable ; les Femmes, dis-je, se contentèrent d'être le but et la récompense de ces légers travaux. Leurs chiffres et leurs rubans étaient les seules choses qu'elles offrissent à leurs amants, pour s'unir à leur gloire. Mais, lorsque les circonstances devinrent solennelles,

lorsque les grands mouvements des états, les intérêts des nations, les ressorts puissants de la religion et de la politique, amenèrent des guerres importantes, les Femmes sentirent un besoin secret de prendre une part active à ces chocs dangereux ; l'honneur et la religion animèrent leur courage. On les vit quitter leur paisible asile, pour le tumulte des camps, supporter, sous les tentes, toutes les fatigues des armes, oublier leur faiblesse et leur timidité naturelle, sans s'écarter jamais de cette pudeur, de cette décence si naturelle à leur sexe. Bientôt la beauté vint briller au milieu du carnage. Les places, les châteaux furent attaqués et défendus par des Femmes.

Ouvrons l'histoire. Nous verrons la célèbre (*) Margueritte d'Anjou, plus courageuse que son époux Henri VI, réparer

(*) Reine d'Angleterre, Femme d'Henri VI.

sa faiblesse, ramener la victoire sous ses drapeaux, se remettre deux fois en liberté, ne céder aux rebelles, ainsi qu'au malheur, qu'après avoir livré douze batailles, où son génie, sa bravoure et ses talents jetèrent un éclat dont on se souvient encore. Jeanne de Montfort dispute elle-même, les armes à la main, son duché de Bretagne. Les Femmes de l'île de Chypre s'arrachent aux fers des Musulmans, en enflammant les poudres amoncelées en magasin; et profitant de la terreur produite par l'explosion, échappent à leurs tyrans. Combien d'autres exemples pourraient être rapportés!

Arrêtons-nous un moment, et réfléchissons sur cette conduite des Femmes, à l'époque que nous venons de citer. Qui pouvait donc inspirer à ce sexe cette ardeur guerrière, ce besoin de vaincre et de résister à l'oppression, cette

résolution qui lui faisait affronter les périls et la mort? Faiblesse naturelle, éducation, tout servait d'excuse et de prétexte à sa timidité; tout devait l'éloigner de cette témérité noble sans laquelle un homme est méprisable, et qui, chez une Femme, cause toujours tant de surprise et d'admiration. Tout faisait aux Hommes une nécessité de vaincre, tandis que les Femmes, toujours en tutelle, se livrant aux chances de la guerre, défendaient, attaquaient des trônes qu'elles partageaient à peine, et même, en revenant des combats, couronnées de lauriers, n'amenaient en triomphe tant d'esclaves, que pour le redevenir elles-mêmes. Si, dans chaque pays, on examine avec impartialité la conduite des Femmes, on se convaincra que, sans avoir été chargées d'aucun emploi, d'aucune affaire, elles ont cependant rendu d'aussi grands services

que les Hommes. C'est surtout dans les occasions essentielles, qu'on les retrouve et qu'elles se distinguent. Les grandes circonstances seules peuvent les arracher de ces frivolités auxquelles nous les condamnons, les fixer à un objet, à une pensée; ce qui semble difficile à obtenir d'elles. L'attention suivie est nécessaire à tout; elle rapproche, pour ainsi dire, les idées de l'esprit; elle les éclaire, en les mettant à sa portée. Mais, chez les Femmes, les idées s'offrent tout-à-coup d'elles-mêmes, s'arrangent plus tôt par sentiment, que par réflexion. La nature paraît raisonner pour elles, et leur en épargner tous les frais.

Elles sentirent promptement qu'en s'offrant pour partager les dangers des Hommes qui leur étaient chers, elles trouveraient à la fois un titre à l'estime, une jouissance pour leur cœur, et un gage de plus pour leurs sentiments. Voilà ce qui

les détermina sans doute à joindre l'éclat des armes à tout l'attrait de la grace et de la beauté. Nées pour les hommages, et s'en faisant un premier besoin, elles prennent tous les moyens de les obtenir, et marchant toujours avec leur siécle, ne voyant rien d'impossible pour en saisir l'esprit, se parent à nos yeux des palmes les plus inattendues. Quatre siécles s'écoulèrent donc, pendant lesquels l'Europe retentit des succès d'un sexe qui tour-à-tour savait acquérir de la gloire et inspirer le courage et l'amour. Quel moment pour les Femmes que celui où la seule volonté d'une d'elles, le seul espoir d'en être regardé, rendait un Homme presqu'invincible, lui faisait hasarder les entreprises les plus téméraires, où l'amour plaçait dans ses mains la lyre ou la lance, exerçait à la fois ses talents et son courage, étendait son génie,

et le rendoit digne enfin de lauriers d'autant plus flatteurs, que la propre main de sa maîtresse, venait elle-même de les mériter et de les cueillir!

PREMIÈRES ATTEINTES PORTÉES A LA CHEVALERIE.

On se lasse de tout. Les meilleures institutions se corrompent et se dégradent, à mesure qu'elles s'éloignent du principe qui les a fait naître; elles finissent par se détruire. Ce fut le sort de la chevalerie.

Nos anciens paladins, moins instruits que leurs descendants, étaient naïfs, francs, loyaux, suivaient, aimaient, jusqu'à la rigueur, les principes auxquels ils s'étaient soumis, sans les analyser: ils en étaient plus heureux. L'instruction vint changer ce système chevaleresque; on apprit à lire, à écrire; les chevaliers errants sortirent moins de chez eux, réfléchirent plus; la paresse prit la place de l'activité, l'indifférence celle du zèle et du desir de se distinguer.

— Ce fut en Italie que la mollesse et cette première insouciance, si fatale à la gloire, commencèrent à se manifester. On préféra des plaisirs faciles à des travaux illustres; on s'éloigna des principes austères de ces guerriers qui se préparaient à la chevalerie par des exercices longs et pénibles, et qui n'y étaient admis qu'avec des solennités, où il entrait autant de pompe que de dévotion..... Combien déja ces premières institutions étaient altérées! Les raffinements de la galanterie, les délicatesses du point d'honneur existaient encore; mais l'amour était moins fidelle, la loyauté moins pure, la bravoure moins dévouée. Au lieu de prendre son bouclier et sa lance, on prenait un livre; et quel livre! Encore si, par les lectures, la religion et les mœurs eussent hérité de ce qu'on enlevait à la gloire, au courage, à l'amour! Mais non. On choisissait une histoire nou-

velle et galante, production frivole et dangereuse de quelque auteur déja trop corrompu lui-même, et dans les écrits duquel se glissaient adroitement cette mollesse voluptueuse, cette hardiesse de principes à la fois nouveaux et séduisants. Le chevalier ne lisait pas tranquillement ce roman, ne le lisait pas comme ses bons aïeux, sur une escabelle d'un bois dur; mais dans un fauteuil déja commode. Ce n'était pas, comme autrefois, l'aumônier qui faisait la lecture... mais une belle cousine du chevalier qui, oubliant elle-même le danger du plaisir qu'elle procurait et ressentait tour-à-tour, préparait lentement son héros constant à devenir un galant infidelle, se disposait elle-même à passer, sans s'en douter, du rôle de dame héroïque et puissante, à celui de coquette aimable, mais sans pouvoir.

Que faisait alors l'écuyer? nettoyait-

il les armes ? soignait-il le coursier, noble ami de son maître ? Non. A son tour, il courtisait la gentille suivante de la belle cousine.... Déja les Femmes prévoyaient la fin d'une institution, par laquelle elles avaient une existence trop brillante, pour ne pas la regretter. Longtemps elle se soutint, en s'affaiblissant cependant. Les sentiments de chevalerie avaient jeté des racines si profondes, qu'on en sentit encore les effets, lorsque la cause n'existait plus. Dès qu'un grand mouvement est donné, il survit, un certain temps, à son principe, et s'anéantit insensiblement. L'histoire de cette époque en offre des preuves. On y trouve des faits qui ressemblent plus aux valeureuses tentatives de la chevalerie, qu'à des expéditions bien concertées, fruits heureux d'une saine politique ; et plusieurs princes, tels que François I.er, ont été fortement atteints de cet esprit romanesque.

Quelques ames vertueuses parmi les Hommes, quelques Femmes adroites, sévères ou exaltées, prolongèrent, surtout en France, pendant quelques moments, la durée de ce code chevaleresque, qui portait sur des bases si fragiles, que la candeur et l'ignorance en étaient les seuls soutiens. Les troubles civils le soutinrent encore. Enfin l'anarchie cessant, les rois jaloux de leur pouvoir, aidés des parlements et des communes, parvinrent à réprimer les brigandages particuliers, à défendre la guerre de châteaux à châteaux. Ils soumirent les seigneurs aux tribunaux d'appel, c'est-à-dire, aux parlements. Avec une politique adroite, ils les attirèrent dans leurs armées et dans leurs cours. Le luxe s'établit, détruisit les fortunes ; il rendit les graces de la cour nécessaires. Les guerriers faisant des dettes et recevant des bienfaits

se changèrent en courtisans, et ne gardèrent de leurs anciens principes, que la bravoure et le point d'honneur. La chevalerie, née au milieu des désordres, ayant triomphé de la férocité des barbares du nord ne put lutter que faiblement contre la corruption des mœurs dans des moments plus tranquilles. Les Hommes s'avilirent, les Femmes se dégradèrent. En vain, quelques souvenirs des anciens principes vinrent-ils se placer entre les passions et ceux qu'elles tyrannisaient; en vain, un reste de vertu voulut-il opposer une digue aux progrès des vices. On avait trop à se reprocher. On se pardonna par faiblesse, par le besoin que les deux sexes ont toujours l'un de l'autre; on ferma les yeux sur les torts mutuels; un voile tomba sur les vices; dès-lors, ils n'eurent plus de frein. La belle institution de la chevalerie perdit

tout son empire; enfin le roman de Dom-Quichotte, par son succès et sa philosophie cachée sous de piquantes fictions, finit par jeter du ridicule jusque sur ses souvenirs.

LES FEMMES

LIVRÉES AUX LETTRES.

Les Femmes souffraient, mais ne pouvaïent se plaindre des premières atteintes portées à la chevalerie. Elles-mêmes y avaient contribué, et cependant, elles la regrettèrent chaque jour. Par cette institution, elles avaient régné sur les esprits, sur les ames; elles ne commandaient plus qu'aux sens. Déplacées, mécontentes d'elles-mêmes et des Hommes, elles étaient tourmentées par le sentiment de leur faiblesse et par le peu d'espoir d'en triompher. Cette lutte intérieure ne pouvait durer longtemps; il fallait prendre un parti.

En Asie, où leur asservissement était presqu'une chose convenue, les Femmes, avilies par un consentement ta-

cite, ne songeaient plus à changer leur sort ; mais en Europe, elles soutenaient, avec dépit, l'espèce d'interrègne amené, par leur faute, ou par le caprice des Hommes. Celles qui avaient le plus d'élévation et d'énergie, cherchaient toujours les moyens de reprendre un peu d'existence ; leur adresse était sans cesse dirigée vers ce but. D'autres, moins actives, suivaient par instinct la même pente, et plus par imitation que par calcul, espéraient encore reconquérir les hommages qu'elles avaient perdus. La religion en avait fait des martyrs, la chevalerie des êtres romanesques et guerriers : tous ces moyens de célébrité étaient usés. Il ne restait plus que les sciences et les lettres : elles s'en emparèrent, et ressaisirent encore, par ce moyen, un moment d'éclat. Une Femme bel esprit n'est pas toujours ce qu'il y a de plus aimable ; mais, au moins pour

remporter des triomphes, pour briller sous ce rapport, elles ont moins besoin de s'écarter de la mesure et de la décence que leur sexe semble leur commander, et les yeux aiment encore mieux rencontrer uné Femme, la plume à la main, dans son boudoir, que le bras chargé d'un bouclier sur un champ de bataille, ou embrassant la palme des martyrs, au milieu d'un bucher (*).

L'Italie et la France, furent les deux théâtres où elles eurent le plus d'éclat, dans la nouvelle carrière qu'elles avaient chosie.

C'est ici l'instant de rappeler cette célèbre Jeanne de Naples, qui prit, à 19 ans, les rênes du gouvernement, et qui,

(*) Je suis loin de dire qu'à cette époque la chevalerie fut entièrement détruite ; mais elle avait assez perdu sous le rapport de la galanterie, pour que les Femmes vissent bien qu'il fallait chercher un autre moyen de puissance.

détestant son époux, André d'Hongrie, fut vivement soupçonnée de l'avoir fait assassiner. Au reste, la mort cruelle de cette princesse la punit assez d'un crime qui ne fut pas prouvé. Duras la fit étouffer entre deux matelats, au château de Muréo. Elle fut regrettée par les savants et les gens de lettres. Sa cour était leur asile; elle joignait aux charmes de la figure ceux de l'esprit et de grandes qualités. Elle eut le tort d'épouser Louis de Tarente, accusé d'être l'auteur de la mort de son époux. Ne reconnaît-on pas, à cette conduite, l'imprévoyance naturelle à son sexe; et ce défaut de calcul qui, le livrant sans réserve à toute la force de ses passions, l'empêche d'en sentir les suites nécessaires? Le crime de Jeanne fut au moins incertain; mais Duras qui condamna en elle sa bienfaitrice, offrit l'exemple de la plus monstrueuse ingratitude.

Si les ouvrages influent sur les mœurs, les mœurs aussi donnent leur empreinte aux ouvrages. En France, où tout était héroïsme et courage, l'amour même se ressentait dans les écrits du droit de conquête, et paraissait plus vainqueur, que suppliant. En Italie, au contraire, où les idées étaient plus tendres qu'héroïques, il était une sorte d'adoration. Les Femmes devinèrent que tout les appelait là, plus qu'ailleurs ; et ce pays devint, en effet, le théâtre de leurs nouveaux succès. — Il s'ensuivit une grande révolution dans les esprits, las de sang et de pillage. Les Hommes enfin se reposant, le calme succède aux passions, et c'est souvent dans le désœuvrement qui suit la fureur des partis, que les Hommes se dirigent vers les sciences. Ce mouvement continuel et involontaire que la nature établit en nous, se porte sans cesse vers un but quelconque. Quand nous ne

détruisons plus, nous bâtissons; quand nous agissons moins, nous pensons davantage, et de là, ce cercle éternel de choses physiques et morales, qui paraissent et disparaissent ici bas; de-là, l'ignorance et les lumières se suivant de siécles en siécles, les édifices immenses et les ruines étonnant tour-à-tour les regards: de-là, cette mobilité, ce changement d'aspects sur la terre, sans cesse en opposition avec l'admirable immuabilité du ciel qui la domine et la gouverne, par l'ordre éternel auquel lui-même est soumis.

Aux idées de chevalerie, de combats et de vaillance, succédèrent donc, en Europe, des goûts plus tranquilles. On se livra aux sciences, mais surtout aux lettres. Une impulsion générale entraînait tout le monde du côté des langues: on ne pouvait passer tout-à-coup d'une vie ignorante et guerrière, à une médi-

tation scientifique; on voulut savoir ce que les anciens pensaient, avant de réfléchir soi-même. C'était la marche naturelle des idées. Les langues étant répandues, la philosophie ancienne reprit faveur; mais selon les caractères et la trempe des esprits. Aristote et Platon firent plus ou moins de prophètes; l'Aristotélisme occupa les universités et les cloîtres; le Platonisme enchanta les poètes, les amants, les philosophes sensibles et les Femmes. Elles avaient été les émules des Hommes en courage, dans le beau temps de la chevalerie; elles ne voulurent pas leur céder, en fait de sciences; partout elles s'instruisirent. On vit, dit M. Thomas, des religieuses poètes, des Femmes du grand monde se mêler de controverse, haranguer des papes en latin, les exhorter, ainsi que les rois, à déclarer la guerre aux Turcs. La langue grecque, si magnifique dans

les poèmes d'Homère, brilla d'un nouveau lustre. Dans le même moment, les vers de ce chantre sublime prononcés par une bouche charmante, excitaient l'enthousiasme dans les ames, et portaient dans les cœurs, tous les feux de l'amour.

Cependant les Femmes ne se bornèrent pas à l'étude aride des langues et d'une abstraite théologie, moins satisfaisante, pour leur imagination, que la poésie qui la sert et la suit, en occupant l'esprit par des tableaux, et l'ame par des sentiments. Elles y réussirent; et ce qui d'abord ne fut qu'un but d'amusement, devint pour elles une source de gloire et de succès.

Mais il fallait de plus grands triomphes à leur amour-propre. A leurs yeux, les talents ne sont précieux, que par les hommages qu'ils leur rapportent. Autrefois, les chevaliers combattaient et

mouraient pour elles. Cette tendre frénésie s'étant calmée, elles voulurent être chantées par les poètes ; elles voulurent qu'ils oubliassent jusqu'à leur propre gloire, pour célébrer la leur ; que tous les ouvrages eussent les Femmes pour objet, et qu'en vers et en prose, toute l'Europe retentît des louanges d'un sexe qui se nourrit d'encens. Leur volonté fut un ordre, et bientôt la galanterie se répandit dans les lettres, comme elles s'était mêlée à l'éclat des armes.

Bocace fut le premier qui, dans un ouvrage latin *des Femmes illustres*, donna l'exemple de cette tendre adulation. Tandis que les Hommes se livraient encore à l'intrigue et à la guerre, les Femmes brillaient dans les exercices de l'esprit. Les cours de Parme, de Naples, de Florence, de Mentoue, de Milan, étaient des écoles de grace, d'instruction et de goût. Plaire, aimer, écrire, attendre et

recevoir les hommages, voilà quel était l'emploi de la vie des Femmes.

Enfin, dans le seizième siécle, s'éleva la fameuse question *de l'égalité*, ou *de la prééminence des deux sexes.* On ne peut douter qu'elle ne fût secrétement proposée par les Femmes. Leur continuel desir de dominer se fit voir alors dans toute son étendue. Peut-être même, cette époque, en apparence peu importante, offre-t-elle à l'observateur le véritable secret de leur caractère. Si elles consentent à fléchir sous notre domination, c'est en dépit d'elles-mêmes. Patientes par nature et par l'éducation qu'elles reçoivent, elles sont asservies, mais point soumises; et quelqu'occasion qui se soit présentée de prendre la première place, elles l'ont saisie, sans la plus légère crainte de mal tenir les rênes dont elles s'emparaient pour exercer la puissance, ou de mal exécuter

les choses qu'elles tentaient, pour acquérir la célébrité.

Que ce sentiment intérieur vienne d'une véritable conscience de leurs moyens, ou d'un écart de leur amour-propre, c'est ce que je n'entreprendrai point de décider.

On prit parti pour et contre, dans la grande querelle qui s'établit à ce sujet. Corneille Agripa, né à Cologne en 1486, fut le chef de la conjuration qui se fit alors en faveur des Femmes. Cet Homme fut célèbre à d'autres titres. Point d'état qu'il n'ait rempli, point de pays qu'il n'ait parcouru. En 1509, il publia son traité *de l'excellence des Femmes* et *de leur prééminence sur les Hommes*. Peut-être, voulait-il plaire à la fameuse Marguerite d'Autriche, qui gouvernait alors les Pays-Bas. Mais enfin il démontre la supériorité des Femmes en quarante chapitres,

et appuie son système de preuves physiques, théologiques, historiques, et morales.

Plusieurs auteurs écrivirent pour et contre ce système.

Qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques détails sur cette question qui, sans doute, ne sera jamais résolue.

COMPARAISON DES DEUX SEXES.

Tous ceux qui ont écrit sur l'égalité ou la prééminence des sexes, ont souvent erré, en les déplaçant. La main qui a ordonné ce vaste univers assigna à chacun son rôle; chacun naît pour un but qu'il doit remplir. S'il s'en écarte, il nuit à l'ordre général; il en est puni, par cela même qu'il manque aux lois éternelles, d'où naissent l'ensemble et l'harmonie que la nature ne laisse point violer impunément.

Si j'ose le dire, M. Thomas, dans sa dissertation sur ce sujet, met son esprit à la place de la vérité.

Sa finesse, ses images neuves et brillantes, plaisent, éblouissent et ne persuadent pas. Sans opposer, avec autant de talent et de sensibilité que lui, les

torts et les avantages des deux sexes, j'examinerai plutôt la place qu'ils doivent remplir dans l'ordre social, en ne dérangeant point cet ordre. Alors, peut-être, pourrons-nous les comparer d'une manière plus juste, et trouver en eux une somme à peu près égale de qualités propres à remplir les fonctions auxquelles l'un et l'autre sont appelés. Commençons par les sentiments.

On ne peut nier que le vœu de la nature, en créant les Femmes, n'ait été de les consacrer principalement à l'emploi de mères. Toutes leurs qualités semblent annoncer cette sainte destination; et peu de leurs imperfections, empêcher qu'elle ne s'accomplisse. Remarquons, en effet, que ces torts d'irréflexion, de légèreté, de frivolité, de manque de suite dans leurs idées, disparaissent, dès qu'il s'agit de leurs enfants. Il est peu de Femmes qui, devenant mères, ne per-

dent quelques défauts, et n'acquièrent quelques vertus. Le changement qui se fait dans le cœur et la tête d'une jeune Femme, en ce moment, est une des choses les plus intéressantes à observer. Est-elle coquette, sensible, entraînée par les passions? Tranchons le mot; a-t-elle eu même une faiblesse? L'instant où son enfant fait entendre ses premiers cris, semble toucher en elle une corde nouvelle qui rend les autres plus sourdes et moins puissantes; qui, par une vibration douce et prolongée, répand un charme subit dans toutes les parties de son être. La moins pure, alors, est plus mère que maîtresse; et si l'époux et l'amant arrivent à la fois, le premier regard se porte sur le père; l'amour ne peut l'obtenir, et s'étonne de voir son ascendant suspendu (*).

(*) C'est dans le sentiment maternel qu'elles montrent une chaleur persévérante. J'ai vu des Fem-

Supposons, au contraire, qu'un Homme épris d'une maîtresse, retourne près de sa Femme, à l'instant où celle-ci vient de le rendre père. L'empire de la nature exerce ses droits sur lui, avec moins de force que sur les Femmes. Les premiers cris de son enfant l'occupent aussi, mais sans l'attacher uniquement. Il l'embrasse, recueille sa première caresse; mais il pense même, en le serrant contre son sein, que l'amour l'attend et l'appelle; il s'arrache bientôt au bonheur, pour voler au plaisir.

On ne peut disconvenir que, dans ce

---

mes ne pas soutenir la fatigue la plus légère, et rester un mois de suite, des nuits entières près du berceau de leur enfant, à la mort. Agitées de la crainte que son ame ne s'envolât, elles semblaient l'arrêter par leurs regards qui se fixaient sur ce corps déja froid. Chose inexplicable! j'ai vu des pères succomber à cette fatigue, et, presque toujours dans ce cas, la force, plus indifférente, céder à la faiblesse soutenue par l'excès de la sensibilité.

tableau impartial, la Femme n'ait tout l'avantage, et c'est vraiment là une des circonstances de la vie où l'on peut établir et fixer le point de comparaison.

Il en est un autre, celle où l'amour s'empare de nous. Selon moi, ce n'est que sous ces deux rapports que l'on peut faire un parallèle contre les deux sexes, et qu'ils peuvent être comparés.

Sans tirer des jugements d'aucun exemple particulier, ce qui ne peut que jeter dans des erreurs, cherchons si les Femmes savent mieux aimer que nous. Je crois qu'elle nous surpassent en amour, et que nous l'emportons en amitié. Montagne décide la question contre les Femmes. Certes, je suis loin de regarder ce sexe aimable, comme étranger à ce sentiment si doux, si consolant, quand il nous unit à lui. Je parle seulement du plus ou moins de perfectibilité, dont les Femmes

sont susceptibles en l'éprouvant, et c'est sur ce point que je hasarde mes idées.

Avant de les dévélopper, essayons de nous rendre compte des nuances et des effets de ce sentiment. L'amitié est un vif attrait, si rempli d'innocence, si pur dans ses desirs, que jamais l'amour ne peut atteindre à sa perfection. L'un est une passion dévorante, une véritable maladie de l'ame; l'autre, une douceur énivrante pour elle. Sentant à la fois les douceurs qu'elle procure et qu'elle reçoit, ces divines sensations, ni trop faibles ni trop vives, mesurées, en quelque sorte, sur sa propre force, l'entraînent sans violence, la charment sans l'agiter. Si les jouissances de l'amour portent en elles jusque dans leur délire, les sources de sa destruction, celles de l'amitié moins actives, plus longues, plus répétées, en s'épanchant, se reproduisent elles-mê-

mes. Il n'est point là de fatigue, de satiété, comme en amour, pour l'ame et pour les sens. L'amitié n'attend, pour dernière faveur, que cette tendre et douce confiance. Dans son aimable abandon, elle offre avant qu'on ne demande, obtient, sans avoir presque desiré, ce sentiment céleste qui, ayant le droit de tout espérer, trouve encore des délices inattendues dans sa délicatesse et sa sécurité: et la volupté de l'ame, c'est l'image du bonheur sur la terre. — Est-ce bien une Femme qui peut éprouver ce sentiment, dans toute sa vivacité? Ce sexe, souvent irritable, toujours extrême, ennemi né de la modération, plus fait pour le délire des passions que pour le calme du bonheur, capable de sentir l'amour à un degré que nous ne pouvons atteindre, a-t-il en lui tout à la fois ce foyer brûlant qui alimente les passions, et cette flamme douce et pure de l'amitié qui

brille d'un feu égal et durable? J'ai peine à le croire. Qu'une Femme soit amie d'une autre Femme, l'amour-propre, la rivalité se placent entre elles, altère leur sentiment, ou les avertit secrétement qu'il peut s'altérer. Je sais qu'il existe des exemples contre mon opinion : — Je le répète ; mais quelques exceptions rares ne font rien contre un principe général.

— Si c'est un Homme qu'une Femme choisit pour ami, je pense qu'il existe toujours une nuance d'amour dans cette amitié d'Homme à Femme ; dès-lors, elle n'est plus assez pure. Si elle est vive, elle se rapproche de l'amour ; s'en éloigne-t-elle : elle devient trop froide..... M. Thomas croit qu'il faudrait un ami pour les grandes circonstances de la vie, et une amie pour le bonheur de tous les jours. Il a raison. Mais surtout que l'amour ne se mêle point à cette amitié ;

c'est peut-être la seule occasion où il faille le craindre et le bannir. Et qui peut donner, dans ce cas, une garantie contre lui? Il n'est peut être qu'une position rassurante pour le bonheur. Je pense que l'amitié la plus parfaite d'Homme à Femme est celle qui suit un sentiment plus tendre : qu'il faudrait donc desirer, pour être heureux, une maîtresse charmante et fidelle; et pour amie, une Femme qui aurait eu de la tendresse pour vous (*). Ayant tous deux payé ce tribut à l'amour, ce sentiment, en quelque sorte, se se-

---

Ce n'était pas l'avis d'une amie de M. de Rivarol, ce grand écrivain, dont les troubles de l'Europe ont circonscrit la réputation dans le pays de son exil. Il voulait quitter cette Femme, et lui avait écrit, comme c'est l'usage, une lettre fort polie, dans laquelle il remplaçait les bons procédés par de belles phrases, ce qui est l'usage aussi. Il lui offrait un sentiment plus doux, plus solide que l'amour; il lui parlait apparemment d'*élever un temple à l'amitié.* Cette Femme passionnée ne lui répondit qu'avec ces mots : *on ne bâtit point avec des cendres.*

rait épuré : il en resterait alors tout ce qu'il faudrait pour fixer l'amie, et pas assez pour tourmenter la maîtresse.

Ne déplaçons donc rien. Suivons les lois de la nature. Que les Femmes vivent pour l'amour maternel et l'amour ; que l'amitié ne soit pour elles que le second intérêt de leur vie. Nous seuls pouvons, peut-être, par notre nature, recevoir ces deux sentiments dans nos cœurs, à un degré égal. Peut-être, par cette opinion, aurai-je le malheur de déplaire à un sexe que je révère ; mais je crois avoir dit la vérité.

DE L'AMOUR.

J'ai parlé des Femmes sous le rapport de l'amitié ; examinons leurs facultés morales sous celui de l'amour.

Le besoin de vivre hors de soi-même est une des dispositions les plus communes à tout ce qui existe. Peu de choses, peu de passions même ont le pouvoir de nous attirer assez fortement, pour nous faire sortir de notre être ; l'amour seul nous place entièrement hors de nos propres limites ; nous lui devons le bonheur d'une vie nouvelle. L'ambition, l'amour de la gloire vous entraînent, vous énivrent ; mais vous vous retrouvez toujours en elles ; vous êtes toujours votre propre but ; votre triomphe vous transporte, mais vous laisse en vous-même. L'amant, au contraire, cesse d'être lui. Son ame

toute entière a passé dans un autre ; et l'instant où il se retrouve en lui-même, est l'instant où il n'aime plus.

Malheureusement, l'amour n'est qu'une situation de l'ame ; il ne peut en être un état habituel : c'est un point inflammable qui s'allume en elle, et qui la consume rapidement. L'amour est l'agitation de la vie, l'amitié en est le repos. Point d'amitié qui naisse en un jour. Il est des passions violentes qu'un moment peut produire. L'amitié calme et réfléchie a le droit de choisir ; l'amour, au contraire, toujours entraîné, se soumet sans réflexion, s'offre, se donne. Il n'a pas encore examiné les chaînes qu'il demande, et les porte déja.... A cet oubli total de tout calcul personnel, à cet entier abandon, véritable perfection du sentiment, qui ne reconnaît pas plutôt le cœur d'une Femme que celui d'un Homme trop occupé du soin de l'attaque, de la crainte, de la

défense, pour n'être pas distrait de sa passion, par l'art même qu'il emploie, et qui assure son succès? Quand nous calculons, les Femmes sentent; quand nous les étudions, elles s'abandonnent. Attendre les grandes agitations des passions ou les ressentir, voilà ce qui partage leur existence. Examinons l'amour, son délire, ses égarements, ses excès, sa tendresse, son dévouement, les choses opposées qu'il inspire; rapprochons ses effets du cœur des Femmes, telles que la nature les a créées, et non telles que les distractions du monde nous les offrent souvent, et nous conclurons que l'amour est fait pour elles, et qu'elles sont faites pour l'amour. . . . .

Il est donc vrai que les deux sexes sont égaux, et point semblables; qu'ils sont propres à différentes choses dans lesquelles ils atteignent, un degré de perfection pareil; que l'on peut croire

les hommes par leur caractère, plus propres à l'amitié; les femmes, par leur prodigieuse mobilité, plus faites pour sentir l'amour, passion aussi rapide dans ses progrès, que courte dans sa durée, et qui par cela même semble avoir tant d'analogie avec elles; mais qu'elles portent dans leur cœur un sentiment bien plus tendre pour leurs enfants: que sous ce rapport, elles ont une suite que nous n'avons pas; que leur tendresse pour le doux fruit de leur hymen, non-seulement survit à leur amour pour leur époux, mais même aux besoins que leurs enfants ont eu d'elles, dans la faiblesse du premier âge; tandis que notre sentiment diminue pour eux, lorsqu'ils font partie de la société, et surtout, lorsque nous nous séparons de leur mère. — Considérons deux époux divorcés, dont les enfants sont déja livrés à eux-mêmes. Ils retrouvent toujours le cœur de leur mère; et quelquefois, à

peine un souvenir de la tendresse paternelle.

Il est donc tellement vrai que la destination de chaque sexe est distincte, qu'elle l'est même dans les sentiments. Les Femmes sont nées pour nous aimer, et nous consoler dans nos peines ; nous, pour les aimer et les protéger contre tous les dangers. Que deux amants changent de rôle ; sous ce rapport, ils ne seront pas longtemps unis. La femme accoutumée à trouver dans l'homme son soutien, son protecteur, a-t-elle besoin de se mettre à sa place, par la faiblesse et le peu d'énergie de son amant ? Après l'avoir servi, elle s'en détache promptement. Elle n'aime à le voir timide, suppliant, que lorsqu'il est amoureux ; encore faut-il que ses larmes ne le dégradent pas à ses yeux, quand il cherche à la séduire ou à lui plaire. Ces pleurs lui semblent l'avilir. L'avantage qu'elle a

sur lui flatte d'autant moins son amour-propre, dans ce moment, que lui-même a déprécié l'hommage qu'on lui offre, en y renonçant. On ne jouit bien que de la supériorité qui nous est propre. Paraît-on grand par le seul abaissement d'un autre? Personne n'est content, ni celui qui s'y soumet, ni celui qui le souffre. Il est une sorte de supériorité que les Femmes doivent conserver sur nous, et qui tient même à leur faiblesse, au respect qu'elles inspirent. Elle est plus facile à sentir qu'à exprimer. Il en est une autre qui tient à la dignité de l'Homme, que non-seulement sa compagne reconnaît, mais qu'elle ne lui pardonnne même pas de lui sacrifier.

LES FEMMES

SOUS LE RAPPORT DES LETTRES.

Je crois avoir déja dit que leur génie n'était créateur que dans les nuances. Leur esprit plus fin que profond, analyse, définit avec plus de grace que de justesse, avec plus de charme, que de logique. On n'a point vu de Femme concevoir un beau plan de tragédie ; mais si l'art de Corneille, de Racine et de Voltaire, demande une force dont les Femmes sont peut-être incapables, jamais, dans le style épistolaire, aucun auteur ancien ou moderne n'atteignit et n'atteindra le style enchanteur de M.me de Sévigné. Certaine classe de Romans semblent aussi leur appartenir. Sans doute Florian, dans sa Galatée a un mérite rare qui lui est propre ; mais ce n'est pas

là le style de M.me Riccoboni ; ce n'est pas là ce charme particulier, cette grace de naturel que l'esprit le plus brillant ne peut obtenir ; au point que si l'on eût demandé des leçons de son art à cette Femme aimable, probablement elle n'aurait pu en donner. On peut dire qu'elle même n'était pas dans le secret de son style.

Ainsi donc, en littérature même, les attributions de chaque scène sont marquées par la nature. Toutes les fortes idées sont refusées aux Femmes ; elles pensent, et rarement peuvent méditer ; elles perfectionnent, elles saisissent plus vivement que nous tous les rapports superficiels, qu'elles présentent avec une grace qui leur appartient. Comme en amour elles sentent mieux que nous, elles en parlent avec plus de finesse. Supposons qu'une Femme eût conçu le plan du roman de Rousseau ; elle eût

peut-être écrit quelques pages de la nouvelle Héloïse ; mais aurait-elle atteint l'éloquence sublime et continuelle de cet ouvrage ? Non. En un mot, une Femme pouvait mourir comme Julie ; mais non pas écrire la lettre qui peint ses derniers moments (*). Ce qui manque essentiellement aux Femmes, c'est la réflexion. La mobilité de leur esprit, les porte à changer de pensée, les empêche non-seulement d'approfondir, mais même de créer de ces idées nouvelles qui, dans la tête des hommes, naissent de celles déja conçues ; et même la facilité rapide avec laquelle elles saisissent tous les détails aimables qui leur plaisent, leur fait abandonner les fictions que nous aurons re-

(*) Cette puissance de mieux sentir que nous, cette impossibilité d'aussi bien peindre, décide des attributions des deux sexes. L'art est plus fort en nous, la nature agit plus puissamment sur elles.

cueillies après elles. Je crois voir des abeilles voler sur une fleur, en enlever les sucs qui leur suffisent; et bientôt s'envolant, toutes fières de leur légère conquête, livrer la fleur à l'amant aimé qui en formera la couronne de sa maîtresse.

Il me resterait à parler de la bienfaisance, de la pitié; à rechercher qui de nous ou des Femmes éprouve, exerce le mieux ces deux sentiments. Mais cette question ne peut pas en être une. Les Femmes ressentant plus vivement et plus promptement les douleurs dont elles sont témoins, doivent les plaindre davantage. Nous avons de l'humanité; plus tendres, elles ont de la pitié. La moindre plainte déchire leur oreille; une blessure légère offense leurs regards. Il semble que leur mission sur la terre, soit d'apaiser, de secourir. Entraînées vers les malheureux, quand nous ne sommes

qu'émus par leurs cris, elles les ont déja soulagés, que nous hésitons encore à voler à leur secours.

Je crois avoir prouvé que comme mères, amantes, créatures sensibles et secourables, les Femmes l'emportent sur nous. J'ai même rappelé que, dans les choses auxquelles elles paraissent moins propres, comme dans l'art de gouverner, quelques-unes ont montré des talents dont les plus grands rois pourraient s'honorer. Mais ces exemples particuliers ne concluent rien pour l'ensemble. Tout les ramène à la destination à laquelle elles sont vouées par la nature, et tout semble nous prescrire de ne nous comparer à elles, que dans les devoirs et les sentiments qui sont communs aux deux sexes.

FRANÇOIS I.er

Moins historien dans ces faibles essais, qu'occupé de trouver les époques où les Femmes se sont placées sur le théâtre des grands événements, je parcours les temps sans suivre une exacte chronologie, et n'ayant pas conçu un plan assez vaste pour observer tous les peuples, c'est surtout en France que je concentre mes recherches. En remontant au cinquième siécle qui fut celui des grandes révolutions, siécle où le Germain Pharamond passa le Rhin, et se rendit le maître de quelques provinces de la Gaule, l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, n'offre guère qu'un tissu de crimes, de massacres et de dévastations. J'ai dit que ces barbares du nord avaient apporté les

premières idées de la chevalerie; j'ai dit que, dans ce temps les Femmes avaient créé ce beau système qui leur donna tant de puissance et d'ascendant; j'ai passé rapidement sur tous les règnes, depuis Charlemagne, jusqu'à celui de Louis XI, qui répond à peu près à la prise de Grenade par Isabelle. Je tire un voile sur les crimes de Brunehault, de Frédégonde; je me refuse même à retracer les vertus de la reine Blanche, mère de St.-Louis; ce qui m'arrêterait trop long-temps sur une époque reculée. Mais, revenant un instant sur mes pas, je ne puis passer sous silence le règne de Charles VII, ni cette Jeanne d'Arc, si fameuse sous le nom de la Pucelle d'Orléans.

La tendre Agnès Sorel n'est-elle pas également digne d'un souvenir? Charles, à ses pieds, oubliait sa gloire. Elle a l'énergie de vouloir le rendre aux devoirs

d'un roi. Née avec une force d'esprit supérieure, et, cherchant à exciter son amant contre les Anglais, elle lui persuade qu'un astrologue a prédit qu'elle serait aimée du plus grand roi du monde; mais que cette prédction ne le regardait pas, puisqu'il négligeait d'arracher à ses ennemis un trône qu'ils lui ravissaient. « Je ne puis, dit-elle au roi, je « ne puis voir la prédiction s'accom- « plir, qu'en passant en Angleterre. » Ces reproches touchèrent tellement le monarque, qu'il prit les armes pour satisfaire à la fois son amour et sa juste ambition. Agnès, par l'estime qu'elle avait acquise, le gouverna jusqu'à sa mort.

Je n'entre dans aucun détail sur les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII, plus célèbre par sa bonté pour son peuple, que par ses rapports avec les Femmes. J'arrive au règne de François I.er, père des lettres, un des

rois les plus aimables, les plus galants, et qui disait, *qu'une cour sans Femmes, était une année sans printemps, un printemps sans roses.*

Ce prince, par une destinée singulière, aima la guerre, y montra du courage, des talents; cependant il fut malheureux, et presque toujours obligé de céder à l'étoile de Charles-Quint, son rival d'ambition et de gloire. De même, il protégea les lettres, et ne put voir sous son règne que des savants. Malgré tous ses efforts, quelques épigrammes, quelques contes libres formèrent toute la poésie de son siécle. Même sous Henri II, on peut dire que Rabelais fut notre seul poète, quoiqu'il ait écrit en prose. —François I.er voulut établir des écoles de peinture; les peintres qu'il fit venir d'Italie, ne formèrent point d'élèves français. Enfin, il desira de ramener la galanterie, et fut plus heureux dans ce projet.

Son goût dominant pour les Femmes, tenait autant à l'attrait aimable qui inspire le desir de leur plaire, qu'au besoin de les posséder.

Deux passions animèrent la vie de François I.er; l'amour et l'ambition. Une existence guerrière et agitée le porta sans doute à mêler des choix obscurs et nombreux aux passions qu'il ressentit pour deux maîtresses préférées, M.lle de Châteaubrillant et la duchesse d'Etampes. Mais dans le peu d'instants paisibles qu'il eut entre ses guerres successives contre Charles-Quint, il montra toujours le desir de ramener à sa cour cette affabilité entre deux sexes, qui seule peut répandre de la douceur dans la société, et du charme dans la vie.

Son règne est l'époque de plusieurs changements dans l'esprit et les mœurs des Français. Il vint au moment de la renaissance des lettres, il essaya d'en

recueillir les débris échappés aux ravages des barbares, et chercha à les transplanter en France. Aussi galant qu'amoureux des beaux-arts, il appela à sa cour les dames, jusque-là reléguées au fond des provinces, dans de vieux et tristes donjons. Toutes ces dispositions, heureuses pour les Femmes, ne pouvaient encore que préparer l'influence qu'elles retrouvèrent par la suite. Si François I.er eût été plus souvent à sa cour, peut être ce sexe, pour lequel il avait tant de penchant, aurait-il eu plus d'empire ; mais toujours absent de son royaume, il le gouverna rarement par lui-même. L'état fut abandonné constamment aux passions des ministres, à l'avidité des favoris, aux caprices de la duchesse d'Angoulême qui, usurpant le crédit sans atteindre le pouvoir, mécontentait plus la cour qu'elle ne la dominait. Plus habile à profiter de l'absence du roi, que

des ressources de son esprit en sa présence, elle retrouvait toujours la galanterie du monarque à son retour, et non le partage du pouvoir dont la duchesse d'Etampes était jalouse. D'allieurs, l'inconstance naturelle du roi échappait encore plus à tout asservissement par le peu de temps qu'il laissait à la séduction pour l'enchaîner.

Eléonore d'Autriche, sa femme, eut un moment d'influence par sa douceur et le charme de la figure la plus séduisante. On prétend même qu'elle signala son crédit dans l'entrevue qu'elle ménagea entre son époux et Charles-Quint son frère. Un poète fit en son honneur un distique latin qu'on traduisit ainsi :

D'Hélène, on chanta les attraits :
Auguste Léonor, vous n'êtes pas moins belle ;
Mais bien plus estimable qu'elle,
Elle causa la guerre, et vous donnez la paix.

Mais la faveur de la duchesse d'E-

tampes et de ceux qu'elle protégeait auprès du roi, réduisit le pouvoir de la reine à fort peu de chose.

Ce fut à son retour d'Espagne que François I.er devint éperdument amoureux d'Anne de Pisseleu, dite M.lle de Helly, depuis duchesse d'Etampes.

Nous allons citer les vers que ce monarque fit pour elle. On y retrouve cette teinte aimable de galanterie qui lui était si naturelle.

Est-il bien vrai ou, si je l'ai songé,
Qu'il est besoin m'éloigner ou distraire
De notre amour et en prendre congé?
Las! je le veux, et si ne puis le faire.
Que dis-je, veux! c'est du tout le contraire.
Faire le puis; et ne puis le vouloir.
Car vous avez là réduit mon vouloir.
Que plus, tâchez ma liberté me rendre,
Plus, empêchez que ne la puisse avoir,
En commandant ce que voulez défendre.

Depuis longtemps, M.lle de Châteaubrillant, femme de Jean de Laval, possédait le cœur de ce prince; mais il ne put

résister aux graces attirantes de la duchesse d'Etampes, et lui sacrifia sa rivale. La duchesse, jalouse même du passé, ne pouvait songer sans envie à des devises amoureuses que la galanterie du roi avait fait graver sur différents bijoux offerts à M.lle de Châteaubrillant. M.me d'Etampes obtint enfin que ce prince exigerait de sa première maîtresse, de les lui renvoyer. Il les lui fit donc redemander par un gentilhomme; mais, en recevant cette cruelle ambassade, la tendresse délicate de M.lle de Châteaubrillant lui inspira une adresse digne de son sexe. — Elle feignit d'être malade, et dit à l'envoyé qu'elle obéirait dans trois jours aux ordres du roi. Pendant cet intervalle, elle fit fondre à la hâte tous les bijoux d'or qu'elle tenait de la magnificence du monarque; et le gentilhomme étant revenu au jour indiqué, voilà, dans le langage du temps, les paroles qu'elle lui adressa :

« Allez, dit-elle, portez cela au roi,
« et dites-lui, que puisqu'il lui a plu
« me révoquer ce qu'il m'avait donné si
« libéralement, je le lui rends et lui ren-
« voye en lingots d'or. Quant aux de-
« vises, je les ai si bien empreintes, et
« colloquées dans ma pensée, et les y
« tiens si chères, que je n'ai pu per-
« mettre que personne en disposât, en
« jouît et en eût du plaisir, que moi-
« même. »

Quand le roi eut reçu les lingots qui étaient en grande quantité, et qu'on lui eut rapporté les paroles de la favorite délaissée, il ne dit autre chose au gentilhomme, sinon. « Retournez chez elle,
« et rendez-lui le tout; ce que j'en fai-
« sais, n'était certes pas pour la valeur;
« (car je lui eusse rendu deux fois plus:)
« mais c'était pour l'amour des de-
« vises; puisqu'elle les a ainsi fait per-
« dre, je ne veux pas de l'or, et le lui

« renvoye. Elle a montré en cela un « courage et générosité dignes de son « sexe. »

On voit par cette simple anecdote l'esprit de galante courtoisie qui régnait alors, et que le roi se plut à établir.

Il est un genre de pouvoir que les Femmes peuvent exercer, sans nuire même à la gloire des monarques; tant qu'elles savent l'unir à l'héroïsme, aux idées de chevalerie, d'honneur et de délicatesse, qui se confondent si bien avec le véritable amour. François I.er, l'homme le plus aimable de son temps, fut aussi le plus guerrier, et le plus chevaleresque. Ses maîtresses qu'il adorait prirent, pour lui plaire, toutes les formes élégantes, se livrèrent à tous les goûts distingués qu'elles découvrirent dans son ame. Nous avons souvent accusé les Femmes d'avoir corrompu les cours et les rois. Mais les rois ne l'étaient-ils pas avant elles?

lorsque son amant est couronné, une Femme reçoit de lui toutes les teintes de son caractère. Qu'il ne soit que voluptueux, elle se corrompt avec lui, et même elle hâte, j'en conviens, les progrès de ses vices; mais qu'il soit un héros, s'il devient amant, ses qualités ne peuvent qu'y gagner. L'amour, tour-à-tour sublime, ou sans énergie, s'élève avec la gloire, s'abaisse avec la faiblesse. Il se dénature ou se perfectionne aisément par la trempe différente des ames dont il s'empare...... Mais il n'est point de passion qui épure, qui électrise autant que lui, les cœurs nobles, élevés, et que leur naturel appelle aux grandes choses de tout genre.

La duchesse d'Etampes fut un exemple de ce que je viens d'avancer. Etudiant les penchants du roi, elle voulut s'associer à son goût pour les lettres. Elle unissait à la jeunesse, à la beauté, un es-

prit fin, solide et étendu. Sensible au mérite des bons ouvrages, elle se fit donner (peut-être pour mieux captiver son amant), le titre de *la plus savante des belles et la plus belle des savantes;* elle y joignait celui de *protectrice des beaux-arts.*

Elle jouit douze ans de son crédit. Le desir qu'elle avait de le conserver même si elle survivait au roi, fut poussé a tel point, que, tourmentée d'avance du pouvoir qu'elle présumait devoir être exercé par Diane-de-Poitiers, sur Henri II, elle lui donna toutes les mortifications qu'elle put imaginer.

Au reste, la duchesse ne se trompa pas; et Diane, à la mort de François I.er, gouverna, par son esprit, un prince plus jeune qu'elle, de 20 ans. Les dissentions secrètes que ces deux Femmes excitèrent à la cour, eurent plus de suite que d'éclat, ne portant que sur une lutte de crédit,

d'autant moins importante, qu'heureusement elle était étrangère aux événements politiques. — Voilà, j'en conviens, les instants où l'influence des Femmes peut être d'un grand danger, surtout quand la faiblesse des monarques leur laisse prendre un ascendant toujours fatal aux affaires de l'état. L'amour-propre est le dieu de leur vie; et, dans un conflit de pouvoir, une Femme égarée par sa vanité, perdrait son pays, pour l'emporter sur sa rivale.

François I.er, plus brave chevalier que grand prince, aima ses maîtresses sans les illustrer, et finit par être la victime de son goût dominant. — Il avait eu autrefois une maîtresse appelée la *belle Féronière*. Le mari de cette Femme, jaloux et vindicatif, alla par calcul, dans un lieu de débauche, avec l'intention de porter au roi un venin mortel, en le communiquant à son infi-

delle épouse. Il ne réussit que trop dans son coupable projet, et François I.er mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant neuf années.

Henri II lui succéda. On peut dire que son règne fut celui de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois. Quoiqu'âgée de près de 60 ans, lorsqu'elle mourut, elle avait toujours conservé le même empire sur le roi. Henri perdit, dans le commerce de Diane, ce que l'habitude et le goût des armes auraient pu lui faire contracter de contraire aux formes sociales. Il y puisa une égalité d'ame, une affabilité de caractère qui ne se démentirent dans aucune occasion de sa vie.

Les graces et la beauté de Diane furent célèbres et même à l'épreuve du temps. Jamais, elle ne fut malade. Dans le plus grand froid, elle se lavait le visage avec l'eau de la pluie, se levait à six heures, montait à cheval, faisait une ou deux lieues,

revenait se coucher, et lire dans son lit. Elle protégea les lettres ; sa fierté égala sa naissance. Le roi ayant voulu reconnaître une fille qu'il avait eue d'elle, Diane lui dit : « J'étais née peut-être pour « avoir des enfants légitimes de vous. « J'ai été votre maîtresse, parce que je « vous aimais ; je ne souffrirai pas qu'un « arrêt me déclare votre concubine. »

Dès que le roi fut mort, elle se retira dans son château d'Anet, où elle mourut le 26 avril 1566.

Elle est, je crois, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles.

On en voit encore une aujourd'hui, sur laquelle elle est représentée, foulant aux pieds l'amour, avec ces mots : *Omnium victorem vici. J'ai vaincu le vainqueur de tous.*

Diane, et la duchesse d'Etampes eurent un égal pouvoir sur leurs amants. On ne peut pas plus comparer la duchesse

à Diane, que François I.er à son successeur. Diane acquit et mérita mieux la célébrité. Elle eut la modération, quand elle devint puissante, d'oublier les humiliations que lui avait fait éprouver la duchesse, pendant les dernières années du règne de François I.er; et l'oubli des blessures faites à la vanité, est un grand mérite dans une Femme.

FRANÇOIS II.

Le règne de François II rappelle plus le nom de Marie-Stuart, que celui d'un roi qui ne régna dix-sept mois, que pour jeter le royaume dans des malheurs interminables. Marie, sa femme, l'une des plus belles et des plus malheureuses princesses de l'Europe, fut victime de la politique cruelle d'Elisabeth. Sa mort laisse encore des souvenirs d'attendrissement et d'admiration. Elle entendit son arrêt avec un courage dont les plus grands-hommes ne sont peut-être pas capables. En quittant la France, c'est par cette chanson, qui nous est restée, qu'elle témoigna ses regrets.

Adieu plaisant pays de France,
O! ma patrie,
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!

Adieu France, adieu mes beaux jours,
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié,
Une part te reste : elle est tienne.
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre moitié, il te souvienne.

Sa conduite fut loin d'être irréprochable ; mais l'excès de ses malheurs a fait oublier ses fautes. La fin tragique de cette princesse immolée a l'inquiète jalousie d'Elisabeth, ne prouve que trop combien ses charmes et ses qualités la rendaient dangereuse.

CHARLES IX.

Jamais l'influence d'une Femme n'eut un effet plus funeste, que sous le règne orageux de Charles IX. Catherine de Médicis, sa mère, restera sous les yeux de la postérité, comme un exemple de la barbarie la plus atroce, mêlée à la plus profonde dissimulation. Son nom est flétri par l'affreux souvenir de la Saint-Barthélemy. Elle fut à la fois auteur et complice de ce crime que son fils exécuta.

Catherine n'est pas la seule preuve des excès auxquels les Femmes peuvent se porter, lorsqu'elles franchissent les bornes qu'il a fallu leur imposer, en songeant que tout en elles est inflammable, et qu'elles ne connaissent aucun frein

pour franchir les obstacles qui les irritent ; c'est ce qu'expriment ces vers de Dubelloy.

. . . Lorsqu'une Femme à ses devoirs fidelle,
Suit de ses douces mœurs, la pente naturelle,
Un sentiment plus tendre en son cœur répandu,
Par sa délicatesse, épure sa vertu.
Mais lorsque la douceur, avec peine abjurée,
Nous fait voir une Femme à ses fureurs livrée,
S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
Son ame, avec plus d'art, a plus de cruauté.

Tout ce qui est modéré tourmente les Femmes. « Elles semblent, dit un poète « italien, s'être échappées trop tôt des « mains de la nature, quand il n'entrait « encore dans leur composition que l'air « et le feu. » — Les grands mouvements, ou le repos, leur plaisent tour-à-tour; et sans l'attrait puissant de l'amour-propre, qui leur fait tout supporter pour obtenir les hommages, et qui les soumet à des chaînes, dans l'espoir d'en donner un jour, elles n'auraient souffert volontai-

rement aucune domination ; la force seule aurait pu les captiver. Quand leurs passions s'allument, elles peuvent s'élever aux plus nobles vertus ou tomber en des excès odieux.

ELISABETH, *reine d'Angleterre.*

Si le midi nous offre avec orgueil Isabelle et Jeanne de Naples, le nord est fier d'Elisabeth : elle appartient à l'époque de François II ; car elle monta sur le trône d'Angleterre en 1559, époque à laquelle ce prince parvint à la couronne de France ; mais il vécut si peu, qu'il s'efface de la pensée : et parler d'Elisabeth sous le règne de Charles IX, est une sorte de consolation des crimes qu'il retrace.

Elisabeth, fille d'Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533 ; sa sœur la reine Marie, montée sur le trône, lui fit subir une longue captivité. Le malheur affaisse les ames communes, et redouble l'énergie des ames supérieures. Elisabeth, dans sa longue captivité,

trouva le moyen de s'instruire et de cultiver son esprit. Elle apprit les langues et l'histoire; mais le grand art de régner fut son étude principale. Connaissant à fond le pays auquel elle devait donner des lois, sa politique adroite et profonde, s'exerça de bonne-heure à ménager tous les partis. Sa première démarche le prouva. Protestante dans le fond de l'ame, elle se fit couronner par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits. A peine fut-elle souveraine, par la mort de sa sœur Marie, qu'elle convoqua un parlement, et établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui.

La doctrine des réformés avait alors autant de partisans que celle des catholiques. Par son adresse, Elisabeth donnait à peu près à chacun ce qui lui convenait. Persuadée que la suprématie de l'église devait rester à la couronne, Eli-

sabeth se fit chef de la religion ; sous le nom *de souveraine gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel et le temporel.*

Je me suis un peu plus étendu sur cet article, parce que l'accord de la religion et de la politique étant l'art le plus difficile à connaître, et souvent l'écueil des souverains, j'ai dû faire remarquer qu'Elisabeth sut montrer sous ce rapport une habileté, qui, dès-lors, annonça ce que l'on devait en attendre.

On peut lui reprocher les cruautés qu'elle exerça pour soutenir cette nouvelle religion ; et comme le dit M. Hume, *des exécutions étaient un étrange moyen pour réconcilier les esprits avec le gouvernement et la religion nationale.*

Rien n'excuse cette barbarie ; mais il faut convenir que l'alliance de la politique avec la religion est de toutes les sciences la plus difficile à acquérir pour

les souverains. Le culte est à la fois la sauve-garde de la morale et le ciment incorruptible de la puissance ; mais accorder d'une manière juste ce que l'on doit à la dignité des ministres des autels et à la nécessité de mettre des obstacles à leur ambition : voilà l'écueil qu'il faut éviter.

C'est peut-être cette raison principale qui a souvent causé les changements successifs des religions.

Comment, par exemple, ne pas être étonné du pouvoir qu'a sur un peuple, aussi fier que les Anglais, et qui se prétend si libre, un souverain qui sait se faire craindre ? De catholiques qu'ils étaient, Henri VIII en fit des hérétiques ; d'hérétiques, Marie, sa fille, en fit des catholiques ; Elisabeth en refit des hérétiques, et tout cela en moins de quarante ans.

Elisabeth se signala plus encore par

ses qualités personnelles que par le secours des armes et des conquêtes, moyen toujours brillant, mais qui laisse autant de chances au hasard qu'au véritable mérite. C'est par une politique aussi sûre que savante, qu'elle parvint à repousser tous les coups qu'on voulait lui porter, à soutenir la dignité de son trône en affermissant sa puissance. Forcer Marie à quitter le titre de reine d'Angleterre qu'elle prenait en Ecosse; réprimer les Irlandais mutinés pour la cour de Rome; aider notre Henri IV à reconquérir son royaume; soutenir la Hollande contre les efforts puissants de Philippe II; empêcher cette république de succomber; élever la marine anglaise au point le plus florissant; conquérir, par l'expédition du chevalier Drack et de quelques autres capitaines non moins heureux que lui, plusieurs provinces en Amérique. Voilà ce que fit Elisabeth.

On ne peut nier que ses cruautés envers Marie Stuart, ne ternissent l'éclat de ses grandes qualités; mais quant à ces barbaries politiques, on peut dire que tout le monde n'a pas le droit d'apprécier la conduite des grands-hommes. Elisabeth ne doit être jugée que par les Hommes d'état, les ministres et les rois (*). Cette dissimulation profonde qui faisait la première base de son caractère, est une science coupable dans la société, mais peut-être trop nécessaire sur le trône.

Un évêque osa rappeler à Elisabeth que, dans une certaine occasion, elle avait moins consulté la religion que la politique. *Je vois bien*, lui répondit elle, *que vous avez lu tous les livres de l'écriture, hors le livre des rois.*

On doit cependant convenir que ses

(*) *Rex fuit Elisabeth, fuit et regina Jacabus.*

regrets affectés après la mort de Marie Stuart, qu'elle avait ordonnée, tenaient encore plus à la fausseté qu'à la politique.

Comme il faut qu'une Femme, quelque supérieure qu'elle soit, paye toujours, sous quelques rapports, son tribut à la faiblesse de son sexe, cette Elisabeth, qui avait triomphé de tout, qui, dans la crainte de se donner un maître, avait refusé pour époux les plus puissants princes de l'Europe, qui disait à son parlement que l'épitaphe la plus flatteuse pour elle, serait celle-ci : *Ci gît Elisabeth qui vécut et mourut vierge et reine.* Cette princesse, dis-je, si distinguée par la force de son ame, ne put résister à la douleur que lui causa la mort du comte d'Essex, qu'elle-même avait condamné. Deux êtres bien distincts se remarquaient alors en Elisabeth, la souveraine, qui ne pouvait pardonner à

un rebelle; et l'amie ou la maîtresse qui ne pouvait se décider à le punir.

Elisabeth, descendant en elle-même, ne se trouvait, ni tout-à-fait souveraine ni tout-à-fait amie; et l'arrêt fatal qui sort de sa bouche, et les larmes amères qui échappent de ses yeux, deviennent à la fois l'éloge de cette Femme imposante. Comme Femme, nous la voyons gémir dans son intérieur, de la sévérité que le trône lui commande; mais que devenait-elle si elle eût été mère? qu'il eût fallu punir un fils au lieu d'un amant?... La souveraine aurait disparu, le pouvoir aurait été sacrifié au sentiment, le cœur eût fait taire le génie. Jamais l'ame féroce de Brutus ne viendra dénaturer aucune mère.

Elisabeth mourut dans la langueur et les regrets, à 70 ans, après avoir gouverné l'Angleterre 44 ans.

Son règne est un des plus beaux spec-

tacles qu'ait eu la Grande-Bretagne. Le commerce de cette île étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, ses lois affermies, sa police perfectionnée, ses finances ne furent employées qu'à défendre la patrie. Elle eut des favoris, mais ne les enrichit point. Sans accorder la liberté de conscience, elle sut se préserver des guerres de religion, qui embrasaient toute l'Europe. Le pouvoir arbitraire, dont elle était si jalouse, ne l'empêcha pas de posséder l'affection de ses sujets; elle leur donna plusieurs fois des preuves de sa confiance; et, pour finir cet extrait de sa vie par un trait qui la caractérise, je rappelerai le mot de cette princesse sur les Anglais:

Jamais je ne croirai d'eux, disait-elle, *ce que des pères et mères ne voudraient pas croire de leurs enfants.*

Nous arrivons au règne d'Henri III,

roi de France; mais comme il fut celui des favoris, et non des Femmes, je le passerai sous silence.

Henri IV, le héros de la France, m'appelle; et je quitte, sans regret, le dernier des Valois qui rendit à peine hommage à l'amour, en aimant René de Rieux et la princesse de Condé, dont il pleura la mort plus en Homme superstitieux qu'en amant tendre et délicat.

HENRI IV.

On pourrait dire que l'amour voulut se venger sur Henri IV du peu d'empire qu'il avait obtenu sous son prédécesseur. Après la gloire, ce fut l'amour qui domina le plus l'ame de ce grand-homme, au point même de lui faire oublier sa bonté. Quand il persécuta le prince de Condé, jaloux de la passion que sa Femme inspirait au roi..... Henri sentait bien que ses faiblesses nuisaient à sa gloire; mais il n'était pas maître de résister à un sexe qu'il adorait. Cependant, on peut dire à sa louange, que les Femmes ne régnaient pas toujours sur lui; n'a-t-il pas dit à l'une d'elles, *qu'il aimait mieux perdre dix maîtresses qu'un Sully ?*

Gabrielle d'Estrées, Henriette de Bal-

zac, d'Entragues, de Verneuil, Jacqueline de Reuil, Charlotte Desessarts, furent ses maîtresses les plus aimées. Il en eut huit enfants qu'il reconnut. Trois de Gabrielle, deux d'Henriette, un de Jacqueline et deux de Charlotte.

De toutes celles que je viens de nommer, une seule aima véritablement le roi pour lui, ce fut Gabrielle; les autres furent plus ambitieuses que tendres. Gabrielle ne répondit pas d'abord aux empressements de son maître. Elle avait un penchant secret pour le duc de Bellegarde, grand écuyer du roi. Mais le tendre attachement de Henri, ses manières affables et pleines de bonté, l'obligèrent à mieux traiter un amant si généreux et si passionné. D'ailleurs, eût-il été moins aimable, quelle est la Femme qu'une couronne n'a pas le droit d'éblouir?

Gabrielle plus éprise, plus sincère que ses rivales, eut cependant la même fai-

blesse; et, comme elles, sans se contenter du cœur du monarque, elle aspira secrétement à sa main. Plus une position est brillante, plus elle aveugle. L'orgueil égare, et rarement éclaire. Dans une liaison si tendre, c'est le cœur, plus que l'esprit, que l'on consulte; et le cœur peut-il mesurer la distance? Il la rapproche sans cesse. Fatigué de la pompe, il se dérobe à l'éclat; et, dans les douces rêveries auxquelles il se livre, la maîtresse d'un roi se place sur son trône, et le monarque amoureux en descend.

Une autre raison, dans ce cas, excuse encore les Femmes. Ce sexe, par son naturel, est toujours tourmenté de la domination du nôtre. Sa vie entière est un essai continuel de ce qu'il peut pour rétablir la balance des pouvoirs. Son impuissance sur ce point l'irrite sans le décourager. Aussi, pour parvenir à son but, toutes les occasions sont attendues, re-

cherchées par son amour-propre, et toutes celles qui se présentent sont saisies avec ardeur.

En est-il de plus tentante que celle qui s'offre à la maîtresse d'un monarque? Son amant, ne fut-il qu'un particulier, s'aperçoit du charme qu'elle éprouve à régner sur lui. Accoutumée à obéir, elle se plaît à commander; c'est une courte tyrannie, mais c'en est une. Avant de jouir du bonheur de le recevoir dans ses bras, le plaisir de le voir à ses pieds, est vivement senti, savouré; mais quel est-il ce plaisir, quand c'est un roi qui le procure?... Que d'objets il entraîne avec lui aux genoux de ce qu'il aime! Se méfiant même de sa beauté, une Femme orgueilleuse veut fixer cette situation incertaine et fugitive; elle se trompe. Peu contente de l'amour, elle veut posséder le pouvoir; il lui échappe!..... Surtout en France, toutes les favorites ont voulu

devenir reines, ou du moins épouses; elles n'ont pas réfléchi sous ce rapport au caractère distinctif et singulier de la nation française. Il n'est point de peuple qui fasse plus de cas des Femmes, qui soit plus fait pour leur rendre hommage; il n'en est point cependant qui craigne plus leur domination. La loi salique les exclut du trône; et parmi toutes les oscillations que le temps et la politique ont amenées dans le gouvernement, jamais on ne songea même à leur accorder une autorité qui, peut-être, n'eût pas été moins douce et moins heureuse dans leurs mains que dans les nôtres. Soit que le Français, connaissant leur pouvoir sur lui, ait craint d'être trop asservi, de devenir plus esclave de la grace que de la force; soit que valeureux et guerrier par nature, il ait rougi de voir en de faibles mains le sceptre qui souvent devait donner le signal des batailles, il a con-

stamment redouté le règne des Femmes; et si l'on jette les yeux sur les différentes époques où les reines mères ou régentes ont tenu momentanément les rênes du gouvernement, on verra que le peuple a souffert impatiemment cette domination passagère; et que, mécontent de leur pouvoir, il n'a cessé de les accuser, de les calomnier, en les soupçonnant d'intrigues au-dedans ou d'intelligence au-dehors; en un mot, de hâter l'instant qui devait les éloigner du trône, même lorsque celui qui devait y monter, ne leur laissait, par son peu de qualités, aucun espoir de bonheur, d'éclat et de tranquillité.

Le sort des Femmes, leur influence sous le règne d'Henri IV et sous celui de François I.er, eurent des différences marquées, et qui tinrent aux passions qui agitaient les esprits à ces deux époques. François I.er était plus chevaleres-

que. Henri IV avait plus de véritable grandeur. L'un, dans ses galanteries, prend quelquefois les formes qui pouvaient appartenir au simple chevalier, aimable et courtois. L'autre, peut-être plus passionné, garde toujours une teinte de grandeur jusque dans ses amours. Henri IV, le plus tendre des amants, reste toujours le plus grand des rois.... Dans une occasion périlleuse, il écrivit sur le champ de bataille à Gabrielle.

« Si je suis vaincu, vous me connais-« sez assez pour croire que je n'y survi-« vrai pas ; mais ma dernière pensée « sera à Dieu, et l'avant-dernière à « vous. »

Que de choses dans ce peu de lignes! c'est Henri, tout entier qui s'y est peint lui-même.

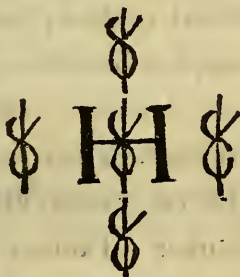
Pour juger son cœur dans une occasion plus calme, je vais rapporter une lettre qu'il écrivait à la marquise de Verneuil.

L'original de cette lettre était dans les mains de M. de Malherbes, qui l'avait communiqué au baron de Bezenval. Je la transcris fidellement, sans rien changer à l'orthographe.

Copie d'une lettre d'Henri IV à M.me la marquise de Verneuil.

« Mon cher cœur, vte mère et vte
« sœur sont chez Beaumont, où je suis
« convié de dîner demain; je vous en man-
« drés des nouvelles. Un lièvre ma mené
« jusques aux rochers, devant Malsherbes,
« où j'ai éprouvé que des plaisirs passés,
« douce est la souvenance. Je vous
« ai souhetté entre mes bras, comme
« je vous y ai vue. Souvenés-vous-en, an
« lysant ma lettre. Je m'assure que cette
« mémoire du passé vous fera m'épargner
« tout ce qui vous sera présent. Pour
« le moins an faisiés ainsi en traver-

« sant les chemins, où j'ai tant passé
« vous allant voir. J'ai parlé à la Guelle,
« il est toujours obéissant et fidelle. Bon
« soir mes chers amours, si je dors, mes
« songes seront de vous. Si je veille mes
« pencées seront de même. Recevés ainsi
« disposée un million de bézers de
« moi (*). »



Henri IV et François I.er eurent tous deux le même goût pour les Femmes...; mais ces temps cruels de factions, de guerres civiles, contre lesquelles Henri eut à lutter, empêchèrent toutes ces in-

---

(*) Henri IV se servait souvent de cette signature dans ses lettres familières; celle-ci était ainsi signée.

tentions d'élégante courtoisie, de se développer. Je ne doute pas que si son règne eût été tranquille, la cour de ce prince n'eût été l'asile de la galanterie et de tous les goûts qui pouvaient rappeler l'ancienne chevalerie. Forcé de défendre sans cesse sa couronne et sa vie, guerrier le matin, le soir amant, les Femmes, il faut le dire, ne prirent sur lui qu'un empire incertain. Sully et la gloire étaient des ennemis trop difficiles à combattre. Tous les sujets du roi, partagés en partis différents, ne pouvaient donner à l'amour que les instants qu'ils dérobaient aux combats. Sous d'autres règnes les Femmes eurent donc une influence plus directe sur les événements; mais d'après la place immense qu'Henri IV occupe dans l'histoire, lorsqu'on le voit chevalier né du beau sexe, se faisant une si douce jouissance de l'adorer, lorsque l'on se rappelle ses dé-

guisements, les dangers où l'amour l'exposa, sa lettre écrite sur le champ de bataille ; enfin, ses larmes et son deuil, après la perte de Gabrielle (*). On peut regarder le dévouement de ce prince comme le titre le plus brillant dont les Femmes puissent s'énorgueillir. Et qui ne se vanterait pas de leur rendre hommage, lorsqu'on a vu ce héros, même au milieu de sa gloire, être si tendre, si galant et si passionné ?

(*) C'est peut-être le seul exemple de ce genre que l'on puisse citer. Aucun roi ne porta le deuil de sa maîtresse.

LOUIS XIII.

Ce prince, maître d'un beau royaume; mais, né triste et mélancolique, ne sentit pas les plaisirs de la grandeur. Les Hommes, plus que les Femmes, eurent de l'empire sur lui. D'abord, soumis par son âge à Marie de Médicis, sa mère, il ne supporta qu'impatiemment sa tutelle: dès qu'il put briser le joug, il rompit avec elle. La suite de leur vie ne fut qu'une continuité de brouilleries et de raccommodements toujours renouvelés. Après la mort du maréchal d'Ancre, connu sous le nom de Concini, que Vitry tua sur le pont du Louvre, le 24 octobre 1617, Louis XIII fut livré au cardinal de Richelieu, qu'il n'aima jamais. Toujours dominé, toujours voulant s'affranchir, malade, sombre, in-

supportable à lui-même et à ses favoris, ce monarque se laissa conduire par eux; son goût, pour la vie retirée, l'attachait à ceux qu'il avait choisis jusqu'au moment où l'intrigue leur en substituait d'autres, car il fallait qu'il en eût; et le titre de favori, dit le président Haynault, était alors une charge dans l'état. On doit à Louis XIII la justice de convenir que, malgré sa santé et sa secrète mélancolie, il montra toujours un grand courage personnel dans toutes les guerres qu'il entreprit. Par un hasard assez singulier, deux Femmes, d'un nom distingué, se rendirent célèbres, sous ce règne, par des actions guerrières, en bravant l'autorité du roi... Marguerite de Béthune, femme du duc de Rohan, et protestante comme lui, défendit Castres contre le maréchal de Thémines en 1625, partagea les dangers et les fatigues de son époux, dont elle captiva tous les sentiments.

Et au fameux siége de la Rochelle, la mère du duc de Rohan, chef des hérétiques révoltés, défendit cette ville, pendant un an, contre l'activité du cardinal de Richelieu, et contre l'intrépidité de Louis XIII, qui, plus d'une fois, à ce siége, s'exposa comme le dernier des soldats.

Ces deux seuls traits sont remarquables sous le règne de ce prince, pour celui qui ne cherche que ce qui a rapport aux Femmes.

Je passe rapidement à l'époque de la fronde, où ce sexe sut se montrer à la fois intrigant, factieux, politique et militaire.

LA FRONDE.

Sous le règne triste de Louis XIII, les Femmes avaient eu peu d'influence. En effet, Marie de Médicis troubla plus le royaume qu'elle ne le gouverna ; son pouvoir fut plus usurpé que consenti : et depuis François I.er, qui donna plus d'encens à ce sexe que de véritable puissance, quelques Femmes individuellement eurent du crédit ; mais ce sexe en général ne prit part aux événements qu'à l'époque de *la fronde*, conjuration burlesque qui fut presque son ouvrage.

A la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche, sa femme, fit casser le testament de son mari, par un arrêt du parlement, du 18 mai 1643 ; et dès-lors les troubles mêmes qui survinrent par

l'autorité qu'elle laissa prendre au cardinal Mazarin, servirent à remettre les Femmes sur le théâtre politique, et leur rendit une influence assez directe. Anne d'Autriche est peinte à son désavantage par le cardinal de Retz, qui n'ayant pas à se louer d'elle, peut être suspect dans le jugement qu'il en porte.

Elle avait, dit-il, *plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus d'attachement que de passion; plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté; n'ayant au reste que cette sorte d'esprit nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas.* Telles sont les propres expressions du cardinal. Mais la Femme qui, voyant à Ruel, les premiers jours de sa régence, le portrait du cardinal

de Richelieu dit : *si cet homme eût vécu jusqu'à cette heure, il serait plus puissant que jamais*, montre dans ce peu de mots un oubli de ses ressentiments particuliers pour le bien de l'état; preuve non équivoque d'un grand caractère. Je laisse aux historiens à décider sur ce point.

Anne d'Autriche eut à peine entre les mains les rênes de l'état, que les troubles éclatèrent. Une Femme régnait, et ce fut une Femme qui devint la cause de la première journée célèbre de la guerre civile; celle des Barricades.

La reine, mécontente du parlement, ordonna que l'on arrêtât les trois membres les plus factieux, Novion-Blanc-Mesnil, président à mortier; Charton, président d'une chambre des enquêtes; et Broussel, ancien conseiller clerc de la grand'chambre.

Le cardinal crut en imposer au peu-

ple, en faisant enlever ces trois magistrats en plein midi, au moment où l'on chantait le *Te Deum* à Notre-Dame, pour la victoire de Lens, et que les Suisses apportaient à l'église 73 drapeaux pris sur les ennemis. Ce fut précisément ce qui causa la subversion du royaume. Charton s'esquiva; on prit Blanc-Mesnil sans peine. Il n'en fut pas de même de Broussel. Sa vieille servante, voyant son maître qu'elle aimait, jeté dans un carrosse par Comminges, lieutenant des gardes-du-corps, ameute le peuple, arrête seule la voiture; on entoure le carrosse, on le brise. Les gardes-françaises prêtent main-forte, dissipent la foule, et le prisonnier est conduit sur la route de Sedan. Son enlèvement, loin d'intimider le peuple, l'irrite et l'enhardit. On ferme les boutiques, on tend les grosses chaînes de fer, suspendues alors à l'entrée des rues principales; on fait

quelques barricades; quatre cent mille voix crient, *liberté et Broussel* (*). Ainsi, voilà donc en un moment, tout un peuple soulevé contre la reine, et par qui? par une vieille cuisinière. Combien ce succès doit ravaler le talent de nos célèbres factieux !

Enfin, la fronde éclate. Le cardinal de Retz, aidé de la duchesse de Longueville, unie à d'autres Femmes de la cour, entame cette guerre ridicule. Personne ne sait pourquoi l'on est en armes; le nom même des régiments devient un sujet de plaisanteries; celui du cardinal prend le nom de Corinthe. Gaston écrit une lettre dont l'adresse est : *A M. maréchal-de-camp dans l'armée de ma fille contre Mazarin.*

Le prince de Condé assiége cent mille

(*) En 1793, nous avons vu le même peuple, encore plus égaré, crier *Pétion* ou *la mort*, et quelques jours après, *Pétion à la mort.*

bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens se mettent en campagne, couverts de rubans, de devises et de plumes; se font battre, et reviennent accablés de railleries. Les Femmes sont à la tête des factions; l'amour fait et rompt les cabales. On change vingt fois de partis, on chante des vaudevilles, on se bat, on danse, on conspire. Une femme sur le trône a contre elle une partie des dames de la cour; leurs brigues, d'abord sans importance, amènent une guerre sanglante. Avec des promesses, des chansons, des faveurs, les Femmes échauffent les têtes. Enfin, pour un vieux conseiller, un roi est obligé de fuir de sa capitale, d'exiler ses ministres, d'arrêter des princes du sang. Les deux plus grands capitaines du temps, Condé et Turenne, sont opposés l'un à l'autre. Dans le combat de Saint-Antoine, après quatre ans de meurtres et de batailles

inutiles, Mademoiselle, en faisant tirer le canon de la Bastille sur l'armée royale, change la face des affaires. Le roi ne tarde pas à revenir dans sa capitale; il rappelle son ministre, punit les coupables. Tout rentre dans l'ordre; et cette guerre civile presque commencée par une servante, est à peu près terminée par une princesse du sang.

Comme la duchesse de Longueville contribua le plus à la Fronde, d'abord en entraînant son mari dans le parti opposé à la cour, et ensuite par l'habilité de ses propres intrigues, je dois entrer dans quelques détails à son égard. Ardente, impétueuse, née pour la faction, elle avait tâché de faire soulever Paris et la Normandie. Elle s'était rendue à Rouen pour essayer de corrompre le parlement : se servant de l'ascendant que ses charmes lui donnaient sur le maréchal de Turenne, elle l'avait engagé

à faire révolter les troupes qu'il commandait.

Ecoutons le cardinal de Retz pour juger ce qu'il pensait d'elle.

« La duchesse de Longueville, dit-il,
« avait une langueur dans ses manières
« qui touchait plus que le brillant de
« celles même qui étaient plus belles;
« elle en avait même une dans l'esprit
« qui avait ses charmes, parce qu'elle
« avait, si l'on peut le dire, des réveils
« lumineux et surprenants. Elle eût eu
« peu de défauts, si la galanterie ne lui
« en eût donné beaucoup. Comme sa
« passion l'obligea de ne mettre la po-
« litique qu'en seconde ligne dans sa
« conduite, d'héroïne d'un grand parti,
« elle en devint l'aventurière. »

Nous devons en croire le cardinal, qui certes voyait bien; mais cependant comment ne pas accorder un grand caractère à une Femme qui, dans un moment

où Paris était assiégé en 1648, résolut d'accoucher à l'hôtel-de-ville, et s'y fit porter pour gagner la confiance du peuple? Je vois dans cette conduite cet enthousiasme qui fait tout risquer pour satisfaire la passion du moment. Peut-être paraît-elle être moins de son sexe, en s'exposant au danger d'accoucher à l'hôtel-de-ville, dans ces temps de trouble; mais remarquons qu'elle n'était pas encore mère, qu'elle allait l'être. Tant que son enfant n'est pas né, tant que ses premiers regards n'ont pas rencontré les siens, il n'a pas exercé sur elle tout son empire; elle peut encore appartenir à d'autres sentiments, surtout à la passion dominante de son caractère.... Tient-elle enfin son enfant dans ses bras; le changement subit s'opère; elle n'est plus que mère. Les autres passions sont suspendues, et cèdent à la nature. Hier, elle s'ex-

posait à des périls réels, dont aujourd'hui la pensée seule la fait frémir. La duchesse, au milieu des troubles de Paris, accouche à l'hôtel-de-ville ; et certes, pour servir, pour accomplir même ses projets, elle n'y eût pas fait porter le berceau de son enfant.

Suivons cette Femme ambitieuse dans le reste de sa vie. Nous verrons que, sans se soumettre comme son mari, que sa prison éloigna totalement des affaires, elle sut éviter la persécution par une fuite hardie ; qu'elle tenta vingt fois de renouer ses intrigues, et n'y renonça que, lorsque le feu de la guerre civile parut s'éteindre, de manière à ne pouvoir se rallumer.

Née pour être chef de parti, elle se mit à la tête des champions poétiques, qui se battaient pour le sonnet d'Uranie, composé par Voiture, contre celui de

Job, écrit par Benserade, et défendu par le prince de Conti (*). C'est à ce sujet que l'on dit plaisamment que le sort de Job était bien déplorable pendant sa vie, et après sa mort, d'être toujours tourmenté soit par un diable, soit par un ange.

Lasse de combattre, tantôt pour des princes, tantôt pour des poètes, la duchesse de Longueville songea à se convertir. Le couvent de Sainte-Marie, à Moulins, lui en inspira la première idée; et, après la mort de son mari, en 1663, elle quitta tout-à-fait la cour, et se retira à Port-Royal. Elle y fit bâtir, et partageant le reste de sa vie entre ce monastère et les carmelites de la rue St.-Jacques, elle mourut avec des sentiments pieux, le 13 avril 1679. Ce fut elle qui forma le projet de la paix de

(*) Ces sonnets sont dans tous les recueils du temps.

Clément IX, et qui se donna tous les soins nécessaires pour la faire conclure. Toujours active et féconde en ressources, sa maison fut l'asile des grands écrivains de Port-Royal. Elle les déroba à la persécution, soit par son crédit, soit par d'autres moyens.

Plusieurs autres Femmes figurèrent aussi dans la Fronde. Je n'ai cité que celle dont le caractère m'a frappé. Au reste, cette époque est assez rapprochée de nos jours, pour que personne n'en ignore les détails. En la reportant au but de mon ouvrage, elle doit nous prouver qu'il n'est point de ressources dont le génie des Femmes ne les rende susceptibles. De toutes les passions, l'amour est celle à laquelle elles sont le plus soumises, et qu'elles peuvent le moins diriger. Cependant, pour faire naître la Fronde, pour la soutenir, elles surent employer ce sentiment avec une

adresse calculée, qui tenait plus de la liberté de cœur et d'esprit, que d'un asservissement qu'elles acceptent volontairement dans des occasions plus calmes, et moins importantes. En un mot, on peut observer que l'amour, dans toutes les intrigues politiques des Femmes, devient plus leur agent que leur dominateur; et il y a autant d'habileté que de hardiesse, à savoir si bien se servir de son maître.

SIÉCLE DE LOUIS XIV.

Le sort parut vouloir réunir dans un seul règne, plus de grands Hommes qu'on en avait encore vu, depuis le commencement de la monarchie. L'esprit et les talents, les beaux-arts et le génie, vinrent parer cet ensemble imposant. Le monarque lui-même, brillant de toutes les qualités qui relèvent la pompe du trône reçut, de ceux qui l'entouraient, et leur rendit sans cesse l'éclat immense qui éblouissait les regards; et l'Europe étonnée se redemandait, avec une secrète envie, ce qu'elle devait admirer d'avantage en France, ou de la nature qui produisait à la fois tant de lumières, ou de l'art du monarque qui savait si bien les faire étinceler.

Les Femmes avaient mérité de palmes religieuses, à l'établissement du chris-

tianisme (*); elles avaient régné par la chevalerie, brillé par les actions guerrières et les lettres; mais dans le siécle de Louis XIV, leur rôle, quoiqu'accessoire, rendit peut-être cette époque une des plus remarquables pour elles.

Tant que Louis fut jeune, il offrit un hommage continuel à la beauté. Même au milieu de ses fréquentes inconstances, il montrait pour les Femmes un respect tendre, qui déja laissait voir qu'une d'elles le dominerait un jour. Vers un âge plus mûr, ce sentiment prit en lui un caractère de gravité, qui fixa son ame légère. Enfin, dans sa vieillesse, sa maîtresse devint sa Femme et son amie. En cela, Louis fit une grande faute, comme roi; mais peut être un bon calcul, comme Homme, à la fin de sa carrière;

(*) Gizille en Hongrie; la sœur d'un empereur grec en Russie; la fille de Childebert en Angleterre; Clotilde en France, etc. etc.

et le dévouement éclatant de ce grand prince pour la Femme qu'il estimait, prouva, d'une manière solennelle, que si les Femmes savent charmer le printemps de notre âge, et nous enivrer des plus doux plaisirs, leur amitié consolante, au déclin de nos jours, éloigne nos tristes souvenirs, endort nos peines, nous amène vers notre fin par une pente plus insensible; et même sur le bord de la tombe, nous fait croire encore au bonheur.

Depuis le commencement de la monarchie, dans tous les instants de révolutions où la hiérarchie des pouvoirs n'était ni reconnue ni fondée, guerre, politique, intrigues, factions, partis, systèmes, rien n'a paru étranger aux Femmes; elles se sont mêlées de tout, et souvent se sont distinguées dans tout ce qu'elles ont entrepris. On les a vu créer et servir la Fronde, contribuer surtout aux troubles de la régence; mais

quand Louis XIV fut vraiment roi, gouvernant par lui-même, et que le système avec lequel on conduit plus aisément un grand peuple, fut établi, respecté; les Femmes s'éclipsèrent du théâtre politique; et se contentant d'être les brillantes parures d'un siécle si mémorable, elles vinrent autour du trône de Louis, unir le charme à l'éclat, et la grace à la gloire.

Sous ce règne, rien n'est indifférent. Tout est piquant, utile à méditer. Les passions, les faiblesses même d'un grand-homme doivent être observées; et le but de mon ouvrage me conduisant à saisir les rapports des deux sexes entre eux, je passe à l'époque de la prison de Lauzun et de Fouquet, à Pignerol. Peut-être les souvenirs de ces deux captifs, sur leur faveur passée, sur les galanteries de Louis XIV, auront-ils quelqu'intérêt pour le lecteur.

LAUZUN ET FOUQUET, *à Pignerol.*

Personne mieux que M. de Lauzun, ne peut, sous le rapport des Femmes, donner une juste idée d'un siécle, dont il fut un des personnages les plus marquants.

On se souvient que ce courtisan ambitieux ayant osé aspirer à la main de Mademoiselle, fut mis en prison au château de Pignerol. Fouquet, sur-intendant des finances, y languissait depuis longtemps. Plusieurs mois se passèrent sans qu'ils parvinssent à communiquer ensemble. La chambre de Fouquet était au dessus de celle de Lauzun. Ce fut d'abord par la cheminée qu'ils se devinèrent, et que leur correspondance s'établit. Enfin M. de Lauzun obtint de ses gardiens de voir Fouquet, deux heures, tous les soirs. Le geolier fut peut-être, plus gagné qu'attendri. Sa fille, jolie et spirituelle, aida la négociation. Elle

fut, je crois, plus attendrie que gagnée. Tout le monde joue son rôle ici-bas; et quand chacun garde le sien, et le remplit bien, tout marche au but et l'atteint.

Voilà donc Fouquet et Lauzun réunis tous les soirs dans une vieille tour de Pignerol, eux jadis si brillants à la cour; l'un, fier de sa richesse et de sa puissance; l'autre, de sa grace, de ses bonnes fortunes et de son crédit; maintenant prisonniers, assis non comme autrefois sur des sophas voluptueux, mais sur une escabelle, et regardant comme un grand bonheur de causer deux heures ensemble, à la lueur d'une triste lampe.

Les prisons d'état étaient, comme dans tous les temps, de la plus grande rigidité. Fouquet, depuis deux ans, n'avait eu aucune correspondance, et pas la plus légère idée de ce qui se passait à la cour. Quand Lauzun, ce petit cadet

de Gascogne, que le sur-intendant avait vu sous le nom modeste de *Péguilain*, trop heureux d'être hébergé chez le maréchal de Gramont, lui eût dit qu'il avait été général des dragons, capitaine des gardes, patenté et en fonction de général d'armée, Fouquet le crut insensé. Mais il jugea le délire à son comble, quand il lui raconta qu'il avait été sur le point d'épouser Mademoiselle. Fouquet finit par avoir peur de Lauzun, et par craindre de se trouver tête à tête avec lui. De temps à autre pourtant, il le questionnait, pour essayer de ramener son bon sens qu'il croyait perdu.

« Comment, lui disait-il un jour, vous « me soutenez que vous avez osé vous « cacher sous le lit de M.me de Montespan?

« Oui certes, répond Lauzun, grace « à sa femme-de-chambre que j'avais « gagnée, je ne perdis pas un mot de la

« conversation de sa maîtresse avec le
« roi. Je voulais savoir si elle lui deman-
« dait franchement son agrément pour
« mon mariage avec Mademoiselle; et
« je fus bientôt convaincu du contraire.
« Le roi sortit, je m'évadai ; et, donnant
« la main, le soir, à M.me de Montes-
« pan, pour aller à la répétition d'un
« ballet de l'Opéra, je lui demandai res-
« pectueusement, si elle avait daigné
« s'occuper de moi auprès du roi.....
« Je la laissai bien s'enferrer, et quand
« elle m'eût composé tout un roman sur
« les prétendus services qu'elle venait
« de me rendre près du roi, tout-à-coup
« je changeai de ton, je lui dis qu'elle
« était une menteuse, une coquine (*)...
« — Ah ! mon Dieu, dit Fouquet, en
« l'interrompant, vous me faites trem-
« bler ! — Pourquoi, répond gaiement

(*) Ces détails sont rigoureusement historiques.

« Lauzun ? il ne m'en a coûté que ma « place, ma faveur, ma liberté ; et c'est « à cette aventure que je dois le bon- « heur de vous voir à Pignerol. »

On juge que Fouquet, après ce récit, crut encore plus à la déraison de Lauzun ; mais cependant, voyant que ses prétendues folies n'avaient rien de dangereux, et craignant l'ennui, plus qu'il ne redoutait son camarade d'infortune, il se rassura, revit Lauzun, mais l'écouta toujours comme un visionnaire à qui sa prison avait troublé l'esprit. Il était d'autant plus fondé à se livrer à cette idée, que d'abord Lauzun fut mis, en arrivant à Pignerol, sous une basse voûte, dont on ne le retira, par humanité, qu'après une violente maladie qui fit craindre pour ses jours.

Toutes les fois que Fouquet remontait chez lui, il écrivait ce que lui avait dit Lauzun. Ce sont ces conversations,

divisées en soirées, que le lecteur va retrouver ici.

UNE SOIRÉE DE FOUQUET ET DE LAUZUN.

LAUZUN.

Eh bien, mon cher sur-intendant, commencez-vous à me croire un peu moins fou, et qu'il s'en est peu fallu que mon mariage n'ait été conclu ?

(*à part*) FOUQUET. (*haut*)

Il vaut mieux le laisser dire. Moi, monsieur, je ne suis plus qu'étonné ; voilà tout.

Vous me disiez hier que vous aviez commencé des mémoires, depuis que vous êtes ici.

LAUZUN.

Oui ; je me plais à repasser dans ma tête quelques événements ; cela me distrait.

FOUQUET.

Les Femmes jouent un grand rôle dans tout cela ?

LAUZUN.

Comme vous dites ; elles ont fait le bonheur et le malheur de ma vie. Mais je les adorerai toujours.

FOUQUET.

Pardieu ! vous êtes bien bon ; moi je les déteste autant que je les aimais.

LAUZUN.

Si le roi, qui prend l'habitude de nous juger, était ici, il serait de mon avis...., plus que du vôtre.

FOUQUET.

Les Femmes le perdront.

LAUZUN.

Bon, bon! ce ne sont pas les Femmes qui vous ont perdu, et vous leur devez de bien doux moments. Souvenez-vous de votre maison de Saint-Mandé, où toute la cour quelquefois vous attendait dans votre

antichambre, croyant que vous étiez occupé du travail le plus sérieux. Ils ne savaient pas tous que vous étiez descendu par un escalier dérobé dans un petit jardin, où des nymphes que je nommerais bien venaient vous tenir compagnie.

FOUQUET.

C'est ce bavard de Choisy qui vous a fait tous ces contes-là....; mais revenons au roi. Puisqu'il aimait tant les Femmes, pouvais-je mieux faire que de l'imiter? Quelle est celle que vous croyez qu'il a le plus chérie, jusqu'à présent?

LAUZUN.

Votre question vient à propos; car je veux faire un petit traité de ses amours. D'après ce que j'ai recueilli, c'est M.lle de Mancini, sa première maîtresse qu'il a le plus aimée; Femme peu jolie : j'ai là son portrait dans mes notes, par M.me de Motteville (*) « Teint beau, tirant sur le

(*) Voyez M. Anquetil.

« jaune; le cou et les bras longs et dé-
« charnés; la bouche grande et plate,
« mais de belles dents; la taille haute et
« droite; les yeux rudes sans feu, mais
« qui promettaient de s'adoucir et de
« s'animer. » — Au reste, le roi est excusable d'avoir si mal débuté. Le cardinal ne l'entourait que de ses nièces; il n'avait pas le choix. L'ascendant de M.lle de Mancini fut tel, que la reine-mère craignit l'ambition du cardinal qui, dit-on, n'avait pas rougi de songer au monarque pour sa nièce.

« Si le roi était capable de cette in-
« dignité, dit un jour la reine à Maza-
« rin, je me mettrais, avec mon second
« fils, à la tête de toute la nation contre
« lui et contre vous. »

FOUQUET.

Où en étaient les finances du roi à cette époque?

LAUZUN.

Il ne s'agit pas de ses finances ; il s'agit de sa maîtresse : on l'en sépara. — Le roi pleura.... *Vous pleurez*, lui dit Marie de Mancini, avec un air de tendresse, mêlée d'indignation ; *vous pleurez, vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars* (*).

Après M.lle de Mancini, vint M.lle d'Argencourt. Régularité de traits, grace, fraîcheur, naïveté, relevée d'une gaieté piquante, tout cela charma le roi ; mais, par une indiscrétion, elle-même renversa sa fortune.

FOUQUET.

Nous en sommes, je crois, à la Beauvais, première femme-de-chambre.

LAUZUN.

Oui, sans compter mille autres petites

(*) On sait que cette séparation fit choisir à Racine le sujet touchant de *Bérénice*, et qu'il a rempli sa tragédie d'une foule d'allusions délicates.

distractions du monarque dont je parlerai. Cette Femme eut de l'ascendant sur lui, et beaucoup même.... Dans mon petit ouvrage, vous jugez que je peindrai la guerre établie entre M.me de Navailles, qui défendait les filles d'honneur de la reine, et le roi et ses jeunes courtisans qui les attaquaient sans cesse.

FOUQUET.

Et les obtenaient souvent. C'était le Tellier qui était le ministre et moi le payeur.

LAUZUN.

Et M.lle de la Mothe Houdancour la maîtresse chérie alors. Le Tellier fut chargé d'une petite négociation à ce sujet, par M.me de Navailles..... qui pensa le perdre, comme vous savez.

FOUQUET.

Je le crois bien. Le roi ajoute si facilement foi aux propos, tels que ceux de Colbert.

LAUZUN.

Ah! mon cher sur-intendant, voilà de la petite rancune de ministre!

FOUQUET.

Parlons d'autre chose, s'il vous plaît. Vous n'oublierez pas les grilles de fer que M.me de Navailles osa faire poser partout, pour empêcher les entrées clandestines des jeunes gens et du roi même, dans l'appartement des filles d'honneur?

LAUZUN.

Ni la colère du roi en voyant les grilles qu'il fit arracher. Nous voilà arrivés à la Vallière. Cette la Vallière, si touchante, si intéressante, si tendre et si honteuse de l'être, qui aurait aimé Louis, quand il n'aurait été qu'un simple particulier, et qui lui sacrifia, en gémissant, son honneur et ses scrupules. Choisy a raison de lui appliquer ce vers:

Et la grace plus belle encor que la beauté.

Voilà une de mes notes. « M.lle de la

« Vallière est aimable. Sa beauté a de
« grands agréments, par l'éclat, la blan-
« cheur et l'incarnat de son teint, par le
« bleu de ses yeux qui ont une douceur
« enchanteresse, et par la beauté de ses
« cheveux argentés qui augmentecelle de
« son visage. »

FOUQUET.

Bien!

LAUZUN.

Trouvez-vous? Je fais bien de vous consulter; car la Vallière vous a touché comme un autre..... A propos de cela, mon cher... répondez-moi avec franchise... nous sommes ici entre nous.

FOUQUET.

Oui, entre nous, comme vous dites. L'expression est plaisante en prison. Eh bien?

LAUZUN.

Est-il vrai, comme on l'assure, qu'épris des charmes de la Vallière, et ne

vous doutant pas du sentiment du roi pour elle, vous lui avez fait offrir vingt mille pistoles ?

FOUQUET.

Oui, j'en conviens. Pouvais-je me douter que le roi pensait à une des filles d'honneur de madame ? Il y eut sur cela une petite intrigue secrète que je sais à merveille. Je vais vous la conter ; elle pourra tenir place dans vos mémoires. Si vous avez appris quelques-unes de ces anecdotes, vous ne les savez sûrement pas aussi en détail.

Je remonte un peu plus haut, parce que cela est nécessaire.

Philippe d'Orléans, autrement dit, *Monsieur*, venait d'épouser Henriette d'Angleterre. Il avait fort desiré ce mariage ; peut-être, comme il desirait toutes les cérémonies, même les funèbres (ceci soit dit en passant). Le miracle d'enflammer le cœur de ce prince, n'était ré-

servé à aucune Femme. Si quelqu'une avait pu se flatter d'y réussir, c'était sûrement la jeune Henriette. Sans être d'une beauté parfaite, elle était, par ses manières et son enjouement, tout-à-fait aimable; on ne la quittait pas, sans être content de ses propos obligeants et de son honnêteté. Elle avait infiniment de grace, s'habillait et se coiffait d'un air qui convenait à toute sa personne; de manière qu'on la louait de bonne-foi sur sa belle taille, quoiqu'elle l'eût bien gâtée.

Le roi qui l'avait dédaignée dans son enfance, lui trouva, quand elle fut devenue sa belle-sœur, des goûts si assortis aux siens, qu'il en fit sa compagne ordinaire. Comme il tenait sa cour tantôt chez elle, tantôt chez la comtesse de Soissons, toutes deux se lièrent d'une intime amitié.

La jeune reine n'était pas de leurs

amusements. Attachée à la reine-mère qu'elle ne quittait pas, dévote, plus retirée qu'il ne convient à une reine de France, elle était, pour ainsi dire, avare de la personne du roi; elle avait voulu le posséder seule, et elle souffrait plus de le voir au milieu des divertissements, entouré d'autres Femmes, qu'elle ne prenait de plaisir à ces fêtes.

Ce fut chez Madame que le roi vit d'abord M.lle de la Vallière; elle se nommait de la Beaume le Blanc, fille du premier maître-d'hôtel de Madame, Femme de Gaston. Elle fut reçue fille d'honneur dans la maison d'Henriette. Etant à Blois, à la cour de Gaston, elle fut recherchée en mariage, par un Bragelone. Je sais même que le roi craignait pour cela de n'avoir pas eu les prémices de son cœur, et qu'il en témoigna de l'inquiétude. Ils se connurent, dans le temps de la plus grande intimité de Madame, avec la comtesse de Soissons; et

lorsque les deux sociétés réunies marchaient d'un pas égal sous l'étendard d'une joie poussée jusqu'à l'étourderie, (disaient les grands de la cour). Rendez-vous, tête-à-tête, petits jeux, promenades nocturnes, repas tardifs, nommés *media noche*, on se permettait tout; la reine-mère gémissait de ces libertés, en parlait à son fils et à Madame, sa belle fille, qui traitaient ses réflexions de surannées; Monsieur montrait des soupçons, se fâchait, et on n'en tenait compte.

Cependant ces deux royales personnes, me dit M. de la Fayette, firent des réflexions, et convinrent que, pour s'épargner les harangues de la reine-mère, se mettre à l'abri des incartades de Monsieur, et tromper la curiosité du public, le roi feindrait d'être amoureux d'une des filles d'honneur de Madame. En conséquence de cette résolution, prise dans un petit conseil auquel la comtesse de Soissons fut ap-

pelée, après avoir passé plusieurs jeunes personnes en revue, on assigna au roi M.lle de la Vallière qu'on croyait simple, parce qu'elle était naïve; facile à conduire, parce qu'elle était douce et accommodante, et qu'on ne la trouvait pas assez belle pour faire craindre, si Louis prenait de l'attachement pour elle, de ne pas pouvoir le rompre, quand on voudrait. On se trompa. Ce que l'on ne voulait donner au roi que comme un voile, une apparente distraction, devint une passion vive. Bientôt, Madame et la comtesse de Soissons ne durent les assiduités du roi qu'au desir de rencontrer la Vallière chez elles. Ainsi, quand elles le voyaient ordonner des fêtes, des tournois, des carrousels, des ballets, y prendre lui-même un rôle, s'empresser d'y briller, elles ignoraient que c'était pour obtenir un coup-d'œil approbateur d'une fille de leur suite. Lorsqu'enfin il se montrait le plus généreux des princes, qu'il

distribuait aux compagnes de la Vallière, tantôt des rubans, des plumes, de jolies bagatelles, tantôt des dentelles, des diamants, des ajustements de prix; la princesse et la comtesse ne se doutaient pas que c'était pour faire accepter à cette fille quelque présent important, qu'il avait l'art de lui faire tomber à son tour, comme par hasard, et qu'elle n'aurait pas reçu, si elle n'eût été enhardie par l'exemple des autres.

Elle fut longtemps à se tenir dans les bornes de cette réserve qu'elle aurait bien voulu ne jamais franchir. Je lui rends cette justice. Toute recueillie en elle-même et dans sa passion, elle était plus occupée de ce qu'elle aimait, qu'attentive à lui plaire. Point d'ambition, point de vues; il fallut même que le roi découvrît qu'elle avait un frère, dont il pouvait faire la fortune. Il remarqua dans une revue, qu'elle souriait amicale-

ment à un jeune homme, qui de son côté, l'avait saluée d'un air de connaissance.

Le soir, le monarque demanda d'un ton sévère et même irrité, quel était ce jeune homme. Elle se troubla d'abord, puis enfin répondit que c'était son frère. Louis s'en étant informé, lui fit des graces distinguées.

Vous jugez comment, avec ce désintéressement, mes offres mal-adroites furent reçues. La proposition de ces vingt mille pistoles m'a coûté cher. L'ignorance où j'étais du goût du roi, pour la Vallière, prouve le mystère qu'il mit dans le commencement de cette liaison.

Mais on nous avertit de nous séparer; nous causerons demain.

CINQUIÈME SOIRÉE.

LAUZUN.

J'ai écrit ce matin tout votre détail sur la Vallière, mon cher Fouquet; je vous

préviens que je ne passe pas sous silence votre petite tentation pour elle.

FOUQUET.

J'y consens : être en pensée le rival du roi, ne peut que faire honneur.

LAUZUN.

Voici ce que j'écris sur l'aventure de Saint-Cloud ; vous me direz si j'oublie quelque chose. « La Vallière était en-
« traînée et point heureuse ; flottante en-
« tre Louis et ses remords, il lui ar-
« racha des preuves d'amour qui ne mar-
« quoient que trop sa faiblesse.

FOUQUET.

Que trop, en effet. Ajoutez en note que l'infortunée se serrait d'une manière cruelle pour cacher son état : ce n'était qu'avec des rubans très-doux ; mais qui pourtant froissaient sa peau délicate. Il fallut avoir une ceinture. A qui se confier pour se la procurer ? Le roi seul s'en chargea... Louis déguisé alla com-

mander cette ceinture..... Vous allez reconnaître sa galanterie ordinaire. Il fit faire la ceinture en soie, recouverte de ses propres cheveux ; et pour que la magnificence se mêlât au sentiment, les boucles et les attaches furent faites des diamants les plus beaux. Le chiffre des deux amants, fait en rubis, fut placé sur la ceinture.... Un juif vendit les pierreries. J'eus un ordre secret de les payer, et je découvris par-là le mystère.... Je n'oublierai jamais que le roi, par une recherche de sentiment, voulut que le gros diamant qui formait le corps du Saint-Esprit qu'il portait toujours sur son cœur, fût au milieu du chiffre..... Il n'était pas aisé de le remplacer. Le juif y parvint. Vous jugez ce qu'il en coûta. Le roi ne lui donna que huit jours, pendant lesquels une pierre fausse fut substituée à celle de la couronne. Mais ce que personne n'a su, excepté le roi, et qui

fait honneur à la Vallière, c'est qu'elle fit ôter tous les diamants, les fit remplacer par des boucles et un chiffre noirs, fit rendre les pierreries, et dota de leur produit l'établissement pour les orphelins. Les deux emplois très-opposés de cette pierre, ne vous semblent-ils pas plaisants?

LAUZUN.

Qu'importe d'où vient la charité, pourvu qu'elle soit faite? Je prends l'anecdote, et l'écris en marge.... Je continue...... La Vallière, loin d'être glorieuse, comme il arrive quelquefois à ses semblables, se cachait, se gênait au point d'exposer sa vie, pour dérouter les soupçons. « C'est « ici que je placerai l'anecdote. »

Vous veniez d'être jugé, mon cher Fouquet, et conduit ici. Un an après, les angoisses, les combats, le désespoir de cette amante désolée, ses moments de repentir devenus très fréquents, rendaient pénible le triomphe de son séducteur. Soit

dépit conçu de quelques attachements passagers, que Louis se permettait, soit scrupule plus fort qu'à l'ordinaire, la Vallière, un matin, se déroba de la cour, et courut s'enfermer à Saint-Cloud. Le roi ne l'eut pas plutôt appris, que sans vouloir écouter les représentations de sa mère, il se jette sur le premier cheval qu'il trouve, et court au grand galop la chercher. Louis, accompagné d'un seul page, nommé Lusancy, se fait ouvrir les portes, parle à sa maîtresse, la détermine et l'entraîne avec lui. Cette personne intéressante qui, dans ses plus grands désordres n'oublia jamais qu'elle commettait une faute, et se flatta toujours de l'expier, tournant vers la religieuse qui ouvrait la porte, ses yeux baignés de larmes, lui dit : « Adieu, ma « sœur, vous me reverrez bientôt. »

Avant que cette prédiction s'accomplît, la Vallière, jusque-là si modeste, s'enivra de sa faveur. Elle accepta le titre,

le rang et les honneurs de duchesse. Un jour, dans un voyage, elle perdit toute mesure, toute idée de respect, en faisant couper la voiture de la reine par la sienne, dans le dessein d'arriver près du roi avant elle. Cet éclat lui fit un tort réel. La suite prouva cependant que cette coupable légèreté tenait à une étourderie momentanée, et non au fond de son caractère; car elle ne tarda pas à s'en repentir, et l'on apaisa la reine. Le moment approchait où les chagrins de la Vallière, causés par l'inconstance du roi, préparaient sa retraite. Ne doutant plus de la passion du monarque pour M.me de Montespan, elle s'éclipsa une seconde fois et se retira encore au couvent. Remarquez-bien ici, mon cher Fouquet, la marche du sentiment. La première fois que la Vallière va s'enfermer à Saint-Cloud, le roi passionné y vole. Son cheval n'a pas assez de ra-

pidité. Il arrive et enlève sa maîtresse. Mais la seconde fois qu'elle s'éloigne, ce n'est plus un amant qui reçoit cette nouvelle avec effroi; c'est le monarque froidement ému, qui, sans songer à suivre les traces de la belle fugitive, m'ordonne d'aller la trouver, d'essayer de la consoler, de la ramener à la cour. J'y parviens, et ma mission fut d'autant moins touchante, que l'ambassadeur et la maîtresse affligée, étaient aussi convaincus l'un que l'autre que tout cela ne serait qu'un rapprochement d'égards mutuels, et non un raccommodement solide.

FOUQUET.

Je suis bien de votre avis. On renoue quelquefois en amitié; mais en amour, les raccommodements les plus tendres ne sont que des ruptures différées.

LAUZUN.

Cela doit être. L'amitié est un senti-

ment calme ; l'amour est un efferves-cence de l'ame. On peut aimer moins son ami, et l'aimer encore ; mais quand on aime moins sa maîtresse, on ne l'aime plus du tout. Une flamme douce s'affaiblit et se ranime ; une explosion rapide ne peut renaître.

FOUQUET *à part.*

Il y a des moments où l'on serait presque tenté de croire qu'il retrouve sa raison. (*haut*) Parlons donc de Mme de Montespan. Qu'en direz-vous ? Vous êtes un peu suspect.

LAUZUN.

Elle est cause de ma perte ; mais je serai vrai, et ne dirai que ce que tout le monde pense d'elle.

Belle comme un ange, elle est moins bien partagée pour les qualités de l'ame ; haute, capricieuse, sujette à des humeurs que tout le monde éprouve, et Louis XIV lui-même. Les courtisans crai-

gnent de passer sous ses fenêtres, surtout quand le roi est avec elle. Ils appellent cela passer par les armes, et le mot est resté. Il est vrai qu'elle n'épargne personne, souvent sans autre dessein que de divertir le roi; et comme elle a l'esprit, d'à-propos, et surtout un tour de plaisanterie très-fine, rien n'est plus dangereux que les ridicules qu'elle donne. Cependant elle sait aussi procurer au monarque des amusements plus innocents, qui semblent contraster un peu trop avec la majesté du trône. Mais qu'est-ce que l'amour ne rapproche pas? J'ai vu M.me de Montespan, atteler six souris à un carrosse de filigrane, et leur laisser mordre ses belles mains. Elle a des lapins et des chèvres, dans des boudoirs peints et dorés.

Le roi la montrait quelquefois aux ministres, comme un enfant, se récriant sur le badinage des Mortemarts. Mais elle

sait tous les secrets de l'état, et donne de très-bons et de très-mauvais conseils, selon ses passions. Vous voyez que dans tout ceci, je suis impartial.

FOUQUET.

A peu près, comme on l'est dans certaine position : comme je le fus en écrivant ces notes que tant de gens ont été si fâchés que je n'aye pas brûlées à Saint-Mandé, quand ma disgrace éclata.

LAUZUN.

Ah ! parbleu je l'oubliais ; la liste des Femmes à qui vous aviez offert des tributs respectueux, qu'elles échangeaient contre leur vertu.

FOUQUET.

En faveur du roi.

LAUZUN.

Et en votre faveur, mon cher sur-intendant. Ah ! que d'époux désolés ! que d'amants désabusés, furieux ! c'est le roi seul qui a possédé cette liste.

FOUQUET.

Oui ; mais comme il est quelquefois faible avec ses maîtresses, plusieurs ont lu la liste, et vous connaissez la discrétion d'une Femme, sur le compte des autres.

LAUZUN.

Je ne conçois pas trop la colère des amants, à cette nouvelle. Eh ! mon Dieu ! qu'elle femme peut être à l'abri d'aussi brillantes séductions ?

FOUQUET.

Vous avez raison. Otez le nombre de celles qui ont failli sans qu'on le sache, et d'autres qui n'ont pas été mises à l'épreuve ; combien en reste-t-il ?

LAUZUN.

Presque point ; aussi je le répète : tantpis pour qui se fâche. On est bien fou.

FOUQUET.

Je puis donc vous dire, sans vous dé-

plaire, que M.me de G.... qui vous a résisté si longtemps..... était sur ma liste.

LAUZUN.

Ciel ! Pour le roi donc ?

FOUQUET.

Ah ! mon dieu non... Pour moi.

LAUZUN, *avec colère.*

Cela ne se peut pas, Monsieur, vous en imposez... Je réponds de M.me de G... Elle n'est pas de celles que l'on calomnie impunément devant moi ; et si vous continuez...

FOUQUET.

En brave défenseur des belles, vous me ferez sortir, n'est-il pas vrai ?.... Ma foi, je ne demande pas mieux.... Et dans le moment même.

LAUZUN.

Il faut bien rire malgré moi. Quoi ! M.me de G.... ?

FOUQUET.

Oui, Monsieur, M.me de G.... Voilà donc votre belle philosophie qui ne s'étonne et ne se fâche de rien!

LAUZUN.

Ma foi, vous avez raison, mon cher Fouquet.... C'est un peu tard être novice. Je vois que sur le compte des Femmes, on peut en apprendre tous les jours, même au plus expérimenté.

FOUQUET.

On nous appelle; voilà nos deux heures écoulées. A demain. Nous nous communiquerons encore quelques anecdotes. S'il me revient des noms de ma liste, je vous les dirai; mais à condition que vous me répondrez de ma vie; sinon, d'avance, je conviens que toutes les Femmes sont infaillibles.

DERNIÈRE SOIRÉE.

LAUZUN.

Oui, mon ami, j'ai ma liberté ; j'en ai reçu l'ordre, signé du roi, il y a une heure ; mais quoiqu'on dise qu'il faut sortir de prison, aussitôt qu'on en trouve l'occasion, je veux passer encore avec vous cette soirée. Je ne partirai que demain matin.

FOUQUET.

Je reconnais là l'aimable courtoisie de M. de Lauzun, et je l'en remercie, sans m'en étonner. Savez-vous à qui vous devez la grace inattendue que vous venez d'obtenir ?

LAUZUN.

Mais je la dois, je pense, en grande partie, à Mademoiselle, qui dans sa lettre craint, par modestie, de me le faire entendre, mais me le laisse deviner. Un ami qui m'écrit particulière-

ment, m'assure que Mademoiselle a brisé mes fers par un grand sacrifice (*)..... Si c'était celui que je crains, vous me reverriez bientôt; car j'y suis décidé, ou j'aurai l'agrément du roi pour mon mariage avec la princesse, ou je retourne en prison.

FOUQUET (*à part.*)

Allons, le bonheur même de retrouver sa liberté ne lui remet pas la tête.

Puisque vous m'accordez cette soirée, montrez-moi la suite de l'histoire de M.me de la Vallière.

LAUZUN.

Volontiers. Nous l'avons laissée revenant à la cour par mon entremise.

(*) Ce sacrifice était la promesse de faire le duc du Maine, fils de M.me de Montespan, héritier de la fortune de Mademoiselle. Elle n'obtint la liberté de Lauzun qu'en faisant au duc du Maine une donation entre-vif de la principauté de Dombes et du comté d'Eu.

Vous verrez que les choses sont toujours ce qu'elles doivent être. La première fois qu'elle va s'enfermer au couvent, le roi l'en arrache lui-même; la seconde, il m'en charge; la troisième, il l'y laisse.

« La passion du roi pour M.me de
« Montespan, était dans toute sa force,
« au point de lui faire quitter brusque-
« ment l'armée dans les occasions mêmes
« où sa présence était nécessaire. Ce
« n'est pas que M.me de la Vallière fût
« absolument abandonnée; mais le roi
« ne tenait plus à elle que par un reste
« d'habitude et par le lien de leurs
« enfants. Moins sensible au triomphe
« qu'elle préparait à M.me de Montes-
« pan, qu'au plaisir qu'elle faisait au
« roi, elle poussait la bonté, jusqu'à
« la parer de ses propres mains. Celle-
« ci, abusant de ses avantages, affectait
« d'admirer son adresse, de s'en louer,

« et assurait malignement qu'elle ne « pouvait être contente de son ajustement, « si sa rivale n'y travaillait. Malgré ces « complaisances auxquelles la Vallière ne « se pliait que pour être soufferte auprès « du roi, il ne pouvait douter de sa pro- « fonde douleur.

« L'aveu en échappa à l'amante aban- « donnée en présence d'une personne té- « moin, comme elle, des tendresses de « Louis et de sa nouvelle maîtresse. *Quand* « *j'aurai de la peine aux Carmélites*, lui « dit-elle, *je me souviendrai de ce que* « *ces gens-là m'ont fait souffrir.*

« Le temps était venu où elle devait « enfin ensevelir dans un cloître ses cha- « grins, ses plaisirs, et jusqu'à leur « souvenir, s'il eût été possible. Ce ne « fut pas une résolution subite ; on a vu « qu'elle y pensait depuis longtemps. « Mais au moment de l'exécution, elle « éprouva des combats causés par la di-

« versité des opinions. Les dévots, et le
« duc de Beauvilliers à leur tête, l'ex-
« hortaient à donner un grand exemple.
« D'autres l'invitaient à se retirer simple-
« ment dans une communauté. Sa mère,
« aurait desiré qu'elle vînt tenir sa maison
« en élevant ses enfants. On lui proposa
« aussi de choisir un ordre où elle pou-
« vait parvenir à des dignités que le
« cloître n'exclut pas. Elle répondit mo-
« destement que *n'ayant pas su se con-*
« *duire elle-même, elle ne devait pas son-*
« *ger à conduire les autres.*

« Il se présenta plusieurs mariages;
« mais on soupçonna à Louis cette pen-
« sée orgueilleuse, qu'après avoir été à
« lui, elle ne devait plus être à personne
« qu'à Dieu; et comme si une nouvelle
« passion rendait dur pour l'ancienne,
« il prononça son sacrifice, et elle s'y
« dévoua avec un entier abandon.

« Le 19 avril 1674, elle reçut les

« adieux de la cour chez M.me de Mon-
« tespan, y soupa, entendit, le lende-
« main, la messe du roi, monta dans
« son carrosse, et s'ensevelit, pour tou-
« jours, à l'âge de 30 ans, dans le cou-
« vent des Carmélites de la rue Saint-
« Jacques; elle y fit profession, le 4 juin
« de l'année suivante, en présence de la
« reine et de toute la cour, sous le nom
« *de Sœur Louise de la Miséricorde*,
« et y vécut 36 ans dans les exercices les
« plus pénibles de la vie religieuse, dont
« elle eut aussi les consolations. Sa rivale
« en allait quelquefois chercher auprès
« d'elle. *Est-il vrai*, lui dit-elle un jour,
« *que vous soyez aussi aise qu'on le dit?*
« *Je ne suis pas aise*, lui répondit la
« vertueuse Carmélite, *mais je suis con-*
« *tente*; expression qui marque bien le
« calme d'une bonne conscience, même
« affligée. »

FOUQUET.

Le parti qu'elle a pris ne m'étonne pas du tout. La retraite d'un ministre est connue : c'est, ou la persécution, ou l'exil ou l'oubli. Celle d'un favori, de même; mais celle de la maîtresse d'un roi puissant, n'est pas aisée à choisir. Est-elle jeune encore, son goût l'entraîne vers les hommages, son orgueil et ses souvenirs l'en éloigne, son existence passée l'invite à chercher l'éclat, son malheur l'obscurité. Il n'y a vraiment plus de monde pour elle, il faut qu'elle meure ou qu'elle s'ensevelisse dans un couvent.

LAUZUN.

Ce qui se ressemble beaucoup. Mais, mon cher Fouquet, toute cette aventure ne vous fait-elle pas réfléchir sur l'influence des Femmes dans ce siécle, sur le rôle qu'elles y jouent, même quand leur existence est finie?

Dans un autre pays, un souverain prend une maîtresse, la quitte, ou n'y pense plus; c'est un météore qui brille et qui s'éteint. Mais en France, l'amour donne à une Femme une bien autre consistance. Voyez la Vallière : son éclat la suit même dans sa disgrace; son malheur prend une sorte de solennité. C'est publiquement, chez sa rivale, qu'elle reçoit les adieux de toute la cour; de cette cour qui ne peut plus rien espérer d'elle, et qui cependant lui rend hommage. C'est avec pompe qu'elle entend la dernière messe du roi; qu'aux yeux de tous, elle monte en voiture, pour aller faire un rigoureux sacrifice, non pas à la vertu, mais aux dernières volontés de son royal amant, pour lequel son dévouement pieux devient une nouvelle preuve de tendresse; il semblerait que, plus le roi est grand, plus il a de puissance et de renommée, moins on devrait compter

avec la Femme qu'il abandonne; mais au contraire, un an après la retraite de la Vallière, les souvenirs et les respects vont encore la chercher au fond de son cloître. On sait ce que c'est qu'un an pour l'oubli, surtout quand il s'agit d'une Femme disgraciée. La prise d'habit de la Vallière devient la nouvelle de toute la France. La cour entière et la reine même, prit part à cette cérémonie. On s'attendrit, on pleura. La reine à genoux, suivie de sa maison, prouva publiquement qu'elle connaissait les fautes du roi envers elle; les faiblesses de la Vallière, celle-ci les avoua, les expia, le monastère les apprit, les pardonna, et la religion triomphante en ce moment, jouit en paix d'une victoire qu'elle ne devait cependant qu'à l'inconstance de l'amour (*);

(*) N'oublions pas qu'un des plus beaux discours

FOUQUET.

Oui, dans ce siècle, il a eu un grand empire. Après les guerres civiles et les querelles de partis, les Femmes souvent saisissent les moments de repos pour établir leur puissance.

LAUZUN.

Que faire, en effet, dans le désœuvrement et le calme de la paix? Les arts n'occupent réellement que ceux qui les professent. Dans une certaine classe, on ne peut que les protéger, et la protection tient peu de place parmi les jouissances.

Tout a contribué dans ce règne à donner de l'existence aux Femmes; le goût du souverain pour ce sexe, et la quantité de Femmes distinguées qui ont paré

---

qu'ait produit le génie de Bossuet, fut prononcé par ce grand homme, dans cette cérémonie. Ainsi, l'éloquence et la vertu vinrent au secours de la faiblesse, et calmèrent ses remords.

à la fois la ville et la cour. Le monarque, toujours passionné pour la gloire, trouvant peu d'occasions d'en recueillir en temps de paix, a voulu, par sa magnificence, occuper encore la renommée, quand elle ne publiait plus ses victoires. Il a créé des miracles à Versailles, à Marly; il a forcé la nature à céder aux efforts de l'art. C'est de même avec éclat et somptuosité, qu'il offre des hommages à la beauté; c'est par des routes brillantes qu'il veut parvenir à la vaincre, à triompher de ses rigueurs. Forcé d'aimer, il fait une divinité de l'objet qu'il exhausse, pour ne pas se rabaisser à ses propres yeux; il élève la Femme devant laquelle il se prosterne; et, pareil au maître du tonnerre, lorsqu'il est amoureux, il y a toujours des symptômes de puissance dans ses soins les plus tendres et les plus soumis, et jamais l'amant ne cache entièrement le souverain.

Nous l'imitons tous à la ville et à la cour. Aucun roi n'a donné le ton comme celui-ci, n'a, comme lui, influé sur la conduite, et presque sur les pensées. Notre galanterie a pris la teinte d'élégance et de respect pour le sexe dont le monarque nous offre l'exemple. Il y a moins de chevalerie que sous François I.er, peut-être moins de tendresse que sous Henri IV; mais, si je puis me servir de cette expression, il y a plus d'importance dans l'amour, et le rôle des Femmes y paraît plus digne.

FOUQUET.

Pour parler d'autre chose, M. le duc, puis je espérer de votre obligeance, au moment de votre départ, une grace à laquelle je tiens?

LAUZUN.

Mon cher Fouquet, parlez, exigez; il faudrait que la chose fût impossible

pour n'être pas sûr que je l'accorde d'avance.

FOUQUET.

Je retrouve votre amabilité ordinaire, et j'en profite. La complaisance que je vous demande est de remettre vous-même cette lettre au roi. Vous rentrez en grace; il vous traitera, d'autant mieux qu'il a bien quelques torts à se reprocher envers vous.

LAUZUN.

Je vous entends. Soyez bien sûr de l'exactitude, et de l'intérêt que je mettrai à cette commission. Je ferai plus; je donnerai cette lettre au roi, avant de lui parler de mon mariage.

FOUQUET.

C'est surtout ce que je vous demande avec instance.

LAUZUN.

Vous pouvez vous en rapporter à moi.

Comme il est possible qu'il naisse un nouvel orage au sujet de cette union à laquelle je m'obstine, il est inutile que vous en soyez la victime.



Lauzun et Fouquet se quittèrent avec toute l'expression de l'amitié la plus vive et des regrets les plus réels. On s'attache en souffrant ensemble. Il n'y a personne qui ne l'ait éprouvé.

Mais ce qu'on ne devinera jamais, c'est la marque d'attachement que Fouquet donna, dans cette occasion, à son compagnon d'infortune. On croit sûrement, comme Lauzun le croyait lui-même, que cette lettre de Fouquet au roi, était une prière de finir sa longue détention. Mais que l'on juge de l'étonnement du monarque et de Lauzun, lorsque celui-ci remettant au roi la lettre de Fouquet, et le suppliant avec respect d'y avoir

égard, Louis XIV trouva sous l'enveloppe une lettre conçue en ces termes :

SIRE,

« Ce n'est pas pour moi que j'ose im-
« plorer aujourd'hui les bontés de votre
« majesté. Je sais que j'ai mérité sa co-
« lère, et me soumets, sans murmurer,
« à la punition qu'elle m'impose ; mais
« c'est pour ce pauvre Lauzun que je
« réclame son indulgence. Que le roi
« n'écoute rien de tout ce qu'il lui
« dira. Je préviens sa majesté que la
« tête de cet infortuné a tourné en
« prison ; désespéré d'avoir perdu les
« bontés du roi, croyant qu'il ne les
« retrouverait jamais, il n'a pu résis-
« ter à l'excès de son malheur. Témoin
« des premières annonces de l'égarement
« de son esprit, j'ai tout employé pour
« rappeler sa raison ; mais enfin il m'a

« dit de telles extravagances, que j'ai « perdu tout espoir. J'ai cru devoir en « prévenir le roi, pour qu'il n'attribuât « qu'à ce malheur les inconséquences « de tout genre, que ce pauvre Lauzun « va sûrement commettre.

« Je suis, etc. »

Le roi qui s'était adouci pour son ancien favori, garda un moment son sérieux, et dit gravement à Lauzun : « Tenez, voilà un brevet que je vous ac« corde, et que je ne doute pas que « vous n'ayez mérité. » Lauzun, sans songer que le roi lui donnait la lettre de Fouquet, se prosterne aux pieds de son maître, avec l'expression de la plus vive reconnaissance, persuadé qu'il obtenait une des grandes charges de la cour. « Lisez, lui dit le roi : encore faut« il que vous sachiez si ce brevet vous « convient. » — On juge de la surprise de Lauzun, en lisant la lettre de Fou-

quet. Le roi et lui en rirent longtemps ensemble. Il y avait dans cet écrit un mélange de ridicule et de bonhomie vraiment remarquable. Lauzun voulut en profiter, et se servir de ce moyen pour essayer de fléchir le roi, sur le compte du sur-intendant ; mais Louis qui revenait rarement, reprit son visage austère, et imposa silence à Lauzun, qui fut obligé de renoncer à l'espoir de briser les fers de son ami.

M.me DE MAINTENON.

Exceptons un très-petit nombre d'Hommes qui n'ont avec les Femmes que des rapports passagers, et qui sont assez malheureux pour ne pas les apprécier, tous ceux qui ont le bon esprit de partager leur existence avec elles, ont senti qu'après plusieurs liaisons différentes, la Femme, véritablement faite pour les dominer, les subjuguait en paraissant, et qu'elle obtenait, par sa seule présence, ce que d'autres avaient inutilement tenté par la séduction la plus calculée. L'empire qu'une Femme prend alors sur nous, ne tient point à la beauté, à l'esprit, aux agréments; souvent même aux yeux des autres, elle ne possède pas ces qualités, à un degré très-éminent. C'est un charme secret, un accord in-

time entre votre ame et celle de l'objet aimé. Il semble que les qualités de cette Femme soient de nature à n'être devinées, appréciées que par l'Homme qu'elle séduit. C'est presqu'un son qui n'est entendu que de votre oreille, des mouvements aimables qui ne répondent qu'à votre cœur. Voilà ce que Louis XIV éprouva pour M.me de Maintenon. M.me de Maintenon seule devait être cette seconde partie de lui-même; cet être intimement en rapport avec toutes ses facultés morales; en un mot, la Femme dominante dont je viens de parler tout à l'heure, et que le roi ne rencontra qu'à la fin de sa carrière.

En étudiant bien le caractère de Louis et celui de M.me de Maintenon, on est frappé d'une ressemblance entre eux, qui, ce me semble, explique le crédit de l'une et le dévouement de l'autre. Tous deux

avaient de l'esprit et de l'amour-propre, tous deux, un desir insatiable de célébrité. Si M.me de Maintenon avait eu de la pruderie, Louis n'était pas exempt d'une certaine morgue hautaine dans le commerce même le plus intime. Tous deux étaient jaloux d'inspirer la confiance, et tous deux étaient méfiants par caractère. Pleins d'orgueil l'un et l'autre, la dignité de leur position les occupait plus que leurs sentiments. Si M.me de Maintenon, au comble de la faveur, n'oublia jamais cette fierté, Louis ne la sacrifia à l'amour qu'une ou deux fois en sa vie; et ce fut avec un tel emportement, que l'on regarda ces démarches comme hors de son caractère. Tous deux enfin se rendirent malheureux au déclin de leurs jours, par une espèce d'ambition qui les égara. Louis fut aussi déraisonnable en voulant envahir l'Europe qui fut au moment de l'écraser, que M.me de Maintenon en

voulant posséder la main de son maître, en le pressant de déclarer son mariage; ce que jamais elle ne put obtenir, et d'où résulta sans doute un mécontentement mutuel.

Si l'idée que l'on se forme de Louis XIV est aussi grande que lui-même, on ne peut se défendre d'une sorte d'admiration pour la Femme qui eut tant de pouvoir sur cette ame peu facile à dominer.

Le sentiment du roi doit jeter d'autant plus d'éclat sur M.me de Maintenon, que cet abandon n'était pas aveugle; que, non-seulement il était le fruit de la réflexion et de l'étude du caractère de cette Femme rare, mais que Louis, entraîné par les qualités qu'il remarquait en elle, mettait cependant des limites à l'ascendant qu'il se plaisait à lui laisser prendre. Il affectait même une sorte d'orgueil dans les refus qu'il lui faisait quelquefois éprouver. Cette conduite ve-

nait de deux motifs : le roi voulait détruire par là le pouvoir absolu de M.me de Maintenon ; et de plus, redoutant le crédit qu'elle usurpait, il cherchait à essayer ses forces contre elle, et s'exerçait de temps en temps à la résistance. Pour juger à quel point la faveur de M.me de Maintenon était portée, il suffira de se rappeler l'anecdote suivante :

Une Femme qui avait peu de fortune, voulant marier sa fille avec un jeune homme riche, dont la famille hésitait, parce qu'elle ne trouvait pas le parti assez avantageux, imagina de se glisser dans l'anti-chambre de M.me de Maintenon, vers la fin du dîner. Elle feignit de se trouver mal, demanda un verre d'eau, s'approcha de la fenêtre avec une serviette, y fit toutes les façons d'une Femme qui sort de table ; on la vit ; on crut qu'elle avait été invitée à dîner. Le bruit s'en répandit. L'éclat de cette fa-

veur détermina la famille du jeune homme ; le mariage fut conclu, et ce verre d'eau servit de dot à la mariée.

N'est-il pas aussi très-honorable pour M.me de Maintenon, que Louis ne se trouvant plus assez fort contre elle, quand elle voulut exiger qu'il déclarât son mariage, ait senti le besoin d'appeler à son secours deux hommes de génie, Bossuet et Fénélon?

On vit ce roi puissant, plein d'orgueil et d'élévation, résister à toute l'Europe, et ne pouvoir résister à une Femme. On vit tant d'éclat et de majesté, joint à tant de faiblesse. On vit la gloire intimidée venir se réfugier près de l'éloquence et de la vertu, pour se préserver de l'empire de la beauté.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur les détails de la vie de M.me de Maintenon, trop connue de tout le monde. On sait qu'après la mort du roi, elle se

retira à Saint-Cyr, et qu'elle s'éteignit à l'âge de 80 ans, sans terreurs, au milieu des jeunes élèves qui la regardaient toutes comme leur mère, et dans l'établissement utile qui doit faire révérer sa mémoire.

Ce ne fut pas seulement à la cour que les Femmes exercèrent leur influence; tandis qu'elles agitaient Versailles, pendant que Louis XIV lui-même éprouvait leur influence, et devenait un exemple de leur pouvoir; à Paris, la société brillait par les talents et l'esprit que ce sexe montrait dans tous les rangs, dans toutes les classes.

Au même instant, M.me de Sévigné écrivait des lettres charmantes; M.me Dacier se rendait célèbre par la connaissance des langues de l'antiquité, par ses traductions; M.mes de la Fayette et de Scudéry, par leurs romans; M.me de la Suze, par ses élégies; M.me Deshoulières,

par ses poésies ; la marquise de Lambert faisait aimer la morale, déifiait l'amitié dans ses écrits ; M.mes de Montpensier, de Longueville, de Caylus, de Motteville, écrivaient des mémoires pleins d'intérêt ; enfin, Ninon vivait pour le charme de son siécle, exerçait une influence égale par sa beauté sur les cœurs, par son amabilité sur les esprits, par sa probité, sur les amis qu'elle s'attacha jusqu'à sa mort. A cette époque brillante, où l'art et la nature se succédant tour-à-tour, firent tant de grandes choses, où l'émulation générale semblait commander à chacun d'épuiser en quelque sorte toutes ses facultés, pour arriver à la perfection, on peut mieux juger les Femmes. Trop inférieures aux hommes, elles se seraient éclipsées ; on les aurait vues s'effacer du tableau. Mais au contraire, fières du sentiment de leurs propres forces, elles ont voulu entrer en

lice ; et dans ce siécle, elles ont eu le grand mérite de s'illustrer, sans sortir de leur rôle. Si jamais plus de grands hommes ne parurent, que sous Louis XIV, jamais aussi l'on ne vit un plus grand nombre de Femmes célèbres.

Turenne naît pour la gloire de son nom et de son pays : la France le perd !... La plume de M.me de Sévigné jette des fleurs immortelles sur sa cendre. Jamais, on ne cessera de lire la lettre éloquente qui raconte sa mort, et qui parle si dignement de ce grand homme. Enfin, jusque dans ses erreurs, M.me de Sévigné prouve de quel poids ses jugements pouvaient être. Il en coûte de rappeler que, par esprit de prévention, elle donna l'avantage à Pradon sur Racine, à Mascaron sur Fléchier. Ces hommes célèbres s'en affligèrent. Il s'établit une querelle de partis ; M.me de Sévigné fut le chef de la cabale opposée au génie. Dans la fai-

blesse qu'elle eut de risquer ainsi sa réputation et la gloire de son jugement, on reconnaît le défaut général de son sexe, qui sacrifie tout au desir de dominer, d'exercer sur tout son empire. Racine, Fléchier, étaient des colosses de gloire contre lesquels l'amour-propre de M.me de Sévigné crut devoir s'élever. Elle espéra recevoir quelque honneur d'une lutte qui ne fut qu'une tache dans sa vie. Il est fâcheux que l'on puisse craindre qu'elle ne fut pas même de bonne-foi. En effet, est-ce la même Femme qui nous enchante par des traits voisins du sublime, et qui ne sent pas Racine? Il y a dans ce rapprochement une incohérence d'idées, qui ferait croire qu'elle était secrètement d'un avis contraire à l'opinion qu'elle soutenait, avec plus d'entêtement que de raison. Elle entraîna, dans son injustice, M.me Deshoulières qui se permit un sonnet injurieux contre Phèdre. Oublions

toutes ces faiblesses, et ne voyons que le talent inimitable qui fit, d'une simple correspondance, une des lectures les plus attachantes, les plus variées, et par laquelle M.me de Sévigné est parvenue à rendre son sentiment pour sa fille, immortel dans les souvenirs, comme il était vif et profond dans son cœur.

Je m'arrête sur ce qui regarde M.me de Sévigné. M. Duvauxel, écrivain non moins ingénieux qu'élégant, a publié récemment, sur ce sujet, des réflexions qui ne laissent plus rien à dire; et je doute que l'on puisse revenir sur cet éloge, sinon pour faire le sien.

En jetant un coup-d'œil rapide sur la galerie brillante des Femmes de ce temps, on n'en voit pas une qui même ait tenté de rien créer, dans aucun art. M.lle Barbier fit quelques tragédies; mais elles sont restées dans l'oubli, et méritent à peine l'honneur d'être citées;

quoique Fontenelle ait participé secrètement à ces faibles compositions. Cette remarque appuie l'opinion que j'ai déja avancée dans un autre chapitre.

S'il appartenait aux Femmes de créer des choses nouvelles, ç'aurait été sans doute à cette époque où tout venait tenter leur émulation. Elles ne sont nées que pour perfectionner, pour découvrir dans les choses déja conçues, des finesses, des nuances, que nous ne pouvons sans doute apercevoir. De-là, le charme de leurs écrits, en certains genres, où leur ambition doit s'arrêter. De-là leur avantage sur nous dans le style épistolaire, dans une classe de romans qui demandent plus de grace, d'esprit et de finesse, que de force d'invention, tels que ceux de l'inimitable Riccoboni. Mais, chose extraordinaire, elles n'ont pas toujours un goût bien sûr. Ce qui pourrait faire croire que ce mérite tient plus à la science des principes,

à la profonde méditation que nous enseigne l'art de les appliquer, qu'à un don naturel, à un heureux instinct, seuls guides habituels des Femmes, mais trop incertains, pour ne pas les égarer quelquefois. Combien aussi leur talent inné de saisir les nuances, les rapports, les filiations secrètes de nos pensées, de nos goûts, de nos faiblesses, leur donne-t-il de supériorité sur nous ! Nous ne régnons que par la force ; elles gouvernent par l'effet de leur art et de leur persévérance. Nous ne cessons de les observer, sans les bien connaître ; elles nous connaissent, sans nous observer. Peut-être cette différence ne tient-elle qu'à celle de l'esclave, au maître. Rarement celui qui tient la chaîne, connaît-il bien son captif : au contraire, celui-ci étudie constamment son gardien, et c'est de son instinct, que naissent les lumières. Aussi voyons-nous les Femmes nous deviner au premier

coup-d'œil. De-là, leur crédit en particulier, et leur influence en général. C'est ici l'instant de nous rappeler celle que Ninon exerça, sous le règne de Louis XIV. Elle y brilla comme une plante gracieuse, dans un sol qui lui convient. L'éclat semblait son élément. Pour que Ninon fût bien entourée, il fallait que Turenne et Condé vinssent soupirer à ses pieds, que Voltaire prît auprès d'elle ses premières leçons; qu'en un mot, dans ce boudoir à jamais célèbre, on vît la gloire et le génie, se jouer avec les graces et l'amour.

Notre esprit s'est accoutumé trop facilement à l'idée de l'existence de Ninon. Une courtisane avoir tant de poids dans la société! tant de considération dans le monde! Non-seulement elle parvient à faire un besoin aux hommes célèbres, de quelque genre que ce fût, d'être admis chez elle; mais elle y reçoit des Femmes,

même des Femmes de la cour. La sévère M.me de Maintenon y passe sa première jeunesse; et dans quel moment! ce n'est plus le pays, l'époque où Phriné, Laïs, Aspasie régnaient dans une ville dont les mœurs, les lois, les usages concouraient à leur célébrité : c'est au milieu d'un siécle où l'étiquette, les classes, les rangs étaient respectés plus que jamais ils ne l'ont été, où rien n'était confondu; qu'une simple courtisane devient l'amie des Femmes les plus distinguées par leur nom et leur rang. Tel était l'esprit que le monarque avait fait germer dans tous les états. Mais il en existait un plus puissant que la volonté du roi, et auquel il fut soumis lui-même : c'est celui que les Femmes répandirent, qui sembla commander à tout le monde d'être aimable, à l'esprit de briller, à l'amour de séduire. Ce fut cet ordre général de chercher à plaire, contre lequel personne ne mur-

mura, hors ceux qui sentirent l'impuissance de l'exécuter. Tout servait ces idées d'amabilité, d'atticisme, que le beau sexe mettait en valeur, et dont Ninon, comme chef de secte, était à la fois l'auteur et l'exemple. — Après une paix brillante, pendant le repos de Louis et de la victoire, il fallait qu'à la ville, à la cour, le calme même et les plaisirs empruntassent quelque chose de la gloire du monarque. Voilà le véritable secret de l'influence de Ninon. Tant que la cour fut galante, elle ne rendit Paris que l'émule de Versailles; mais lorsque l'empire de M.me de Maintenon s'établit, que l'âge et les chagrins du roi déployèrent autour de lui l'esprit de rigorisme et de pédanterie, jetèrent sur les dernières années de son règne une teinte sombre, un voile de tristesse et d'austérité, Ninon redoubla de soins, d'esprit et de graces, pour empêcher la capitale de suivre la

triste impulsion que M.me de Maintenon venait de donner à la cour. Elle devint sa rivale, son antagoniste, et par quelques traits malins lancés de temps en temps, se servit de l'arme du ridicule, pour venger l'amabilité méconnue, la volupté calomniée.

M.me de Maintenon résista. Chacun eut ses prosélites. La rue des Tournelles (*) lutta contre Saint-Cyr. Les mœurs incertaines flottèrent entre ces deux systèmes établis par des Femmes.

En un mot, on peut dire que sous Louis XIV, elles eurent un empire continuel. Pendant les belles années du monarque, elles régnèrent sur les cœurs; et vers le déclin de ses jours, elles gouvernèrent les ames.

On voudrait oublier les Femmes à l'époque de la régence; je ne dirai qu'un

(*) Où demeurait Ninon.

mot de leur conduite; peut-être n'est-il point d'instants où les mœurs ayent été aussi corrompues. Les orgies du Régent ne sont que trop connues. « Dès cinq « heures du soir, dit S. Simon, il n'é« tait plus question d'affaires. Rassem« blant ce qu'il appelait ses *roués*, le « Régent y joignait des Femmes mal fâ« mées, et la duchesse de Berry, sa fille. « Les gens les plus obscurs étaient admis, « pourvu qu'ils eussent de l'esprit, et un « certain raffinement de débauche. Pen« dant ces soupers, la porte était tellement « barricadée que, pour l'affaire la plus « pressée, intéressât-elle la personne du « Régent ou l'Etat, on n'arrivait point « jusqu'à lui. » Son exemple n'était que trop imité dans les classes inférieures, et c'est ainsi que la dépravation des mœurs de ce moment préparait celle du siécle suivant.

SIÉCLE DE LOUIS XV.

Sous le règne de Louis XV, un des plus calmes de la monarchie, les Femmes, effacées et confondues par la nullité des événements, aimèrent, furent aimées, parce que tel est toujours le sort des deux sexes; mais elles n'eurent aucune occasion d'éclat. Une société plongée dans la mollesse, l'opulence et la corruption; une cour où toutes les petites intrigues n'avaient pour but que quelques places peu importantes à obtenir ou à conserver; un pouvoir aussi peu respecté, que peu disputé; une religion perdant son crédit par la conduite de quelques-uns de ses ministres; les lettres tombant en décadence; une galanterie dégénérée qui avait amené l'insouciance de plaire, au point de faire tomber la fatuité par

le peu de cas que l'on faisait des Femmes; en un mot, un repos, une stagnation générale qui, grace à la facilité des jouissances, remplaçait le bonheur par l'ennui, les desirs par la satiété; telle était la situation des esprits; et l'on conviendra que, dans cet état de choses, les Femmes n'ayant rien à acquérir, rien à perdre, n'étant contentes ni mécontentes de leur sort, devaient renoncer, par le fait, à des succès autres que les hommages passagers offerts à leur jeunesse, à leur beauté, et peut-être moins à l'honneur d'une victoire difficile et rare, qu'à la certitude d'un succès trop rapide, pour être apprécié.

Sous Louis XIV, on avait presque déifié l'amour. Dans l'impossibilité de ramener les premières institutions chevaleresques, on chercha du moins à leur substituer une élégance de mœurs, une galanterie raffinée qui, portant cepen-

dant sur des bases trop fragiles, dut finir avec un monarque dont la présence seule faisait tout valoir. Sous Louis XV, au contraire, la tendance des esprits tournait vers l'altération des principes sur les choses les plus essentielles, comme sur les plus futiles. L'attrait ne fut plus que du desir; la galanterie, du libertinage. Les choses ne sont souvent que ce qu'elles paraissent.

Louis XIV n'existant plus, le trône, si j'ose parler ainsi, sembla se rétrécir. Tout s'amoindrit à la ville et à la cour. La nature parut se soumettre à cette influence générale : elle ne produisit rien de grand; tout par le fait et par la comparaison, prit le cachet d'un siécle intermédiaire. On eût dit que chacun, par un pouvoir irrésistible, se résignait à cette volonté du sort qui diminuait tout. On voulut aider encore, par les formes et les usages, à

ternir tout éclat, à détruire tout prestige; surtout vers la fin de son règne; le monarque ne fut plus qu'un roi presqu'ignoré; les grands seigneurs, de simples courtisans; les grandes dames, des particulières; les grandes charges, de simples places lucratives; la faveur de la cour, une préférence de caprice; les faveurs des Femmes, des succès sans valeur.

Les nouveaux philosophes et les libertins, les courtisans et les novateurs, marchèrent au même but, conjurèrent ensemble sans s'en douter; on déprécia la puissance, et l'on détrôna l'amour (*). Pendant le crédit de M.me de Pompadour, la dignité se soutint encore. Un reste de politesse et de galanterie laissa aux Femmes un peu d'existence; mais on leur

(*) On se moqua des grandes passions; on rougit de la sensibilité. La plus grande preuve de démoralisation, est le desir de tourner l'amour en ridicule.

rendit, plus par l'impulsion d'une ancienne habitude, que par un sentiment et par un principe de déférence, des hommages qui semblaient moins s'adresser à la beauté, qu'aux souvenirs de son ancien empire. Suivons la gradation du sort des Femmes dans le cours de la monarchie française. Déifiées par la chevalerie sous François I.er; honorées sous Louis XIV, par la galanterie; sous Louis XV, la politesse les respecta; sous Louis XVI, l'insouciance philosophique les oublia.

Louis XV, dans sa jeunesse, joignant à une figure charmante un grand attrait pour les Femmes, une galanterie et une politesse naturelle, dont il conserva des traces, même dans sa vieillesse, pouvait faire croire que, sous son règne, le beau sexe aurait une place plus digne de lui. Mais, le monarque se laissa influencer par l'esprit de son siécle, quand il devait l'influencer lui-

même. La capitale donna le ton à la cour, au lieu de le recevoir d'elle, comme sous Louis XIV.

D'ailleurs, si Louis XV fût arrivé immédiatement après l'époque à laquelle les Femmes avaient joui d'une si brillante existence, peut-être l'eussent-elles perpétuée. Mais, par la couleur austère qui se répandit sur les dernières années de Louis XIV, par cette aigre pédanterie que M.me de Maintenon établit à la cour, il y eut pour l'amour, les Femmes, et les plaisirs, une espèce d'interrègne. Ninon, seule, soutint le sceptre de son sexe, pendant quelque temps; mais à sa mort, il se brisa. Louis XV en replaça les débris dans les mains de ses premières maîtresses; aucune d'elles n'eut l'esprit, le talent et l'énergie de les réunir; enfin, on peut dire qu'ils s'anéantirent entre les mains de M.me Duba...., dernière maîtresse de Louis XV, à qui

ce choix, peu digne de lui, donna plus de torts que de jouissances, plus d'humiliation que de bonheur. Louis XV n'arriva qu'insensiblement à ce dernier degré d'oubli de lui-même. Le genre, et le plus ou moins de dignité de ses maîtresses, parurent suivre la corruption des mœurs et l'avilissement de l'autorité. Les premières maîtresses de ce monarque étaient trop près du siécle de Louis XIV, pour n'avoir pas conservé quelque teinte de grandeur et d'élévation. Elles laissèrent à ce monarque l'éclat dont il était encore susceptible, et par son caractère, et par l'esprit du moment. On voit M.me de Chateauroux, aimant le roi pour lui-même, l'avertir qu'il oubliait sa gloire à ses pieds; et malgré la passion vive qu'elle ressentait pour lui, s'arracher de ses bras, et le forcer d'aller avec Maurice de Saxe, cueillir les palmes de Fontenoy. Plusieurs autres Femmes que

l'on pourrait citer encore, surent mêler le respect à leur tendresse pour ce prince, et profitèrent de leur crédit, sans se jouer de la puissance.

A cette époque, quelques novateurs prenant à tort le nom de philosophes, redoublaient leurs secrètes menées. Ils ne cachaient même plus leurs projets d'anéantir tout prestige, de réduire tout au simple. Leurs desseins, longtemps secrets, éclatèrent par la faiblesse du gouvernement et par la force que leurs discours et leurs écrits acquéraient. Tout se tenait dans ce nouveau système, même les choses qui semblaient avoir le moins de rapport entre elles. On attaquait à la fois la majesté du souverain et les douces illusions de l'amour. Une ligue, sous le prétexte de vues économiques, s'attachait à délustrer le trône, à le dépouiller d'un éclat si nécessaire... Le niveau à la main, les sectaires commencèrent à tout

oser. Ils enseignèrent à s'approcher avec moins de respect des souverains; avec une vénération moins tendre, des Femmes. Versailles, par son peu de dignité, par l'oubli de la magnificence et de l'étiquette, aidait les novateurs qui voyaient avec plaisir le roi quitter lui-même une partie de la pompe que leurs écrits voulaient lui ravir; et dans le même moment, le libertinage, la licence, le désouci de l'opinion ne laissant à l'amour que son nom, détruisaient son empire. La société, par ses mœurs, présentait un contraste frappant avec celles du siécle dernier. La familiarité se mit insensiblement à la place de la galanterie. Le principe en faveur établissait que tout était à peu près égal : les Femmes trouvèrent commode de l'adopter. Comme elles mirent moins de prix à leurs faveurs, les hommes employèrent moins de soins pour les obtenir:

Cacher ses faiblesses devint presque un ridicule.

Dans le commencement du règne de Louis XV, les grands parents tenant aux anciens principes, en imposaient encore aux jeunes Femmes. De-là vint, pour tromper la surveillance, l'idée et l'usage de ce que l'on appela les *Petites-Maisons*. Ces endroits mystérieux étaient placés dans des faubourgs éloignés. Les dames montaient dans la voiture grise, équipage simple et qui n'attirait point les regards. Elles arrivaient secrètement dans ces *Petites-Maisons* qui appartenaient à leurs amants. Là, toute pudeur était oubliée; la licence y régnait encore plus que la volupté. Cependant les mêmes Femmes sortant de l'asile du désordre, reprenaient à la porte un maintien composé, et même une sorte de pruderie qui tenait à la morale du temps.

Voilà pourquoi il régnait encore, au sein de la corruption, un ton décent, une mesure toujours suivie dans les propos, dans le maintien : les Femmes perpétuaient dans la société, ce bon goût, cette régularité apparente, qui en imposait au public ; et dans le temps où l'on offensait le plus les mœurs, on choquait le moins les regards (*).

Aussi, une jeune Femme passait-elle plusieurs années sans recevoir d'hommes chez elle. Jamais elle n'allait en petite loge au spectacle, jamais elle ne sortait qu'avec la plus grande étiquette ; en un

---

(*) Certes, la perfection serait d'unir une conduite décente à des mœurs pures. Mais comme on ne doit compte qu'à sa conscience et à sa famille, de ce que l'on fait chez soi, peut-être le scandale est-il le plus grand mal que l'on puisse faire à la morale publique. *La Rochefoucault* a dit que *l'hypocrisie était un hommage que le vice rendait à la vertu.*

mot, le décorum était observé; mais il restait les Petites-Maisons.

Je me rappelle une anecdote relative à ces Petites-Maisons. Peut-être pourra-t-elle donner au lecteur une idée des mœurs du temps, et de l'opposition de la province à la capitale.

LA PETITE MAISON, *anecdote.*

M. de N...., gentilhomme de province, ayant une grace à solliciter, partit du fond de son château, pour venir à Paris. C'était un de ces campagnards, peu au fait des usages de la ville et de la cour. Il avait beaucoup de bonhomie, une grande considération pour les grands seigneurs, et l'excellent esprit de vivre toujours chez lui, jusqu'au moment où une affaire au Conseil l'attira à Paris et à Versailles. Sa Femme jeune, jolie, un peu dépourvue d'esprit, mais non de coquetterie, enfin l'ornement du Limousin, ne manqua pas de saisir une occasion aussi favorable de voir Paris. Il fallait obtenir de son mari de le suivre. Une parisienne aurait employé de la grace, de la finesse; M.me de N.... employa tout simple-

ment cet instinct d'adresse qui fait connaître aux Femmes le faible de leur mari, en Limousin, comme à Paris. Voilà donc le voyage décidé. — C'était un grand événement dans le château que ce départ; depuis la bataille de Lawfeld, où M. de N... avait été blessé, ce qui lui avait valu la croix et une pension de retraite qu'on ne lui payait guère, il n'était pas sorti de son château. Il fallut faire des emplettes; on envoya à la ville. La nouvelle s'était répandue; déja même M.me de N... en avait acquis plus de consistance, dans les assemblées de la petite ville voisine. Au fait, elle allait à Paris, à Versailles; peut-être pourrait-elle voir le roi, une fois.... On ne parlait, depuis deux jours, que du départ de M. de N.... et de sa Femme.

L'embarrassant était de savoir comment se mettre à Paris. M. et M.me de

B.... qui avaient fait un voyage en 1766, à Versailles, et qui ne manquaient jamais de le rappeler, furent écoutés comme des oracles. L'habit noir fut arrêté pour le mari; on acheta deux aunes de rubans de Saint-Louis bien neuf et bien moiré; on rendit presque blanc un plumet devenu jaune, qu'on rajusta sur le chapeau de Monsieur. L'ancienne épée uniforme fut remise à neuf..... Quant à Madame, il fut convenu que les modes ne s'acheteraient qu'à Paris.

Jean, le domestique, devenait un sujet d'inquiétude; il fallait l'habiller... M. de N.... ne se doutant pas qu'il voyagerait, avait donné une ancienne livrée à la Ramée, son garde-chasse, qui était toujours près de son banc, à l'église, les jours de grandes fêtes. — Il fallut enlever ce vieux dépôt à la Ramée, en l'assurant

qu'on ne faisait que l'emprunter. La Ramée furieux obéit; mais il jura qu'un des quatre lièvres qui étaient sur les terres de son maître, serait tué et mis à son croc; ce qui fut exécuté.... Voilà donc Jean affublé de la livrée. Comme la Ramée était plus grand que lui, l'habit venait à la moitié des jambes de Jean. Le fermier prêta ses chevaux et sa carriole, pour mener les voyageurs jusqu'à la ville où l'on prit la diligence.

Le voyage n'eut rien d'important. Nous allons donc suivre M. et M.me de N.... à leur arrivée à Paris. Comme on leur avait fait redouter la cherté des beaux hôtels garnis, ils descendirent tout simplement dans une auberge du faubourg Saint-Marceau, *à la belle Image.* — Au troisième, au bout d'un corridor noir, était une chambre à deux lits de drap jadis vert,

ornés de rubans tortillés en jaune ; ce fut là que Jean déposa le bagage de ses maîtres.

M. de N.... était un peu ridicule : à une grande taille, peu avantageuse, il joignait un gros ventre, un air capable que sa stature rendait plus risible qu'imposant. Il avait beaucoup d'accent limousin, peu d'esprit, la voix rauque. De plus, comme un coup de biscayen lui avait raccourci une jambe, un talon de bois énorme, relevant son soulier, venait suppléer à ce qui manquait. Ajoutez-y peu d'usage, mais pourtant plus que sa Femme ; ce qui lui faisait craindre que le langage, les expressions de la Dame ne la fissent trop reconnaître pour une provinciale; et pour cela, il l'engageait à parler peu. Elle était soumise ; mais, pour son malheur, le lendemain de son arrivée, ils allèrent à l'Opéra.

On donnait Castor et Pollux. Le mari et la femme étaient placés aux troisièmes loges. M.me de N... n'osait pas respirer; les yeux fixés sur le théâtre, et droite comme un piquet, elle ne tournait pas la tête...... Tout-à-coup, la toile se lève, ses yeux sont éblouis; et, dans son transport, elle s'écrie: ah! mon ami, *comme v'la qu'est!*... M. de N.... honteux de cette exclamation triviale, répond avec humeur et dignité: *Eh bien! Madame, v'la qu'est, comme v'la qu'est!*

On juge de la joie, des moqueries de tout le reste de la loge; on rit aux éclats; M. de N.... se désole, sa femme rougit; tout ce bruit attire les regards de la loge voisine. Par hasard, elle appartenait au duc de.... Il était avec M.me de.. qu'il venait de quitter pour prendre la baronne de..., et trou-

vait piquant, pour tourmenter la nouvelle, d'avoir l'air de rendre des soins à la délaissée. D'ailleurs, cela déroutait les soupçons de sa femme qui lui avait fait une scène d'amour-propre, le matin, et qui cependant était à l'Opéra vis-à-vis de lui, avec le marquis de..., jeune fat, qu'elle ne voyait pas sans intérêt.

Le duc n'avait d'abord fait que rire du *v'la qu'est* de la provinciale; mais, par hasard, il se met à la lorgner. Il la trouve charmante; tout au travers de la tenue ridicule de M.me de N.... il découvre de la fraîcheur, des yeux noirs, une taille, de belles dents. — Enfin le voilà tenté.... Il descend, appelle son coureur Landry, l'homme le plus adroit, le plus actif. — « Landry, dit-il, tu ne « me suivras pas. Je te recommande « une petite provinciale aux troisièmes,

« n.° 9... Elle est avec un homme de « cinquante ans, qui a l'air d'être son « mari. Tu m'entends : ce soir, à mon « coucher, des détails ; dix louis pour « toi, si tu ne fais pas de gaucheries... » Cela voulait dire : où demeure-t-elle ? son nom ? que vient-elle faire à Paris ? y a-t-il accès ? quelque Femme-de chambre à gagner ? ne peut-on pas tenter les bonnes gens par l'espoir du crédit ?... Landry répond : *M. le duc sera content...* Cela veut dire qu'il aura le soir réponse à tout. Le soir, en effet, il était instruit. L'adroit Landry avait suivi le fiacre à la sortie de l'Opéra, et pendant que M. et M.me de N.... se déshabillaient, le coureur buvait déja dans l'auberge avec Jean qu'il régalait. Se figure-t-on Landry couvert d'or, ayant un bonnet brillant des armes de son maître, et sur sa canne une grosse pomme

d'argent, qui aurait fait la fortune de Jean? Ce Landry affectant des airs de grand seigneur, était à table avec le nigaud qui, assis sur le coin d'un tabouret, osait à peine le regarder. Le coureur n'épargnait ni le vin ni les liqueurs, et lui donnait un souper exquis que son maître aurait envié. Jean, ouvrant de grands yeux, boit, se rassure, ne cesse de jaser. Bientôt Landry, assez instruit, se lève de table, paye magnifiquement, laisse encore un louis dans la main de Jean, et disparaît comme un éclair.

J'ai fait grace au lecteur du sermon que M. de N.... fit à sa femme sur l'exclamation de l'Opéra. Elle promit bien de ne plus parler, de peur de dire des sottises. Laisons-les se coucher, et rétournons chez le duc.

« Sais-tu que tu es parfait, dit-il à Landry, qui venait d'arriver? Je crois

« que je te vole en ne te donnant que dix « louis..... Les voilà. — M. le duc est « trop bon. — Tu dis donc que M. de « N.... vient pour solliciter, et qu'il a « un procès au Conseil? Eh bien! cours « chez le marquis. Il a des terres en Li- « mousin. Dis-lui qu'il faut qu'il m'écrive « pour me recommander M. de N....— « Mais, Monsieur, il n'a jamais été en Li- « mousin. —Parbleu! je le crois bien : que « veux-tu qu'il fasse là?... —Monsieur, « il aurait su du moins, en y allant, qu'il « avait une petite terre de deux mille « écus de rente, que son intendant tou- « chait toujours, sans lui en rien dire. « Depuis qu'il avait eu ce grand héri- « tage, il n'a su que cette terre était à « lui, qu'à la mort de l'intendant..... « — Ah! c'est drôle. Je parie que mon « coquin d'homme d'affaire m'en fait au- « tant en Périgord. — C'est possible,

« Monsieur. — Comme il voudra. J'aime
« mieux le croire, que d'y aller voir.
« Mais tout cela ne fait rien à ma pe-
« tite provinciale...... Ecoute, dis au
« marquis qu'il ajoute qu'elle est sa pa-
« rente.... C'est un si drôle de corps que
« ce marquis! cela le divertira.... Il est
« tard; s'il est couché, fais-le éveiller.
« Je veux avoir ma lettre demain matin. »
Landry part : il arrive chez le marquis de... qui allait s'endormir.... — Monsieur, de la part de M. le duc de.... — Que diable me veut-il à cette heure-ci? J'ai de l'humeur : J'ai perdu mon argent ce soir, je veux dormir. — Landry hardiment s'avance, en dépit de la défense : il explique le sujet de son ambassade. Malgré son chagrin, le marquis rit, et demande son écritoire. « Parbleu!
« dit-il à Landry, ton maître sera con-
« tent. Je vais lui recommander ma pa-

« rente inconnue. J'en ferais ma nièce
« au besoin. Dis donc; est-elle bien gau-
« che, la petite provinciale?... — Assez,
« Monsieur. — Tiens, voilà la lettre. Dis
« à ton maître que, pour dérouter, s'il a
« besoin de ma petite maison, rue de
« Charonne, j'irai, moi, dans la rue
« Popincourt. Encore un mot. N'est-
« ce pas ta cousine que tu m'as recom-
« mandée, pour le magasin de l'Opéra?
« — Oui, M. le marquis. — J'ai déja parlé
« aux Menus-Plaisirs, à D. C'est ar-
« rangé. Tu me l'enverras un matin,
« ta cousine. Je parie d'avance pour
« elle, contre la petite provinciale du
« duc. — Ma foi, M. le marquis.....
« ma cousine est très-bien. J'offre mon
« respect à Monsieur. » — Landry re-
tourne chez son maître.

J'ai dit que la duchesse était en co-
quetterie réglée avec le marquis. Ja-

louse par amour-propre de son mari, très-occupée du marquis auquel elle résistait, voilà la situation de la duchesse. Elle avait des ménagements à garder. Le duc n'aimait pas le marquis, parce que l'hiver d'avant, il lui avait enlevé la petite Rose, jeune danseuse de l'Opéra, qui débutait....... La duchesse était combattue; mais il ne fallait qu'une occasion; elle était difficile à trouver. Les Femmes recevaient toujours avec une étiquette peu favorable à l'amour. On devine d'avance le moyen qui fut employé : une petite maison lève bien des difficultés. Le marquis ne voulut pas prendre la sienne, pour des raisons à lui connues; mais il s'arrangea avec le concierge d'une autre. Vingt-cinq louis faisaient de ces traités-là, à la journée.

Le marquis aurait bien voulu avancer

l'heureux rendez-vous; mais il fallait accepter les conditions du concierge. L'instant fut reculé à huit mortels jours.

Maintenant que nous savons le sort présent et à venir de la duchesse qui s'endormit dans la douce agitation de sa position, voyons ce qui se passait au lever du duc. C'était un coup-d'œil curieux que sa matinée : la foule des créanciers dans la première antichambre; les valets porteurs des billets du matin dans la seconde; dans le salon, les protégés, les officiers en semestre, quelques maris de province dont on avait soigné les Femmes en garnison, titre pour obtenir qu'on sollicitât faveur et grace pour eux; un vieux aumônier du régiment qui demandait sa retraite. A côté de lui un jeune abbé de Paris qui apportait une romance de sa composition. La cousine de Lan-

dry qui, avant d'aller au magasin de l'Opéra et chez le marquis, venait faire sa cour au maître de son cousin, était assise près de l'aumônier, et celui-ci la prenait pour une dame; un parent de province, causait près d'elle. Plus loin, on voyait un homme à projets avec des plans; un peintre en miniature qui demandait séance, et amenait le bijoutier, pour prendre la mesure du secret d'un souvenir; un maître d'anglais, un maître d'italien dans le cabinet de toilette, le tailleur, le bottier, le sellier, le marchand de chevaux, un petit chirurgien et un Homme qui apportait un chien de Femme.... Qu'est-ce qui eut audience le premier? Landry que les valets-de-chambre avaient ordre de faire entrer. Voilà le billet que son maître lui remit pour M.me de N....

« Le duc de . . . fait mille compli-

« ments à M. de N.... La lettre ci-
« jointe lui prouvera l'intérêt qu'il doit
« prendre à lui, par celui que lui té-
« moigne le marquis de... Le duc...
« offre à M. de N... tous ses moyens au-
« près des ministres. S'il le desire même,
« il le menera demain à Versailles; et,
« en le présentant à ceux de qui son
« procès dépend, il les assurera de toute
« la bienveillance que *sa maison aura*
« *toujours pour la famille de M. de*
« *N....* »

« Surtout, dit le duc à Landry, sois
« habillé d'une manière encore plus bril-
« lante qu'à l'ordinaire... Cours, remets
« ce billet adroitement devant M.me de
« N.... frappe-la par ton maintien et
« ta magnificence.... Le mari répondra:
« pendant le temps qu'il sera à écrire,
« tu t'approcheras de sa femme, tu lui
« diras que je l'ai vue à l'Opéra, qu'elle

« me ravit, m'enchante; que je prends
« ce prétexte pour me rapprocher d'elle;
« que cependant elle gagnera son pro-
« cès; cela est sûr. . . .; et que si de-
« main, elle veut ne pas sortir le matin,
« avant que de partir pour Versailles, je
« la verrai un moment. Surtout qu'elle
« n'en parle pas à son mari.»

Landry reçoit l'ordre, prend le billet et disparaît.

Qu'est-ce qui eut la seconde audience? L'homme au petit chien. . . . C'était important. M.me de... avait dit la veille, devant le duc, qu'elle avait perdu le sien, et qu'elle en cherchait un. L'envoyer le lendemain, était indispensable; ce sont de ces attentions auxquelles on ne manque pas. Un rentier, à qui le duc devait des années d'arrérage avait donné deux louis au premier valet-de-chambre pour entrer : il

se montre en ce moment à une petite porte ; ce valet-de-chambre lui-même fait semblant de vouloir le renvoyer ; il insiste, entre humblement... « Eh bien ! « mon cher, lui dit le duc, toujours vos « mêmes idées ! vous voulez que je vous « paye ; vous êtes en pleine illusion ; je « n'ai pas un sou. — Cependant M. le « duc, dit le rentier.... — Voilà une rai- « son, répond le duc, mais... » La porte du salon s'ouvre avec fracas.... C'est le chevalier qui entre. — « Eh ! bon jour, « mon cher. Je viens te chercher pour « jouer à la paume. Nous ferons une « partie énorme ! — Je le veux bien, « reprend le duc. A propos, je te dois « 500 louis d'hier au soir, du trente et « quarante. Tiens, voilà un billet sur « mon banquier. — Mais, M. le duc, « reprend le rentier, vous m'aviez fait « l'honneur de me dire que vous n'aviez

« pas d'argent. — Sans doute, mon ami.
« Dette du jeu : cela se paye dans les vingt-
« quatre heures. Cet argent n'est pas à
« moi. — Je croyais cependant, M. le
« duc... — Ah ! vous croyez !... Adieu,
« mon cher, adieu. Vous ne savez pas un
« mot de toutes ces nuances-là, vous au-
« tres. — Quand pourrai-je revenir, M. le
« duc ? — Mais, dans six mois, un an,
« quand vous voudrez. Toujours disposé de
« même à vous obliger. — Je compte sur
« les bontés de M. le duc. « Le rentier sort.
« — Est-ce que tu vas voir tout ce monde
« qui est dans ton salon, dit le chevalier ?
« Il est midi, je t'en avertis ; partons.
« — Dis-moi, chevalier, qu'est-ce qui est
« là-dedans ? — Beaucoup de monde. —
« Mais as-tu vu quelqu'un dans tout cela ?
« — Ma foi, non ; c'est une foule d'en-
« nuyeux. — Eh bien ! sortons par la pe-
« tite porte. Ta voiture... Demande-là...

« —Viens, j'ai toujours des chevaux mis;
« c'est mon usage. Les valets sont si longs!
« Holà! quelqu'un! On dira là-dedans
« que je suis au désespoir, que je suis
« incommodé, que je ne puis voir per-
« sonne. » Ils sortent.

Cependant, chacun s'impatientait dans le salon; car le premier valet de-chambre, qui donnait un déjeûner à l'entre-sol, dans un appartement que son maître ne connaissait pas, mais qu'il aurait pu habiter, oublia complétement ceux qui attendaient, et ne dit qu'à deux heures, qu'il ne recevrait pas.

Tout le monde étant sorti de chez le duc, nous allons en sortir aussi pour suivre Landry, chez M. de N.... Un perruquier tenait notre provincial dans un coin de la chambre, pendant qu'une coiffeuse couvrait de papillotes la tête de sa Femme. On voyait sur une table les

débris d'une croûte au pot, déjeûner peu romanesque, mais solide. Tout-à-coup, Landry annoncé par Jean, parut dans la chambre. Cet habit de coureur, chamarré d'or et de franges, ce bonnet étincelant de paillettes, cet air d'assurance, tout cela fit un effet prodigieux; l'époux et l'épouse se levèrent. Mais quand le messager eut dit qu'il venait de la part du duc, et que l'on eut lu la lettre, la tête pensa tourner au ménage voyageur. « — » Monsieur, dit Landry, j'attends une « prompte réponse. — Réponds, mon « cœur, dit M.me de N... Dans l'instant, « ma bonne, répond l'époux. » On avait bien prié Landry de s'asseoir; mais il savait mieux ce qu'il devait à M. de N.... que lui-même; d'ailleurs, il avait sa commission à faire. Il la remplit en secret, avec toute l'intelligence dont il était capable, en remettant un joli billet à M.me de N... Elle rougit, d'amour-propre d'abord, de

pudeur ensuite. Landry prit la réponse que M. de N.... cacheta avec un grand cachet d'argent qu'il tenait de ses ancètres, et qu'il tira avec soin et pompe d'un vieux étui de chagrin noir. Tout cela fini, Landry les quitta. Il est inutile de rappeler ici les réflexions de nos provinciaux. M. de N... avait beau se creuser la tête, il ne concevait pas comment il était parent du marquis de.... « Comme nous sommes « très-anciens, disait-il à sa Femme, « peut-être il y aura eu quelqu'alliance par « les Femmes, qui échappe à ma mémoire. « Je donnerais beaucoup pour avoir là « mes titres; nous les consulterons à mon « retour. Remarque, ma bonne, que M. « le marquis prétend que son aïeul a bien « voulu porter huit jours le deuil de mon « grand-père, c'est d'autant plus d'honneur « pour nous, qu'il faut que le degré soit « proche, qu'il y ait consanguinité.... » Quoique M.me de N.... fût très-vaine,

elle songeait encore plus à la visite du duc, qu'à la parenté du marquis; et comme elle réfléchissait profondément aux moyens qu'il prendrait pour la trouver seule, son époux la voyant si occupée, et croyant qu'elle parcourait en pensée sa généalogie, lui dit : « Ne te fatigue pas, ma « reine, à chercher cette alliance; une fois « dans mon château, cela sera découvert « tout de suite, et mes archives sont si en « règle, que je mettrai le doigt dessus. » Si M. de N.... avait su l'espèce d'alliance que sa Femme cherchait, il la lui aurait sans doute encore plus défendue. Le lendemain, dès le matin, Landry accourut, pour dire qu'une voiture viendrait prendre M. de N.... à dix heures...., parce qu'il fallait être à Versailles, à la messe du roi, et à l'audience des ministres. « Pour ce voyage-ci, mandait le duc, « M.me de N.... n'en serait pas; il ne s'a- « gissait que d'affaires; les plaisirs seuls

« doivent l'appeler. Ils quitteront Ver-
« sailles de bonne heure, et ils se retrou-
« veront avec M. de N...., à la comédie
« Française, dans la loge du duc. » Voilà M. de N..., qui se prépare. Dix heures sonnent. On entend beaucoup de bruit dans la cour; c'est la voiture du duc. M. de N.... embrasse sa Femme. Elle va, dit-elle, pendant son absence, aller entendre la messe, de-là faire un tour; puis dînera, et puis fera sa toilette pour attendre ces messieurs. M. de N.... monte, dans une diligence élégante, qui l'enlève aussi vîte que le vent.... Mais le duc était déja parti de chez lui, attendant au coin d'une rue que Landry qui guette, vînt l'avertir, quand M. de N.... serait passé dans sa voiture. Landry accourt, lui porte le signal, et bientôt le duc arrive à la Belle-Image.

Le tête-à-tête fut ce qu'il devait être;

embarras d'un côté, galanterie de l'autre. Le duc était aimable, d'une figure charmante; l'éclat de ses habits, le brillant de ses manières, de son langage, son rang, son nom, tout en imposa, tout charma M.me de N..., qui songeait beaucoup plus à admirer, qu'à se sauver de la séduction. On prétend que le duc qui avait l'habitude de ne pas laisser traîner ses succès, aurait réussi, dès ce jour-là même; mais il était trop ami de ses illusions, pour les détruire aussi vîte. C'est une recherche voluptueuse, d'inventer des obstacles, lorsque l'on n'en trouve point. Le duc se contenta d'assurer sa conquête pour l'occasion qu'il méditait; et, après avoir oublié un bouquet de roses avec lequel il était entré, il quitta la jolie provinciale, éblouie, enchantée, séduite. Il retourna chez lui, où M. de N... l'attendait depuis trois quarts d'heure....

« Quoi! M. vous êtes ici, lui dit-il?

« Je sors de chez vous ; avez-vous rien « vu de plus gauche que mes gens ? « Vous deviez bien penser que j'irais vous « chercher moi-même, et ils vont vous « prendre sans moi, avec une impolitesse « impardonnable ! Pardon, mille fois par- « don, monsieur, de ce manque d'égards « involontaire. Mon coureur est si bête ! « Je vois qu'il a fait ma commission tout « de travers. » — M. de N... se confondait lui-même en compliments, et n'avait pas le temps de placer un mot......
« Heureusement, poursuit le duc, ne « vous trouvant pas chez vous, j'ai au « moins fait ma cour un moment à M.me « de N...., qui pourrait vous dire si « j'ai été fâché de ne pas vous ren- « contrer. Mais il est tard ; partons. Il « faut arriver avant midi, à Versailles. » Trois chevaux, menés par le postillon le plus leste, les menèrent en moins d'une heure. Je les y laisse, pour retrouver la

duchesse. Sachons ce que préparait le marquis, pour en triompher.

On se ressouvient qu'il ne voulut pas se servir de sa petite maison; mais pourquoi choisir justement celle du duc, pour y conduire sa Femme? Ce fut peut-être un trait de malice, dont il était capable de jouir, mieux que personne. Quoi qu'il en soit, c'était avec le fameux Nivel, l'homme de confiance du duc, qu'il avait conclu son marché. Nivel ne s'informait pas de ceux qu'on devait amener dans la maison, pourvu qu'on le payât bien. Toucher l'argent, fermer les yeux et mettre du mystère, voilà ce qui l'occupait; d'ailleurs, comme les belles arrivaient presque toujours voilées, lui-même souvent n'était pas dans le secret.

Il avait donné ce terme de huit jours, parce qu'il savait qu'il devait y avoir un voyage de Fontainebleau, et que le duc en était. En homme qui sait profiter

du temps, il avait donc loué la maison pour une soirée, à l'amant de la duchesse, et un petit pavillon du jardin à une autre personne, pour le même soir. Comme on entrait dans ce pavillon, par une petite porte séparée qui donnait dans une autre rue, tout pouvait très-bien s'arranger, en doublant ses profits. Les huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels le duc mena souvent M.me de N... au spectacle, et son mari chez les ministres, dans les bureaux, en le recommandant, avec cet intérêt qui, lorsqu'il n'est qu'à la seconde personne, n'avance rien. Cependant le duc s'impatientait; il ne trouvait pas un moment pour être seul avec sa belle provinciale. Jusque-là, son époux toujours présent, sans le faire exprès, ne leur laissait pas une minute de liberté. Le duc se trouvait la dupe de l'aventure; il n'avait retiré de tous ses soins, que d'être l'homme d'affaire de M. de N...

et ce n'avait pas été là précisément son but. Il en était au point de regretter de ne pas avoir brusqué l'aventure dès le premier jour ; et, dans sa colère, il jura bien à Landry qu'il ne serait plus si délicat, une autre fois. Landry, sans savoir ce qu'il voulait dire, répondit qu'il avait raison.

Le duc résolut cependant de jouer le tout pour le tout. Le voyage de Fontainebleau lui parut favorable. Ayant dit au mari et à la Femme qu'il partait tel jour, grace à l'adresse de Landry, il sut faire dire à M.me de N..., qu'il ne partirait que le lendemain, qu'il trouverait un moyen d'éloigner son mari, et qu'il viendrait la prendre pour la mener, sur les neuf heures, dans un lieu où rien ne pourrait les troubler. M.me de N... était elle-même trop contrariée, pour refuser. Il ne s'agissait plus que d'éloigner M. de N.... Voici comme le duc s'y prit. La

veille du jour où il devait partir, il vint lui dire adieu, et lui apprendre avec beaucoup de joie que, s'il voulait se trouver à tel café le lendemain, à sept heures du soir, son secrétaire irait l'y prendre, pour le mener souper chez un premier commis qui avait toute influence par sa femme, maîtresse du ministre rapporteur de son affaire au Conseil, et que vraisemblablement le gain de son procès serait décidé par cette démarche. Grands remercîments de M. de N...., et résolution de se rendre au café avec exactitude, à l'heure indiquée. —La matinée du jour se passe. M. de N.... se pare pour le souper convenu chez le commis. Pour M.me de N...., elle ne fait que des projets de toilette; car elle se serait trahie. Son mari qui croit qu'elle restera seule, la plaint déja. « Mais, lui dit-il, ma « bonne, les affaires commandent, et le « duc assure que c'est un souper d'hom-

« mes où tu ne peux venir... » M.me de N..... songeait à toute autre chose qu'à ce que lui disait son mari. L'heure arrive ; il dit adieu à sa femme, et il s'écrie : « Vois, ma bonne, comme nous « devons être reconnaissants pour le duc ! « même dans son absence, il s'occupe de « nous ; il part ce matin pour Fontaine-« bleau, et ce soir décide mon sort. » —M.me de N.... le savait mieux que son mari, et trop bien, pour répondre.... A peine il est sorti, que la voilà à sa toilette ; elle ne choisit pas cette parure qui convient au bal, au spectacle ; par instinct, elle en prit une plus simple, plus analogue à une tendre intimité. Une Femme se forme très-vîte à Paris, pour toutes ces nuances. Tout-à-coup une voiture s'arrête à la porte.... Le cœur de M.me de N.... trembla, battit ; elle entendit monter ; et, en voyant Landry,

je crois qu'elle se rassura; car enfin, il se pouvait que, par un hasard fâcheux, ce fut son mari qui revînt.... Le duc était trop prudent en fait de tendres étourderies, pour venir lui-même. Les gens de l'auberge, des valets pouvaient parler : au lieu que Landry, en habit gris, ayant quitté son luxe, conduisant M.me de N.... à une voiture simple, n'attire point les regards; on ne sait pas même dans l'auberge, si elle est sortie. Il faut avouer qu'elle hésita, quand il fallut partir, que ses genoux fléchirent plusieurs fois; mais enfin elle partit. Le duc avait mis un tel mystère à cette aventure, qu'il trompait toute sa maison. Montant en voiture comme pour aller à Fontainebleau, il arrête à la barrière, fait un détour, et revient à sa petite maison sans avertir, sans prévenir Nivel qui même était sorti, en laissant des ordres

pour ouvrir aux gens qu'il avait indiqués. Le duc avait une clef particulière ; il entre et renvoie sa voiture. Il est suivi peu de temps après par M.me de N.... qui, tremblante comme la feuille, arrive sous l'égide de Landry. Elle est là très-bien. Occupons-nous de ce que faisait son mari.

Depuis deux heures, il attendait inutilement l'Homme que le duc devait lui envoyer. Il avait déja lu trois fois la gazette ; dix heures sonnaient ; il perdit l'espérance. Dans ce moment, son oreille fut frappée du ton de voix élevé, d'un Homme qui faisait une diatribe contre les grands seigneurs. Parmi tous ceux qu'il citait comme les plus immoraux, le nom du duc... fut plus d'une fois répété, avec des épithètes assez fâcheuses. M. de N.... s'approcha d'un Homme qui parassait avoir pris le

parti de ceux qu'on attaquait. — Que croyez-vous, Monsieur, lui dit-il, qu'un provincial doive conclure de votre dispute? — Vous devez conclure, Monsieur, que toutes les classes sont également corrompues. La démoralisation est générale. Si les grands seigneurs ont de mauvaises mœurs, celles des bourgeois sont les mêmes, avec moins d'élégance et de grace : Voilà toute la différence. Au moment où je vous parle, si le duc de... que l'on attaque tant, est occupé à séduire une Femme de haut parage, son secrétaire obtient les faveurs de la femme de l'architecte qui veut bâtir pour le duc, de celle du marchand qui veut avoir un à-compte, et fournir encore. Les avocats, et les procureurs, et les commis et les gens de lettres, la haute et basse robe, la haute et basse finance, tout cela ne songe qu'au plaisir. Le duc

a sa petite Maison, le bourgeois ses parties fines du dimanche : les mêmes choses s'y passent. Les ménages ne sont pas meilleurs dans une classe, que dans l'autre. La coquetterie, la galanterie des Femmes, le libertinage des Hommes, sont les fruits d'une longue paix, du désœuvrement, du luxe, de la richesse. Mais, encore une fois, tous ces gens-là ne sont pas méchants ; ils ne sont qu'égarés par le plaisir. Ils sont encore moins dangereux que ce nouveau philosophe que vous voyez les attaquer avec aigreur. Il est d'une secte qui, par ses écrits et ses discours, prépare pour l'avenir une subversion générale. Ces gens-là ne valent pas mieux que les autres. Ils mettent les vertus en préceptes, et les vices en action ; s'ils parviennent un jour à tout culbuter, ils laisseront la France toute aussi corrompue et moins heureuse.

En achevant ces mots, l'inconnu se leva et sortit. M. de N.... perdant l'espoir de souper chez le commis, sortit aussi, et s'acheminait tristement pour rentrer chez lui, quand il rencontre un receveur des tailles de sa connaissance, qui, ayant quitté le Limousin, était venu faire fortune à Paris, pour se ruiner ensuite. — « C'est vous, mon cher de N...., « lui dit-il. Il l'embrasse. Et parbleu « l'heureuse rencontre! Je ne vous quitte « pas. Vous passerez la soirée avec moi; « vous saurez que je fais un souper fin, « je veux que vous en soyez. J'ai loué « pour ce soir le pavillon de la petite « maison du duc de.... Du duc de.... « dit M. de N....? — Oui, répond le « receveur. Il est à Fontainebleau; pen- « dant ce temps, son concierge dispose « de la maison; j'y mène deux petites « personnes divines. Ce ne sont pas des « nymphes de l'Opéra; les grands sei-

« gneurs seuls approchent de ces de-
« moiselles; mais, pour nous autres
« bourgeois, je vous assure que les pe-
« tits spectacles ont leur mérite. Vous
« dérogerez bien avec nous. — Comment,
« dit M. de N.... ! Je connais le duc;
« il me protège; mais il ne me parlait
« pas de sa petite maison; je ne connais
« que son hôtel. — Pardieu! je le crois
« bien. Sa petite maison est l'asile du
« mystère; elle est la terreur des maris;
« toute Femme qu'il peut mener là...
« vous m'entendez bien. — C'est déli-
« cieux, nous verrons tout..... venez.
« — Mais non, ma Femme est seule.
« — Où demeure-t-elle? — A la belle
« Image, faubourg Saint-Marceau. — Il
« y a trop loin pour la prévenir; bon! Ve-
« nez, vous rentrerez de bonne heure. — Je
« vous dirai que de plus, ce qui m'inquiète,
« c'est que le duc avait dit à son secrétaire
« de venir me prendre, pour me mener

« souper chez un premier commis de qui « dépend un procès que j'ai au Conseil. « — Bah ! son secrétaire ! je le connais. « C'est un libertin ; vous l'attendrez long- « temps ; je l'ai laissé tout-à-l'heure dans « une maison de jeu, où il perdait tout « son argent. Il vous a oublié, et pas- « sera là toute la nuit. Croyez-moi, « venez. Au fait, puisque vous deviez « souper avec le secrétaire du duc, votre « Femme ne vous attendra pas. Je vous « emmène. » M. de N.... se laissa emmener.

Nous sommes à l'instant décisif. Examinons ce qui se passa, pour avoir une juste idée de l'aventure. Le duc était arrivé le premier. Depuis une heure, enfermé avec M.me de N.... dans un boudoir délicieux, il voulut, pour varier, la conduire dans le jardin. C'était le moment où le marquis venait d'entrer avec la duchesse ; et M. de N.... avec le re-

ceveur. Dès-lors, la porte se ferma, parce que l'on n'attendait plus personne. L'ordre de Nivel était positif. Voilà nos trois partis réunis sans s'en douter, occupés chacun de leur côté, et ne pensant pas du tout, les uns aux autres. M. de N.... était à table dans le pavillon avec le receveur; comme un des convives avait manqué, ils ne se trouvaient que quatre, eux et deux jeunes danseuses fort légères. M. de N.... était ce qui s'appelle *livré*; la tête n'y était plus. Sa perruque reculée de deux pouces et un peu de travers, et les yeux brillants, il chantait d'une voix forte: *J'aime mieux ma mie au gué*, en tenant sur ses genoux une des jolies sauteuses, quand tout d'un coup, la porte s'ouvre, et présente à ses yeux, qui?... Sa Femme, dans un désordre trop parlant, s'appuyant nonchalamment sur le duc qui, ayant vu de la lumière dans le pavillon,

s'était servi de sa clef pour y entrer par l'intérieur du jardin... On devine le coup de théâtre que ce moment produisit. Plus ou moins, ils avaient tous du vin dans la tête ; mais pas assez pour ne pas voir et sentir leur position respective. M.me de N.... fut attérée, le duc presqu'embarrassé : le receveur, le plus échauffé de tous, continua à boire ; les danseuses se parlèrent à l'oreille, sans trop se déranger. Un moment de silence laissa les acteurs en présence, pour préparer un torrent de reproches de M. de N.... à sa Femme. Mais comme il oubliait l'état où il se trouvait, la dignité qu'il affectait étant en opposition avec son désordre, formait un contraste si plaisant, que son ami, tout le premier, le fit remarquer aux convives avec des éclats de rire immodérés, qui agitant la chaise de ce pauvre receveur, le firent tomber aux

pieds du duc. Comme on s'empressait à le relever, la duchesse se trouvait près du cabinet avec le marquis. Assise sur un banc de gazon, le charme du lieu, la douce clarté de la lune, les discours enivrants du marquis portaient dans son ame cette douce chaleur, ce désordre charmant qui annoncent toujours la défaite de la Femme la plus sage. Tout-à-coup, elle aperçoit, au coin d'une allée, Nivel qui rentrait par le jardin. Elle veut éviter ses regards, quitte le bras du marquis, voit la porte du pavillon ouverte, s'y précipite. Le marquis la suit dans le salon, en tenant à la main son mouchoir qu'elle avait ôté, à cause de la grande chaleur. Il lui crie : « Ma chère, pour-« quoi me fuir? que craignez-vous? » Comme il prononçait ces derniers mots, la duchesse et lui se voyent au milieu de la société qui était loin de les at-

tendre. Excepté les petites danseuses qui se moquaient de tout cela, chacun semble frappé d'un coup de foudre. Nivel, vint à la porte, achever le tableau par son épouvante. Le silence ne fut interrompu qne par M. de N.... qui redoubla ses reproches; la duchesse et M.me de N...., sans pouvoir dire un mot, baissèrent leur voile. « Marquis, dit le « duc à part à son ami, vous savez que « je ne suis pas pédant; mais vous sa- « vez aussi jusqu'où l'on peut suppor- « ter une gaieté de ce genre. — Je vous « entends, reprit le marquis; mais l'a- « venture n'en sera pas moins plaisante. » En achevant ces mots, il s'éloigna. « Sor- « tons, dit sévèrement le duc, en emmenant « sa Femme. Nous nous reverrons, si cela « vous convient. M. de N...., je retarde « mon voyage de Fontainebleau, de deux « jours. — Oui, oui, M. le duc, répond

« M. de N... en entraînant sa Femme ; « vous entendrez parler de moi. » Ils disparaissent tous. Nivel alors embarque, avec humeur, dans un fiacre, le receveur et les deux nymphes ; les bougies s'éteignent, et la soirée finit.

Le lendemain, le duc donna un coup d'épée au marquis, en reçut deux de M. de N. . . . qui partit, ayant perdu son procès, et mangé plus d'argent qu'il n'en avait apporté. Le receveur fut très-malade de sa soirée, Nivel chassé, la duchesse et M.me de N.. . . très-malheureuses. . . . . Et voilà ce que c'était qu'une petite maison.

La fin du règne de Louis XV vit s'abolir l'usage des petites Maisons, que l'on pouvait regarder comme un hommage hypocrite que le libertinage rendait à la décence. Ceux qui gardèrent encore

ces asiles secrets de la volupté, ne les destinèrent plus que pour des courtisanes. La galanterie poussée à l'extrême, et qui cependant s'était longtemps couverte de voiles, les dédaigna. Si les amants attachèrent de la gloire au nombre de leurs conquêtes, beaucoup de Femmes oublièrent toute retenue ; et mettant une sorte d'ostentation dans leurs intrigues, elles contractaient, en quelque sorte, de nouveaux nœuds, avec solennité. Hors de porter le deuil de leur amant, lorsqu'elles le perdaient, chacune de leurs démarches, chacun de leurs discours, affichaient l'intérêt qu'elles auraient dû cacher. Les maris, de leur côté, subissant leur sort sans murmure, ridicules par le fait, mais cessant de l'être par l'usage, et voyant à peine leurs Femmes, semblaient ne tenir à elles que par le nom, et cherchaient ailleurs des plaisirs

et un bonheur qu'ils ne trouvaient pas chez eux.

Telles étaient les mœurs en ce moment. L'empire des Femmes se bornait à diriger le bon goût, le bon ton, et ce que l'on appelait *le bel usage.* Elles y réussissaient parfaitement, et l'on doit convenir que l'élégance de mœurs qu'elles avaient établie, se formant à la fois de l'ancienne dignité et des formes aimables du moment, composait un ensemble plein d'atticisme. On l'avait tellement raffiné, que, non-seulement un homme et une Femme de province, étaient remarqués au premier coup-d'œil; mais qu'à Paris même, les habitants du quartier du Marais étaient en discordance avec le langage et le ton de la cour et de la première société de la ville. Jusqu'aux courtisanes de la première volée, se distinguaient par le goût qui régnait dans leur main-

tien et leur conversation. Passant leur vie avec les hommes de la meilleure compagnie de la ville et de la cour, elles étaient soumises nécessairement à mille détails de finesse et de tact qu'elles étudiaient pour plaire à ces amants distingués, dont elles prenaient à la fois les formes aimables et la fortune. Ce bon ton était d'autant plus difficile à saisir, qu'il tenait à des nuances imperceptibles; que ceux même qui en étaient loin, le sentaient, sans pouvoir y atteindre, ni le définir. Il influait non-seulement sur les habitudes ordinaires de la vie, sur le langage, sur les coutumes, mais aussi sur les arts et les lettres. Hors le génie, dont le vol est trop élevé pour pouvoir obéir à ces lois, tout leur était soumis. L'esprit leur rendait hommage, et leur empruntait bien des charmes. Pour réussir dans les produc-

tions légères, les auteurs les plus célèbres, devaient être à la fois gens de lettres et gens du monde. Voltaire dut beaucoup lui-même à la bonne compagnie dans laquelle il vécut toujours. On sent tout le crédit que devait avoir cette société choisie, dont les Femmes, surtout celles d'un certain âge, dirigeaient les usages, et soutenaient l'éclat. Le temps où il devait se détruire, n'était pas éloigné. L'instant où Louis XV prit pour maîtresse M.me Dub.... est une époque remarquable, par l'influence que ce choix eut sur la société.

Quelques Femmes qui existent encore, et dont le nom seul est un éloge (*), eurent le courage estimable de résister au roi qui, ayant fait présenter M.me

(*) M.me la d. d. Du.... M.me L. M. D. Bea..; M.me D. Té... M.me D. Tin....

Dub...., voulut exiger des dames de sa cour de voir sa maîtresse. Elles préférèrent une retraite noble à cet avilissement ; elles s'éloignèrent de la cour, et renoncèrent à toute faveur, quelques autres même aux droits de leur charge; mais, en s'exposant à la colère du roi, elles emportèrent sa secrète estime. Ce prince crut d'abord que ce mouvement général n'était dû qu'à l'effervescence du moment, et que la réflexion et l'intérêt particulier, rameneraient près de lui plusieurs dames que des récompenses attendaient. Il se trompa. Toutes celles qui avaient pris ce noble parti, joignirent la suite dans leurs projets, à l'énergie de leur détermination, et le roi vécut isolé sur son trône. A trois ou quatre Femmes près, toutes suivirent l'impulsion de celles dont je viens de parler, même les plus légères et les plus

inconsidérées. On retrouve dans cette conduite, le caractère distinctif des Femmes : la corruption peut atteindre leurs mœurs, et non altérer leur amour propre. Dès qu'il est en jeu, il les élève au dessus d'elles-mêmes, comme l'amour de la gloire nous électrise.

Il résulta de cet isolement de la cour, non-seulement une flétrissure pour le trône ; mais des conséquences sans nombre pour l'existence des Femmes, et même pour les événements politiques. La société était alors partagée en trois classes, jeunes Femmes, Femmes d'un âge mur, recherchant déja la considération ; Femmes âgées recevant les égards, les respects, soutenant les principes établis, étant en quelque sorte les arbitres du goût, du ton et de l'usage.

Un jeune homme entrant dans le monde, y faisait ce que l'on appelait un début. Il fallait réussir ou tomber, c'est-

à-dire, plaire ou déplaire à ces trois classes de Femmes qui décidaient sa réputation. Ce début était d'autant plus important, qu'il s'agissait, pour le jeune homme, de la faveur à la cour qui lui donnait des places et des grades, de ce que l'on appelait l'*existence*, qui lui valait une suite de jouissances de tous genres, dans la société des princes, des dames et des grands seigneurs, et presque toujours un mariage excellent, tant pour la fortune que pour la naissance. On sent de quel intérêt était ce début; combien il était indispensable de plaire. Aussi les éducations tournaient-elles presque toutes vers cet objet. Un gouverneur, sous les yeux des parents, donnait à son élève peu d'instruction à la vérité; mais une teinte générale de tout. On cultivait avec soin les arts d'agrément; le père indiquait et suivait la direction de ce travail; mais la mère, la mère seule

pouvait porter son fils à ce dernier degré de politesse, de grace et d'amabilité, qui finissait son éducation. Outre sa tendresse naturelle, son amour-propre se trouvait tellement de la partie, que l'on peut juger du soin, de la recherche qu'elle mettait à donner à ses enfants, à l'instant de leur entrée dans le monde, tout le charme qu'elle pouvait ou développer en eux, ou leur communiquer. De-là venait cette politesse si rare, ce goût exquis, cette mesure dans les discours, dans les plaisanteries, cette grace de maintien ; en un mot, cet ensemble qui classait ce que l'on appelait la bonne compagnie, et qui distingua toujours la société française, même chez les étrangers. Un jeune homme avait-il manqué dans sa jeunesse à une attention pour une Femme, à un égard pour un homme plus âgé que lui, à une déférence pour la vieillesse, que la mère du jeune étourdi

en était instruite le soir même, par ses amis; et le lendemain, il était sûr d'une leçon et d'une réprimande. La société, répartie en mille cercles différents, se tenait sous tous ces rapports, sans se voir habituellement. La politesse, le goût, le ton étaient une espèce de dépôt que chacun gardait avec soin, comme s'il n'eût été confié qu'à lui. Les Femmes, surtout, étaient les premiers soutiens de ces bases de l'agrément de la société; c'est à la politesse qu'elles mettaient le plus d'importance. Elles avaient raison. Cette qualité est la première expression du respect qu'on leur doit; elle est de plus si précieuse dans le commerce de la vie, que l'on a vu des gens se passer d'esprit en sachant mêler la politesse avec des manières nobles et élégantes.

Je viens de montrer quel empire les Femmes exerçaient dans la société. On a pu remarquer qu'un homme adroit et

ambitieux mettait dans ses intérêts une jeune Femme pour ses plaisirs, une Femme d'un âge mur pour ses intrigues et son ambition à la cour, et plusieurs vieilles Femmes considérées, qu'il soignait pour qu'elles le soutinssent dans la société. Ces Femmes criaient à l'injustice, s'il n'obtenait pas ce qu'il desirait en places, en faveurs de tout genre; elles le défendaient, s'il avait quelqu'aventure trop marquante en fait de jeu, d'intrigue, de galanterie; le destinaient d'avance à tout; en un mot, elles devenaient leurs avocats zélés, au passé, au présent et dans l'avenir.

Outre ces trois classes de Femmes, il en existait à Paris une quatrième, qui visait à la réputation par les entours des gens de lettres et des philosophes, et qui se faisait presque un état de l'esprit. A l'instant où la hardiesse des idées nouvelles croissait de plus en plus, les philo-

sophes, les gens de lettres, et les Femmes dont je viens de parler, animés d'un même intérêt, conspirèrent bientôt au même but. Ils se réunirent; ceux-ci pour déclamer à leur aise, et donner carrière à leur desir de fronder; celles-là, pour s'illustrer un peu, par la réunion qui se faisait chez elles, de tous ces hommes dangereux qui avaient plus d'instruction que de lumières, plus d'amour-propre que d'amour du bien public, et surtout plus d'esprit que de raison (*).

M.mes Geoffrin et Dudeffaut furent les plus célèbres dans ce genre.

M.me Geoffrin n'avait pas un esprit très-brillant. Sa conversation, sans éclat, avait plus de douceur, que de piquant. Mêlant chez elle, avec les Français connus, beaucoup d'étrangers instruits et fameux,

(*) Nous leur devons les premières idées qui ont précipité la France dans de si grands malheurs.

elle employait toute son adresse à les attirer. Ils ne faisaient point de voyage à Paris, sans lui rendre un hommage qu'elle perpétuait par ses correspondances. Elle savait jeter, dans tous ses rapports, un vernis d'intérêt amical, un voile d'amabilité par lequel chacun se laissait surprendre, et qui cachait son véritable but, quoiqu'il ne fût pas difficile de le deviner. De plus, tout jeune artiste trouvait en elle une protection pour ses ouvrages, même des secours secrets et délicats, pour ses besoins.

Elle tenait en quelque sorte un bureau d'esprit; il s'y formait un corps d'opinions qui influait sur les lettres en général, sur les ouvrages, les réputations. En un mot, par la seule suite de ses dîners et de ses réunions, où elle écoutait plus qu'elle ne parlait, M.me Geoffrin se fit une petite célébrité, à l'ombre de celle des autres.

M.me Dudeffaut avait plus d'esprit qu'elle. Sa société fut plus l'effet du hasard et de sa situation (*), que du calcul d'une gloriole qu'elle ne cherchait pas. On cite plusieurs de ses mots; on en a peu retenus de M.me Geoffrin (**). Naturellement caustique, M.me Dudeffaut se refusait peu le plaisir de lancer quelques traits malins ou quelques épigrammes mordantes; mais elle y mêlait toujours une teinte de gaieté qui la faisait excuser. Elle voyait souvent un homme fort ennuyeux, qui parlait beaucoup, et toujours du même ton. Un jour que cet homme la fatiguait plus que de

(*) Elle fut aveugle d'assez bonne heure.

(**) On attribue, peut-être injustement, à Rhulières cette épigramme déchirante, contre M.me Dudeffaut qui ne la méritait pas.

Elle y voyait dans son enfance,
C'était alors la médisance.
Elle a perdu les yeux et gardé son génie;
Aujourd'hui, c'est la calomnie.

coutume, M.me Dudeffaut, profitant malignement de la perte de sa vue, lui dit avec humeur ; *mais, monsieur, quel mauvais livre lisez-vous donc là* ? On assure que cet homme fort piqué ne retourna plus chez elle. C'était sûrement ce qu'elle voulait.

La composition de sa société n'était pas la même que celle de M.me Geoffrin. Elle voyait moins d'artistes, autant de gens de lettres souvent mieux choisis, et plus d'hommes de la cour. Au reste, on doit remarquer par l'existence de ces deux Femmes, que, dans les siécles les plus ternes, par la stérilité d'événements, les Femmes trouvent le moyen de faire parler d'elles, et que le besoin d'occuper les porte à s'emparer des moyens des autres, quand elles n'en trouvent pas en elles-mêmes.

Vers la fin du règne de Louis XV, il parut une autre Femme, moins citée

par son esprit, quoiqu'elle en eût beaucoup, que par sa liaison avec Dalembert; ce fut M.lle Despinasse. Il était difficile de réunir à plus d'idées brillantes, plus de justesse, de goût, de finesse et de tact. D'abord l'obligée et l'amie de M.me Dudeffaut qui avait protégé sa jeunesse, M.lle Despinasse fit longtemps l'agrément des soirées de sa bienfaitrice. Une petite querelle survint; exigence d'un côté; de l'autre, ennui de la dépendance. On se refroidit. Les amis s'en mêlèrent. En conséquence ces deux Femmes se brouillèrent; les gens de lettres prirent parti : Dalembert et quelques affidés persuadèrent à M.lle Despinasse de s'éloigner, en l'assurant qu'elle avait assez de moyens pour établir, chez elle, une conversation presque rivale de celle de M.me Dudeffaut. Elle hésitait; on la décida. Sa retraite fut presqu'un enlèvement. M.lle Despinasse prit un appar-

tement modeste. Elle y fut suivie de tous les amis de Dalembert. Cette petite aventure produisit presque un schisme dans la société spirituelle et littéraire. M. l'abbé Morellet, écrivain (*) utile et profond, et qui faisait un des ornements de cette société, doit, dit-on, publier ses ouvrages. Je laisse à sa plume excellente le soin d'entrer dans plus de détails, sur la vie de M.lle Despinasse. C'est bien assez pour moi d'oser dire un mot sur un sujet qu'il doit traiter.

Voilà quelle était, à cette époque, la condition des Femmes en France. Leur influence portait sur de si petites choses, qu'elles en tiraient peu de considération.

On voit qu'à ce moment la France ne produisit aucune Femme véritablement célèbre; mais en jetant ses regards

(*) M. l'abbé Morellet, l'avocat du malheur dans les temps les plus périlleux de la révolution.

sur l'Europe, le commencement du règne de Louis XV même présente sur les bords du lac Ladoga, une des Femmes les plus extraordinaires que la nature ait produite. Je ne puis me refuser à tracer le précis des événements qui, du lit d'un traban, l'ont conduite sur le trône du czar, et placée pour jamais dans la mémoire des hommes.

Les détails que j'offre au lecteur sont traduits d'un manuscrit russe qui fut remis à M. de Voltaire, quand il écrivit *l'Histoire de Russie sous l'empire de Pierre-le-Grand*.

Je ne fais aucun scrupule de m'emparer de ce fragment qui plaira sans doute par l'intérêt des faits, le mérite d'une narration facile, et par un caractère de vérité très-marqué.

HISTOIRE DE CATHERINE I.re,

Femme du czar Pierre-le-Grand.

Dans tous les siècles, le sexe appelé le plus faible, a triomphé de celui qui se dit le plus fort; telle est l'impérieuse loi de la nature. Dans plusieurs empires, de simples particulières ont été les maîtresses des souverains, et se sont placées à côté du trône, sans le partager. La Russie, selon les principes de cet état, n'admettait que des sujettes dans le lit de ses czars. Son code ne permettait à ses monarques aucune alliance, hors de l'empire. Ce qui nous étonne, ce que jamais cet état, jadis barbare, n'avait vu, ce qu'il admire encore, c'est qu'une étrangère, une fille inconnue, une esclave, se soit non-seulement assise sur le trône

impérial à côté d'un maître éclairé et despote; mais qu'elle ait, après sa mort, occupé sa place, et régné avec une gloire dont l'éclat dure encore; c'est qu'elle ait donné à cet empire immense une stabilité que deux autres Femmes ont soutenue. Catherine II gouverne maintenant avec une sagesse qui forcera l'admiration de la postérité la plus injuste.

Catherine, dont on ignorait l'origine et les parents, était née en 1702, à Marienbourg, ville sur les confins de la Livonie et de l'Ingrie, mais qui ne subsiste plus. Les auteurs de sa vie, chassés, par la peste, de leur malheureuse patrie, trouvèrent leur tombeau dans cette ville, et laissèrent leur fille sans appui, aux soins du premier Homme charitable qui daignerait s'en charger.

Avec Catherine, alors âgée de trois ans, restait à l'abandon un garçon de

cinq ans, son frère. Celui-ci fut confié à la charité d'un pauvre paysan qui voulut bien le nourrir et l'élever. Catherine peu fortunée, entra dans la maison du pasteur de la ville; mais ce ministre, attaqué lui-même de la maladie contagieuse qui avait fait périr les parents de ces jeunes infortunés, mourut quelque temps après. La tendre orpheline resta dans la plus honteuse misère, ignorant sa naissance, sa patrie, et le secret du hasard qui l'avait remise entre les mains de son bienfaiteur.

Le sur-intendant des églises luthériennes, ou l'archi-prêtre de la province, brûlant de zèle pour le salut de tant de malheureuses victimes de la contagion, se transporta à Marienbourg. Sa première visite fut dans la maison du pasteur défunt. A sa vue, la jeune Catherine vole dans ses bras, le saisit par sa robe, l'appelle son père, lui demande avidement

du pain ; une faim cruelle dévorait ses entrailles.

L'ame humaine et compatissante de M. Gluck, s'épanouit en sauvant la vie de cette innocente créature qu'il ne connaissait pas, et qu'il eût souhaité de rendre à sa famille. Il fit en vain des recherches pour la découvrir ; personne dans tout le voisinage ne put l'en instruire. Le charitable Gluck, pénétré des malheurs de cette jeune fille, daigna s'en charger, et la promener dans la plupart des villes où son ministère l'appelait ; mais enfin, forcé, par état, de distribuer ses secours spirituels dans des lieux divers et éloignés, il remit ce dépôt sacré à son épouse qui devait veiller sur l'éducation de la pupille.

Cette vertueuse Femme avait deux filles à peu près aussi jeunes que Catherine : elle les éleva toutes trois avec le même soin ; et, sous l'aile de cette pru-

dente institutrice, Catherine parvint à l'âge de 16 ans. A cette époque des révolutions de la nature dans les deux sexes, M.me Gluck fut inquiète. Déja son fils aîné voyait trop attentivement les graces naissantes de la jeune étrangère, et Catherine n'était pas insensible. Dans le dessein de distraire son cœur, on prit soin d'en écarter l'objet qui paraissait l'euflammer, et de lui en présenter un autre. Un Traban qui était alors en garnison à Marienbourg, vit Catherine; elle lui parut aimable, et il consentit à l'épouser. La cérémonie des noces se fit avec un grand concours; chacun était curieux de voir ces époux que le hasard réunissait.

Les mémoires que j'extrais avec la plus scrupuleuse fidélité, ne disent pas si le dernier sceau fut mis à leur union; mais ils attestent que le jeune Traban partit, dès le troisième jour de son ma-

riage, pour joindre, en Pologne, le roi de Suède, Charles XII qui poursuivait Auguste, jusque dans le sein de ses états. Cette espèce d'abandon, de la part du nouveau marié, laissa encore Catherine aux soins de M. Gluck. Nous verrons bientôt par quel hasard elle fut éloignée de lui. Le Traban fut-il tué? mourut-il de quelqu'autre manière? C'est ce que l'on ignore.

La jeune épouse était toujours chez son protecteur, à Marienbourg, lorsque le maréchal Sheremetof, général des troupes russes, investit la ville et l'assiégea. La garnison, dont les forces ne répondaient pas à celles de la ville, ne put tenir contre l'attaque des assiégeants; elle se rendit à discrétion.

Le conseil qui détermina cette résolution, ne crut pas devoir négliger les moyens d'adoucir un vainqueur irrité de la résistance. On lui députa, pour implorer sa clémence, le digne pasteur M. Gluck,

avec toute sa famille. Celui-ci se présenta dans la tente du général, en suppliant, plutôt qu'en négociateur avec son épouse, ses enfants, ses domestiques; ce cortége intéressant et humilié, eut brisé le cœur de l'ennemi le plus farouche. Le général russe eut du moins la noblesse de recevoir décemment le député de Marienbourg, mais selon l'usage des vainqueurs, qui ont une probité à part, il se saisit de la place par droit de conquête. Par un autre droit qui est celui du plus fort, s'il n'est pas celui de la justice, il s'adjugea Catherine dont la taille était déja aussi avantageuse, que sa beauté était frappante.

Catherine, ravie à une famille qu'elle regardait comme la sienne, ressentit la plus douloureuse affliction. Elle se voyait séparée d'une foule de personnes chères, que, peut-être, elle ne rencontrerait ja-

mais; et, ce qui était le plus cruel, elle allait être esclave chez une nation dont elle ignorait l'idiôme et les mœurs. La sincérité de ses regrets a été constamment démontrée, lorsque du haut du trône, elle s'est empressée d'accueillir cette honorable famille, et de la combler de biens et d'honneurs.

Dans le siécle dont nous parlons, les esclaves, en Russie, gémissaient sous la plus cruelle servitude. Le maître avait sur leur personne le droit de vie et de mort. Catherine fut bientôt instruite de cette loi de sauvages; mais elle eut assez d'esprit pour se douter que ses charmes avaient subjugué son nouveau maître, et qu'il ne se l'était adjugée, que pour satisfaire un amoureux penchant. Cette idée la consola de son esclavage, sans l'éloigner des devoirs de sa servitude, et elle se contenta de paraître aimable,

pour plaire de plus en plus à son vainqueur.

Tandis que Catherine employait ainsi tout son art à inspirer de tendres sentiments au comte Sheremetof, Menzikof qui, de garçon pâtissier, était devenu prince, par ses talents et par la faveur du czar, prit en Livonie la place du général qui reçut l'ordre de joindre sur le champ son souverain, dans la Pologne. A peine lui laissa-t-on le temps de prendre avec lui le premier nécessaire; il lui fallut abandonner des meubles précieux, un nombreux domestique, et, ce qui coûtait le plus à son cœur, sa chère Catherine. Menzikof enchanté affecta de plaindre le maître et l'esclave, et en proposa la cession libre et sans retour. Pressé par les conjonctures, le comte Sheremetof céda Catherine de bonne grace; c'était un bien que chacun

souhaitait de posséder, et qui demeurait au plus heureux.

Dès que Catherine eut vu le nouveau maître sous lequel elle devait servir, elle le compara avec Sheremetof, et la balance pencha en faveur de Menzikof; il était jeune et aimait le plaisir. Une esclave adroite profite habilement de ces dispositions. Catherine prit sur son vainqueur un tel ascendant; elle captiva si solidement son amour, que le maître semblait être dans les fers, et l'esclave régner en souveraine.

Les deux amants vivaient ensemble dans la plus parfaite union, lorsque le czar passa par Nottebourg, où ils demeuraient, et logea chez son favori Menzikof. Catherine qui servait à table avec les autres esclaves, en fut bientôt distinguée par le souverain, que le premier coup-d'œil trompait rarement. L'empereur s'in-

forma de sa naissance, du sort qui l'avait fait tomber dans les mains de Menzikof; il fallait répondre. Le favori ne parla que par des signes de tête, qui décélaient autant son chagrin, qu'ils prouvaient sa soumission. Tandis que le czar regardait Catherine, et lui faisait de ces agaceries qui déconcertent une fausse prude, et qu'une Femme spirituelle entend sans se compromettre, charmé de ses manières, il ne mit fin aux plaisanteries qu'en lui ordonnant de porter le flambeau dans sa chambre, lorsqu'il y entrerait pour se coucher. Menzikof était trop fin courtisan pour montrer de l'humeur; il gémissait tout bas. Catherine passa la nuit avec l'empereur.

Dès le lendemain matin, il rendit au favori son esclave, après lui avoir donné un ducat ou un demi-louis. Le monarque aimait beaucoup ce qu'il appelait des

passades amoureuses ; un ducat en était le prix ordinaire ; prix modique, sans doute, mais que ses desirs lui faisaient payer si souvent, que la somme en était considérable, à la fin de l'année. Tel était l'esprit d'ordre que ce prince mettait dans tout le détail de sa vie; rien ne lui échappait. Un tarif rigoureux fixait le taux de ses plaisirs, et de ceux de tous ses sujets. Le misérable qui n'avait que trois copeks ou trois sols à dépenser par jour, n'était pas dans la pauvreté, condamné à se priver des plaisirs de l'amour. Une fille qui lui plaisait ne pouvait en exiger que le tiers de ses appointements journaliers. Chaque condition était taxée à proportion. Ce règlement démontre quel était le génie calculateur et la constitution du souverain de la Russie. Jusque-là ses amours avaient toujours manqué de cette délicatesse qui en est le plus précieux

assaisonnement. Selon ses principes, aimer était un besoin, ainsi que boire et manger. On devait, disait-il, fixer le prix des plaisirs de l'amour, comme on règle celui des denrées.

L'artificieuse Catherine prétendit, après le départ du czar, qu'elle ne s'était soumise que par obéissance aux volontés de Menzikof, et elle lui reprocha vivement la faiblesse de son amour. Menzikof parut sensible aux plaintes de Catherine : il fut auprès d'elle d'une vivacité, d'une tendresse dont toute l'armée s'aperçut. Entièrement absorbé dans ses jouissances actuelles, il avait oublié la scène passée, et l'avenir ne l'inquiétait pas encore. Il puisait dans les bras de son amante tous les ordres qu'il devait donner.

Le général, plus épris que jamais de son esclave, ne prévoyait pas le retour prochain de son maître. Il en fut néan-

moins la cause principale. Les plaintes que l'empereur avait reçues, et qui tombaient sur le général, n'étaient que trop fondées. Le monarque dont l'abord fut glacé, le traita avec une extrême rigueur. On dit même qu'il le frappa. Au reste, cette punition n'étonnera aucun de ceux qui ont connu le génie de Pierre-le-Grand. Il aimait la justice sommaire, lorsqu'il ne voulait pas soumettre le coupable à celle de la loi. Un coup de bâton, de sa part, présageait ordinairement le retour prochain de sa bienveillance. Semblable à la foudre, sa colère éclatait, son bras frappait; et le calme renaissait bientôt. Les battus recevaient le même accueil, que s'ils n'eussent pas été punis.

Menzikof se défendit avec des mensonges, et le souverain aveuglé fut satisfait. Le général, bien assuré que ses manœuvres ne seraient pas approfondies,

continua son brigandage, et ne perdit rien de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de son maître.

Le souverain qui ne s'attendait pas à rester longtemps dans la Livonie, s'était logé dans une maison particulière. Il voyait pourtant son favori, et ils mangeaient ensemble; mais la jalousie avait sequestré Catherine, et le général se flattait que le czar ne s'en occupait plus. Le monarque, en effet, affecta d'abord de n'en point parler. Après quelques jours de silence, il demanda, dans le cours d'un souper, des nouvelles de Catherine, et les raisons d'une absence si longue. Cette question était un ordre de la montrer : elle fut appelée, et parut ornée de nouvelles graces. Sa physionomie cependant fut si embarrassée, que le pauvre amant en parut alarmé. Les yeux du czar achevèrent de la déconcerter, et les courtisans s'en aperçurent.

Pierre, dont l'ame fut également troublée, fit quelques questions badines et galantes à Catherine qui répondit avec toute la décence du respect. Le czar qui fut peut-être mécontent de cette fausse froideur, tâcha de donner le change à des courtisans, toujours avides de pénétrer le souverain, en affectant d'adresser indifféremment la parole à plusieurs d'entre eux ; mais il se tut ensuite jusqu'à la clôture du repas, où devait s'ouvrir une scène nouvelle et très-affligeante pour Menzikof.

Les Russes étaient alors en usage de commencer et de finir leurs repas, par un verre de liqueur qu'une esclave présentait aux convives. En sortant de table, l'empereur vit Catherine armée d'une soucoupe qui contenait plusieurs verres. Il prit de sa liqueur, jeta sur elle un coup-d'œil enflammé, et lui dit : *Catherine, je vois bien que nous sommes brouil-*

lés ensemble ; mais je compte que nous ferons la paix cette nuit. Je l'emmène, dit-il à son général, d'un ton familier. Il la prit, en effet, sous le bras, et la conduisit dans son appartement.

Depuis ce moment, le czar ne se sépara point de Catherine. Menzikof n'en courtisait qu'avec plus d'adresse son maître qui ne parlait pas de la lui rendre. Partagé d'abord entre l'espoir et la crainte, il apprit bientôt qu'un amant subalterne perd tous ses droits sur une Femme qui se voit aimée d'un souverain. Dès le troisième jour de la retraite de sa maîtresse, le czar qui eut avec lui de longues conférences sur des affaires d'état, le congédia ensuite, sans lui dire un mot de Catherine. Menzikof se retirait déja pénétré de douleur : le monarque le rappelle. Veut-il lui rendre sa chère Catherine? Pourra-t-il encore être aimé d'elle? *Ecoute*, lui dit le monarque, *je*

ne te renvoie pas Catherine ; elle me plaît, je la garde, et il faut que tu me la cèdes.

Menzikof fit une révérence profonde et forcée. Il se retirait, le dépit dans l'ame, lorsque le czar ajouta, de ce ton de maître qu'il prenait quelquefois, *tu ne songes pas, sans doute, que cette fille est mal vêtue. Ne manque pas de lui envoyer au plutôt de quoi s'habiller; il faut qu'elle soit bien nippée.* Pierre voulut-il faire restituer à sa conquête une portion des richesses usurpées par Menzikof, sur ses peuples ? Cette faible restitution n'eut pas, ce me semble, compensé le crime. Je ne vois là qu'une parcimonie bizarre dans un souverain, ou le caprice d'un amant qui voulait faire briller sa maîtresse, aux dépens de son rival.

Quoi qu'il en soit, Menzikof qui connaissait son maître, fit aussitôt empaque-

ter toutes les hardes de Catherine, et y ajouta un écrin de diamants. Aucun seigneur n'en avait de plus beaux, ni en si grande quantité que lui. Deux esclaves qui précédemment avaient servi Catherine, furent chargés de porter ce précieux message, et de rester auprès d'elle tant qu'elle le jugerait à propos. On ne pouvait mieux s'y prendre ponr flatter la nouvelle favorite, et conséquemment pour faire sa cour au monarque.

Catherine n'était pas dans son appartement, lorsque les esclaves y déposèrent les malles. De retour chez elle, elle fut étonnée de voir tant d'habits précieux qu'elle reconnaissait pour s'en être servie, mais sur lesquels elle ne croyait plus avoir de droit. Elle vole d'abord vers le czar, et lui prend la main, avec cet air de familiarité qui plaît dans une esclave aimée. *J'ai été*, lui dit-elle, *assez longtemps dans*

votre appartement, pour que vous veniez faire un tour dans le mien. J'ai quelque chose de fort curieux à vous faire voir. Elle entraîna son amant presque malgré lui; et, prenant un ton adroitement sérieux, elle ajouta : *Tout ce que je vois m'annonce que je suis ici, pour y rester, tant que ce sera votre volonté. Cela étant, il est bon que vous voyez toutes les richesses que j'y apporte.* Elle défait sur le champ les ballots, et s'écrie, en souriant : *Voilà le bagage de l'esclave de Menzikof.* Elle n'avait pas encore vu l'écrin, qu'elle prenait simplement pour un étui à cure-dents : elle l'ouvre, s'étonne, et dit tout haut : *On s'est trompé. Voilà un meuble qui ne m'appartient pas, et que je ne connais point.* Dans le nombre des richesses de cet écrin, était une très-belle bague, qui fut évaluée 20,000 roubles ou 100,000 livres tournois. Sa surprise au-

gmente; à la vue de tant de richesses, elle regarde fixement le monarque: *Cela est-il*, lui dit-elle, *de mon ancien*, *ou de mon nouveau maître? Si c'est de l'ancien*, ajouta-t-elle, *il congédie magnifiquement ses esclaves.* Elle eut à peine fini ces mots qu'un dernier sentiment de tendresse la fit rentrer en elle-même. Des larmes coulèrent de ses beaux yeux; elle parut interdite, garda d'abord le silence, et ne le rompit qu'en regardant tendrement son souverain: *Vous ne me dites rien*, s'écrie-t-elle! *j'attends votre réponse.*

Pierre enchanté de la surprise de son amante, la contemplait avec les yeux de la plus ardente passion, et ne répondit pas. Ce silence permit à Catherine un premier instant de réflexion. Le second fut employé à faire l'inventaire de ses diamants; et s'adressant toujours au czar,

elle dit : *Si c'est un présent de mon ancien maître, il n'y a pas à balancer ; je lui renvoie le tout. Je ne garde que cette petite bague de peu de valeur, pour me faire souvenir de ses anciennes bontés pour moi. Mais si ces dons me viennent de la générosité de mon nouveau maître, je les lui rends. Je n'en veux pas à ses richesses. J'attends de lui quelque chose de plus précieux.*

Pierre qui ne pénétrait pas encore cette Femme artificieuse que dévorait l'ambition, lui protesta, pour la rassurer, que ces pierreries étaient un présent de Menzikof qui lui faisait ses adieux ; qu'il lui savait gré de cette attention, et qu'il se chargeait de l'en remercier. Mais, à cet aveu spécieux de la générosité du favori, succéda un ordre exprès d'accepter l'écrin.

Cette scène que le czar n'avait pas

prévue, eut pour témoins les esclaves porteurs des ballots et le capitaine du régiment des gardes, Préobazinski qu'il avait fait appeler. Leur rapport rendit bientôt publique l'étroite union du nouveau maître et de l'esclave. Dans tout l'empire, l'on ne parlait plus que des attentions, des égards du souverain pour une fille ignorée jusqu'alors. La nation perdit-elle de son bonheur, à l'époque de ce choix étonnant? Il me semble qu'elle y gagna beaucoup. Jusque-là, le monarque, insensible à ce qu'on appelle maintenant *l'étiquette*, avait confondu toutes les Femmes dans la même classe: leur rang, leurs charmes, les tendres liens de l'amour, ne l'avaient pas encore touché; sa métamorphose était réservée à Catherine. Elle fit, d'un homme sauvage, un souverain aimable; son humeur s'adoucit; il se plia aux délicatesses de la galanterie. En peu de temps, la cour de

Russie devint une faible image de l'élégante cour de Versailles qui, depuis plusieurs années, donnait le ton à l'Europe, et indiquait à toutes les sociétés le moyen de connaître toutes les douceurs de la vie, en réunissant les deux sexes.

Menzikof qui s'aperçut bientôt de l'ascendant que son ancienne esclave prenait sur l'esprit du czar, crut devoir nourrir cette passion naissante encore, et en faire la base de son pouvoir. Il était trop habile pour ignorer l'empire que devait avoir, sur le cœur de son maître, cette fille également belle et spirituelle.

Jusqu'à l'époque de Catherine, les amours du czar avaient plutôt été l'effet d'un tempérament fougueux, que le sentiment délicat qu'inspire la tendre et chaste beauté. Le nouvel objet dont il était épris, le rapprocha de la nature; il mit du mystère dans sa liaison. Il

est vrai que, pendant le séjour qu'il fit en Livonie, sa maîtresse occupa toujours un appartement à côté du sien ; mais il eut constamment la prudence de s'interdire d'en prononcer le nom, même dans l'intimité de la confidence. Lorsqu'il partit pour Moskou, il enjoignit à un capitaine de ses gardes, d'y conduire Catherine, avec le plus grand secret. Cet officier ne connut le prix de son dépôt que par l'ordre qu'il eut de le traiter, pendant la route, avec la déférence la plus respectueuse. Il fut, en outre, porteur d'une lettre pour une dame chez laquelle elle devait loger, et chargé de donner régulièrement au monarque des nouvelles du précieux objet de son amour.

La prudente Catherine vécut à Moskou dans l'obscurité que l'on exigeait d'elle, pendant deux ou trois ans. Elle était logée dans un quartier désert, chez

une Femme ignorée. C'était dans ce réduit que, tous les jours, ou du moins toutes les nuits, l'amoureux czar visitait si mystérieusement son amante, qu'il n'était accompagné que d'un grenadier qui conduisait son traîneau. Un tel secret ne devait pas sans doute être du goût de Catherine : la maîtresse d'un Grand aspire à la publicité de ses amours ; mais ce secret pesait aussi sur l'ame du maître. Persuadé que ses infatigables travaux pour ses états exigeaient du repos, et lui permettaient une salutaire dissipation, il se relâcha insensiblement du mystère qu'il s'était imposé. Des rendez-vous réguliers furent d'abord assignés à ses ministres, dans l'appartement de Catherine. Il s'entretenait avec eux, en sa présence, des affaires les plus importantes de l'empire ; et bientôt, convaincu par lui-même que le sexe qui sait amuser le nôtre avec tant de charmes, lui dispute

encore souvent l'art épineux de ménager de grands intérêts, non-seulement il l'admit dans ses conférences, mais il voulut encore qu'elle opinât librement dans son conseil. Il est probable que la politique ministérielle et l'amour triomphant du souverain, souscrivirent plus d'une fois aux décisions de la beauté; et le czar eut souvent sujet de s'applaudir de ses décisions.

Cette Femme avait, en effet, un esprit supérieur et une pénétration très-rare. Dans les affaires les plus critiques, son génie pliant et adroit lui suggérait des expédients et des solutions que l'habitude des combinaisons n'avait pas encore fournies aux plus habiles ministres du czar. Elle aplanissait des difficultés qui jetaient le conseil dans de fâcheux embarras. L'esprit éclairé par l'amour, semble puiser dans ses feux, des lumières que le vulgaire des Hommes ne connaît

pas. Ainsi, du sein des plaisirs, sortaient toujours des ressources pour les besoins de l'état. Catherine semblait être le Dieu tutélaire de l'empereur. Elle était instruite de tous ses projets; les grandes vues de Pierre étaient toujours soumises au conseil ingénieux de cette amante qui, dans l'obscurité de sa retraite, maintenait son pouvoir par ses charmes et par son génie.

De nouveaux droits cimentèrent encore sa puissance. Elle devint mère de la princesse Anne qui fut mariée au duc de Holstein-Gottorp, et ensuite de la princesse Elisabeth qui devint impératrice de Russie. Cette double chaîne que la politique de Catherine avait l'art de resserrer, la rendit encore plus précieuse au souverain. Ces deux amants ne se quittaient plus; et dans leurs comités avec les ministres, sur les intérêts divers des puissances voisines, et des principales

familles de la Russie, la favorite apprenait toutes les ruses de la politique européenne et des intrigues nationales. C'est dans ces sources qu'elle puisa les savantes maximes d'état qu'elle suivit, lorsqu'elle eut occasion de développer les grandes qualités qu'elle devait à la nature, et qui donnèrent tant d'éclat à son règne.

Jusqu'ici l'on n'a vu que des amants qui partagent tous leurs plaisirs, et que l'intérêt de la gloire guide, autant que l'amour. Mais l'amour d'une Femme se refroidit bientôt, si de nouveaux aliments n'entretiennent son feu. Tant que Catherine douta du cœur de son maître, elle fut adroite, insinuante, artificieuse; elle n'aspirait qu'à lui procurer du plaisir, et semblait dédaigner la place que la fortune lui présentait. L'Homme tend au pouvoir et aux dignités par des bassesses, des intrigues, des cruautés ou des actions de valeur. Les moyens qu'employe une Femme

pour s'avancer, sont ses graces, sa douceur, sa complaisance. Une jouissance lui donne un nouvel empire sur l'Homme qu'elle enchaîne, et elle en profite pour s'élever. Catherine, bien assurée des constantes faiblesses du czar, osa concevoir l'ambitieux dessein de devenir l'épouse de son maître. Les conjonctures lui parurent favorables. La discorde régnait dans la famille royale; l'époux était mal avec son épouse; le père était mécontent de son fils. En Femme habile, elle eut l'art de souffler secrètement le feu de la discorde, tandis que publiquement elle semblait employer tout, pour l'éteindre.

Eudoxie (c'est le nom de l'impératrice) avait eu de Pierre, son mari, un fils nommé Alexis Petrowitz. Son époux, après avoir traité la mère et son fils, avec la plus rigoureuse indignité, répudia la mère (en 1696), et la renferma

dans une affreuse prison de religieuses. Le fils, rigoureusement condamné à une mort honteuse, fut assez heureux pour ne pas porter sa tête sur l'échafaud. Une mort précipitée épargna à ce père, souvent cruel, le déshonneur du supplice d'Alexis. Il mourut dans la servitude. Ces proscriptions abominables étaient, dit-on, le fruit des insinuations secrètes de Catherine, dont l'ame insidieuse dirigeait la colère de Pierre, en feignant de l'apaiser.

Il semble que les Femmes aient deux ames; l'une noble, tendre, sensible, formée pour adoucir la férocité de l'Homme; l'autre, adroite, ambitieuse, barbare, créée pour combiner des atrocités, et pour les exiger dans ces instants où la faiblesse ne sait rien refuser à l'amour. Je n'ose prononcer sur cette question: la nation que Catherine a gouvernée a tout vu, et l'a sans doute jugée. Je

dirai simplement que les faits qui suivirent le parricide du Czarowitz, paraissent la condamner.

Après la retraite de sa rivale Eudoxie, elle prit sa place dans le lit de son souverain ; et nous verrons bientôt qu'elle eut encore assez de pouvoir pour faire substituer au fils du malheureux Alexis, légitime héritier de la couronne, les enfants qu'elle avait eus d'un commerce illégitime, et si scandaleusement disproportionné. Cependant tous ses artifices n'émoussèrent pas les bruits que la jalousie, l'intrigue, la méchanceté, l'attachement des peuples pour le sang de leurs maîtres, lançaient contre la maîtresse de l'empereur. L'esprit de parti fouilla dans tous les lieux de Marienbourg, pour y trouver des preuves du mariage de Catherine avec le Traban, et de l'existence de ce soldat. L'on prétendit qu'il avait été fait pri-

sonnier à la bataille de Pultawa, et qu'il fut ensuite transféré à Moskou. Ma sincérité ne me permet pas de taire les propos qui se tinrent alors. Je vais les répéter fidellement, d'après le mémoire qui nous les a transmis.

C'est à Moskou, dit-on, que ce Traban apprit la singulière fortune de sa Femme, et sur cette nouvelle équivoque, il osa fonder des espérances d'élévation, qu'il confia au commissaire russe chargé du détail des prisonniers, et qui précipitèrent sa perte. L'officier qui fit au czar le rapport de cette aventure, eut ordre de faire partir en diligence le Traban pour la Sibérie, avec les autres prisonniers. Celui-ci n'obtint que la triste distinction d'être relégué dans le coin le plus reculé de cette province, où il finit ses jours misérablement (en 1721), trois mois avant la paix entre la Suède et la Russie.

L'aventure du Traban occasionna dans la suite des démêlés sanglants entre les partisans d'Alexiowitz, et les défenseurs du duc de Holstein, dont l'épouse était née du vivant de son beau-père. La légitimité de sa naissance fut longtemps contestée ; et sans le crédit que Catherine avait sur les esprits des Russes, la question aurait, sans doute, été décidée en faveur de l'infortuné petit-fils de Pierre-le-Grand.

Après la bataille de Pultawa, que ce prince avait gagnée sur Charles XII, il fit dans Moskou une entrée triomphale, à l'exemple des Romains. Quatorze mille prisonniers suédois précédaient le vainqueur. Tranquille désormais du côté de la Suède, il méditait depuis longtemps une expédition contre les Turcs qui s'étaient trop ouvertement déclarés en faveur de son ennemi, et il s'y prépara par un acte de religion. Il prit le parti d'épouser

secrètement son amante. Il ne fut arrêté que par une difficulté. Catherine, sans le savoir, était née dans la religion romaine, et avait été élevée dans la luthérienne, chez M. Gluck. La main d'un empereur valait bien la peine de sacrifier ses premiers préjugés. Catherine, après avoir abjuré le catholicisme et le luthéranisme, se disposa à recevoir un nouveau baptême. Selon le rit de l'église russe, qui est grecque, ce sacrement n'imprime pas un caractère ineffaçable. Ainsi elle rebaptise, non-seulement ceux qui l'ont été dans les autres communions chrétiennes, mais encore les Russes qui rentrent dans le sein de leur église, après l'avoir abandonnée. Ce rit qui se rapproche des premiers usages de l'église chrétienne, est très-gênant et sujet à de fâcheux inconvénients. Il exige que le néophyte soit plongé trois fois nu dans une rivière, ou dans une grande cuve d'eau

froide. Pendant cette triple immersion, le pope ou le ministre le soutient sous les aisselles. Aucun état, aucun âge, aucun sexe n'est dispensé de cette indécente cérémonie. L'effronterie d'un pope triomphe de toutes les raisons que la bienséance et la pudeur ne cessent d'opposer au ridicule et à l'impudence de ce rit scandaleux.

Catherine y fut donc soumise; et la princesse Marthe, sœur de l'empereur, s'empressa ensuite d'assurer l'union de cette fille avec son frère. La célébration du mariage se fit sans bruit (le 17 mars 1711), le jour même que le czar partit avec elle, pour aller combattre les Ottomans. L'on doit s'étonner de voir cette princesse mettre tant de chaleur, pour accélérer un mariage qui, selon ses idées, devait déshonorer le trône et le souverain. Mais Marthe, qui aimait beaucoup son frère, et qui avait pour le mérite de

Catherine une considération singulière, détestait Evdoxie, qu'elle craignait de revoir à la cour, et que ce nouveau mariage en écartait irrévocablement.

Le mariage du czar ne fut pas longtemps caché. Au bout de quatre mois, ce n'était plus un mystère. La ville et les provinces s'en entretenaient, tandis que Biarre, délivré de la gêne, s'occupait de son expédition contre les Turcs. Il marcha à leur rencontre, avec une imprudence qui ne prouvait que trop le mépris qu'il affectait pour cette puissance, et il ne tarda pas d'en être la victime. Il était perdu, sans le génie de Catherine.

Son ardeur pour la victoire le fit voler au-devant de ses ennemis qu'il voulait prévenir. Il est probable qu'il ne s'était pas fait instruire de la position du terrein qu'il se proposait d'occuper, et s'il en fut instruit, son imprudence est impar-

donnable. Un général ne s'engage jamais, à moins d'y être forcé, dans des défilés difficiles, sans être sûr d'une retraite. Pierre qui eut le malheur de commettre cette faute, fut bientôt serré de près dans un détroit formé par la rivière du Pruth. Il s'aperçut trop tard du danger qu'il courait, et il ne voyait aucune issue pour s'échapper. L'armée des Turcs forte de 150,000 hommes, l'entourait de toutes parts; il ne pouvait lui opposer que 30,000 soldats, épuisés de fatigues et d'une longue marche dans des pays arides et déserts. Pour comble de malheur, les provisions lui manquaient. Depuis trois jours, l'armée était sans pain; les soldats, couchés sur leurs armes, demandaient l'esclavage ou la mort. Désespéré de sa honteuse position, le czar se retira dans sa tente, perdit le courage, s'abandonna à une douleur insensée, lorsqu'il fallait chercher son salut

dans les ressources du génie; étendu sur son lit, il fit défendre que personne osât pénétrer jusqu'à lui.

Catherine qui l'avait suivi se montra aussi courageuse, qu'il était abattu. Elle entra dans sa tente, malgré sa défense, et de ce ton qui étonne et qui relève l'éclat de la beauté, elle lui dit : *Avant de se livrer entièrement au désespoir, il y a encore un expédient à tenter. Il faut conclure une paix la moins désavantageuse qu'il sera possible, en corrompant, à force de présents, le Caïmacan, et le visir Méhémet-Battagi. Je vous réponds du succès de la tentative, par la connaissance que j'ai du caractère de ces deux ministres. Le comte de Tolstoi m'en a fait la peinture, dans les dépêches qu'il m'a fait lire.* Et sans donner au czar le temps de répondre, elle lui indique, dans l'armée, un homme qu'elle jugeait propre à conduire habilement cette intrigue. Elle

conclut que, sur le champ, il fallait l'envoyer au caïmacan, pour sonder cette ame vénale. Après ces derniers mots, elle sort de la tente, cherche l'homme indiqué, l'amène au czar; et, en présence du monarque, lui donne elle-même toutes les instructions nécessaires pour assurer le succès.

Le député était déja bien loin, lorsque l'empereur, revenu à lui-même, regarde fixement Catherine, admire ses ressources et en approuve le plan : *Votre expédient est merveilleux*, lui dit-il, après un instant de réflexion; *mais où trouverons-nous tout l'argent nécessaire pour rassasier ces ames avides? Elles ne se payeront pas de simples promesses. Dans votre camp*, répond Catherine; *j'ai mes pierreries, et j'aurai, avant le retour de notre homme, jusqu'à la dernière obole de l'argent qui est ici. La seule chose que je demande, c'est que vous ne vous lais-*

siez pas abattre ; et que par votre présence vous veniez ranimer le courage de vos soldats. Du reste, laissez-moi faire : je vous réponds qu'au retour de notre agent, j'accomplirai exactement les promesses qu'il aura faites, de notre part, aux ministres de la Porte ; fussent-ils encore plus avides.

Le czar, enchanté de la généreuse libéralité de Catherine, l'embrasse affectueusement, quitte sa tente, et se rend au quartier du général Shémérétof. Catherine cependant, l'ame remplie de son projet, et animée par l'espoir du succès, monte à cheval, parcourt tous les rangs de l'armée, caresse les soldats, réveille leur courage anéanti ; et, portant la parole aux officiers, elle leur dit : *Mes amis, nous sommes ici dans une conjoncture où nous ne pouvons sauver notre liberté qu'aux dépens de notre vie, ou de nos richesses. En prenant le premier parti,*

qui est de mourir les armes à la main, notre or et nos bijoux nous deviennent inutiles. Employons-les donc à éblouir des barbares, pour les engager à nous ouvrir un passage. On travaille à cet effet. J'y ai déja sacrifié la meilleure partie de mes pierreries et de mon argent. Ce qui m'en reste est tout prêt pour être remis à un négociateur dont j'attends le retour, s'il réussit, comme je l'espère, dans sa mission. Mais ce que je possède ne suffit pas pour satisfaire l'avidité des hommes à qui nous avons à faire; il faut encore que chacun de vous y contribue. Qu'as-tu à me donner, dit-elle ensuite à chacun en particulier? *Remets-le moi tout-à-l'heure. Si nous sortons d'ici tu le retrouveras au centuple, et j'en ferai le rapport à l'empereur, à notre père commun.*

Catherine étala tant de charmes, parla avec tant de graces et d'enthousiasme, que le plus pauvre soldat mit à ses pieds

tout ce qu'il possédait. A l'abattement de l'armée succédèrent, dans tout le camp, le courage et l'espoir d'un meilleur sort; cet espoir ne fut point trompé. L'arrivée du député mit le comble à la joie publique, en assurant que le visir était disposé à recevoir des commissaires munis de pleins pouvoirs, pour traiter de la paix. Pendant le cours de cette manœuvre hardie, Charles XII et son ministre, Ponictowski, employaient toutes les ruses de l'intrigue, tous les ressorts du génie, pour tirer le plus grand parti de la faiblesse du czar, et des forces du visir. *Il ne te faut que des pierres*, disaient-ils, à *Méhémet - Battagi*, *pour écraser tes ennemis. Ces armes seules suffisent, pour te livrer le czar, et jusqu'au dernier soldat de son armée, mort ou vif.* En dépit des efforts de Charles XII, le traité de paix fut conclu. Dès le lendemain, les vivres entrèrent en abondance dans le

camp des Russes; et le lendemain, l'armée bien pourvue, plia ses tentes, regagna ses foyers et reprit des forces, pour consommer la ruine de la Suède, vers la mer Baltique.

Catherine, à qui la Russie était redevable de cette précieuse paix, jouissait modestement de sa gloire. La reconnaissance du peuple et des soldats n'en fut que plus vive; les éloges de l'impératrice se répétèrent de cercle en cercle; l'empire entier retentissait de l'importance des services qu'elle venait de rendre, et qui sauvaient la nation. Cette gloire, ces éloges, cet enthousiasme général pour Catherine, portèrent de nouveaux feux dans le cœur du czar. En politique habile, il sut profiter de ces conjonctures, pour manifester et faire approuver son goût. Bientôt il rendit public le mariage qu'il avait contracté.

Catherine dont la prudence égalait l'ar-

tifice, feignit de s'opposer à cette déclaration qu'elle souhaitait depuis long-temps. Elle prévoyait bien que ce désintéressement ne ferait qu'enflammer davantage son bienfaiteur ; elle ne se trompa point. Toutes les graces, depuis cette époque, passèrent par ses mains. Pour éterniser sa gloire, et la mémoire de la malheureure affaire du Pruth, le czar institua, en l'honneur de son épouse, l'ordre de Sainte-Catherine, dont elle fut nommée grande maîtresse ; et il ordonna que désormais elle l'accompagnerait dans ses armées et dans ses voyages divers. L'on eût dit que Catherine seule avait le secret de donner du ressort à son génie. En conséquence de cet ordre, si flatteur pour l'ambition d'une Femme, Catherine visita plusieurs cours d'Allemagne, avec son auguste époux. Elle le suivit jusque dans la Perse ; et ce qui fait autant d'honneur

à son sexe qu'à son génie particulier, partout, elle lui fut utile ; partout, elle lui donna les conseils les plus prudents. Loin de s'exposer aux reproches de l'ingratitude, Pierre porta la reconnaissance au-delà des bornes de la politique vulgaire. Il se décida à partager son empire avec sa Femme ; il la nomma impératrice de toutes les Russies, avec un ordre exprès, à tous ses sujets, de lui prêter le serment de fidélité, comme à celle qu'il désignait pour régner après sa mort. Dans l'enthousiasme où était le peuple du mérite de Catherine, le czar était sûr qu'il approuverait toutes les faveurs dont il jugerait à propos de récompenser les bienfaits de Catherine. Cette persuasion l'engagea à une démarche irrégulière, et qui pourtant eut l'aveu de la nation. A la formule du serment pour le couronnement de Catherine, les Russes ajoutè-

rent, sans murmures, que cette souveraine jouirait encore du droit de se choisir un successeur.

La déclaration pour le couronnement fut à peine arrêtée, que l'empereur la rendit publique. La cérémonie s'en fit avec une pompe magnifique, à Moskow qui, pour lors, était la capitale de l'empire. Le czar lui-même mit la couronne impériale sur la tête de son ange tutélaire (c'est ainsi qu'il la nommait). Il fit porter le globe et le sceptre devant elle, et l'emmena ensuite dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les réjouissances égalèrent l'éclat et l'alégresse de la première cérémonie.

Catherine réunissait une foule de talents. Son génie, plus encore que sa beauté, avait captivé son souverain, et toute la nation applaudissait à sa gloire. Son attachement pour son époux, ou l'art de

feindre de l'amour, lui faisait saisir toutes les occasions de faire sa cour, et de plaire au maître qui l'élevait si magnifiquement. Je n'en veux donner qu'un trait.

Pierre se promenait un jour dans Pétersbourg, dans une voiture découverte, accompagné d'un seul chambellan, aperçut dans une boutique une pièce de toile peinte, d'un goût nouveau. *Il faut*, dit-il, *que je fasse ce présent à Catherine.* Il acheta la pièce, et lui en fit présent. Catherine le reçut avec la reconnaissance la plus empressée, et en fit faire une robe qu'elle voulait porter le lendemain que l'on devait célébrer la naissance de l'empereur. Une dame lui représenta que l'étiquette de la cour ne lui permettait pas de se parer d'une pareille étoffe dans un gala. *Pourquoi non*, répondit-elle? *mon époux m'a donné cette toile : en venant*

de sa main, elle est préférable à la plus riche étoffe de Perse. Elle parut à la fête, revêtue de cette robe; et l'empereur, charmé d'une sensibilité si délicate, l'embrassa tendrement, en présence de toute sa cour, et lui protesta une affection éternelle. Cette effusion de l'ame du czar, sous les yeux des seigneurs de l'empire, devait bien flatter l'ambitieuse Catherine.

Mais son cœur était déja corrompu par les grandeurs; elle avait entièrement perdu de vue l'histoire du premier temps de sa vie; elle prodiguait, d'une manière insupportable, les mépris, lorsqu'un hasard vint l'humilier sur le trône.

Un envoyé extraordinaire du roi de Pologne, à la cour de Russie, retournant à Dresde, s'était arrêté dans une hôtellerie de Curlande, et avait été témoin d'une querelle entre un des valets d'écurie, et plu-

sieurs de ses camarades qui étaient tous ivres. L'un d'eux jurait tout haut, et répétait tout bas que, d'un seul mot, il pouvait faire repentir ses adversaires de leur insolence; qu'il avait des parents assez puissants pour les punir. Le ministre, surpris du ton décidé de ce domestique, s'informa de son nom et de sa condition passée. On lui répondit que c'était un malheureux polonais, nommé Charles Scorrowski; que l'on croyait que son père était un gentilhomme de Lithuanie, mort trop tôt pour le malheur de cet homme, et d'une sœur qu'il avait perdue de vue depuis longtemps. Cette réponse fit ouvrir les yeux attentifs de ce ministre sur la figure du valet, et je ne sais comment, il s'imagina, sous ses traits grossiers, apercevoir de la ressemblance avec les traits de Catherine, qui cependant étaient si noblement dessinés, dit l'histoire, qu'au-

cun peintre n'avait pu réussir à saisir l'ensemble de cette belle physionomie. Cette rencontre qui aurait l'air d'une scène romanesque, si elle n'était constatée, frappa le ministre d'Auguste, et il se permit d'en faire un conte ridicule, en écrivant à un ami qui résidait à la cour de Russie.

On ne sait comment cette lettre tomba entre les mains du czar. Ce qui est certain, c'est qu'il en fit une note sur des tablettes qu'il portait partout pour aider sa mémoire; et qu'en conséquence, il envoya au prince Repnin, gouverneur de Riga, l'ordre de découvrir Charles Scorrowski, de l'amener à Riga, sous un prétexte honnête, de s'emparer de lui, sans lui faire la plus légère insulte, et de l'envoyer, sous bonne garde, à la chambre de police de la cour, qu'il avait chargée de la révision d'un jugement rendu contre ce prétendu prisonnier. Cet ordre qui était

une énigme pour le gouverneur, fut exécuté ponctuellement. Charles fut amené, et l'on feignit de procéder contre lui, comme contre un querelleur; il fut ensuite envoyé sous escorte, à la cour, avec les informations supposées qui constataient son délit.

Scorrowski, inquiet de son sort, quoiqu'il se crût très-innocent, fut présenté au juge de police de la cour, à qui l'on avait fait la leçon, et qui traîna le procès en longueur, afin d'examiner plus à son aise le prisonnier qu'il avait ordre de sonder à fond. Pour réussir plus sûrement, il avait auprès de son homme des espions qui recueillaient toutes ses paroles; et depuis ces découvertes, l'on fit en Curlande de secrètes perquisitions qui prouvèrent évidemment que ce valet était le propre frère de l'impératrice Catherine.

Lorsque le czar en fut assuré, il fit in-

sinuer à Scorrowski que le juge de la police ne paraissait pas disposé à le traiter favorablement, qu'il ferait sagement, s'il présentait une requête au souverain lui-même, et qu'on lui fournirait non-seulement les moyens de parvenir jusqu'aux pieds du trône, mais encore des protecteurs assez puissants pour l'appuyer efficacement. Scorrwski pénétra-t-il alors les moyens que l'on devait employer, et la protection dont il avait menacé ses camarades? C'est ce que l'on ignore. Mais ce que l'on sait, c'est qu'il suivit ce conseil de la prudence, et qu'il demanda seulement de quelle manière il devait se présenter devant le souverain qui avait tout ménagé pour une scène aussi amusante pour lui, qu'humiliante pour la hauteur de Catherine. Le souverain fit répondre qu'à un jour assigné, il irait, *incognito*, dîner chez Chapelow, son maî-

tre d'hôtel, et qu'à l'issue du dîner, il entretiendrait Scorrowski.

La majesté du monarque ne parut pas l'intimider. Il présenta noblement sa requête qui fut moins lue, que sa figure ne fut examinée. Le czar lui fit une foule de questions auxquelles, malgré son embarras, il satisfit si nettement, qu'il fut absolument démontré que Catherine était sa sœur. Néanmoins, pour écarter tous ses soupçons, le czar le quitta brusquement, et lui ordonna de revenir le lendemain, à la même heure. Cet ordre ne fut adouci que par la promesse d'un jugement dont il aurait lieu d'être satisfait. Le soir même, le czar soupa avec l'impératrice, et dans ce tête-à-tête, il lui dit : *J'ai dîné aujourd'hui chez Chapelow, mon maître-d'hôtel, j'y ai fait une chère délicieuse ; il faut que je vous y mène quelque jour ; allons-y demain.* La czarine y souscrivit.

Mais ajouta-t-il, *il faut faire comme j'ai fait aujourd'hui, le surprendre au moment où il sera prêt à se mettre à table, et y aller seuls.* La partie fut liée et arrêtée.

Pierre, aussi populaire que le vulgaire des grands est impérieux, se communiquait avec une facilité qui tenait à son génie. Il allait fréquemment à l'improviste, et sans suite, chez l'officier, l'artiste ou le marchand qu'il voulait entretenir familièrement. Arrivait-il à l'heure du dîner, il se plaçait à table sans façon, avec la famille qu'il honorait de sa visite, et voulait que chacun oubliât son rang. Une parfaite égalité régnait pendant le repas; trop de respect lui aurait déplu. Ce n'était néanmoins qu'avec des subalternes qu'il agissait si librement. De monarque à monarque, il reprenait toute sa fierté, et ne se relâchait jamais sur le cérémonial. C'eût été lui faire ombrage, que d'y manquer.

Tandis que Pierre et Catherine dînaient chez le maître-d'hôtel, l'on introduisit Scorrowski, qui s'approcha de l'empereur, d'un air plus timide que la veille. Le souverain qui affecta de ne plus se rappeler le sujet de sa requête, répéta les mêmes questions. Scorrowski fit les mêmes réponses. C'était dans l'embrasure d'une croisée que se tenait la conférence, et sous les yeux de Catherine qui, assise dans un fauteuil, n'en perdait pas un mot. Chaque phrase de Scorrowski frappait ses oreilles, et le czar réveillait encore son attention, en lui disant, avec le ton de l'intérêt : *Catherine, écoutez un peu cela. N'entendez-vous rien à ces propos ?* Elle changea de couleur, et ne répondit qu'en bégayant. *Mais*, ajouta vivement le czar, *si vous n'y comprenez rien, je le comprends bien, moi. C'est qu'en un mot, cet homme-là est votre frère. Allons*,

dît-il à Charles, *baise tout à l'heure le bord de sa jupe et sa main, en qualité d'impératrice, et, après cela, embrasse-la comme ta sœur.*

A ces mots qui n'étaient pas équivoques, Catherine, pâle et interdite, perdit connaissance. Lorsqu'elle fut revenue, Pierre lui dit, pour la rassurer: *Quel si grand mal y a-t-il donc dans cette aventure? Eh bien! c'est un beau-frère. S'il est homme de bien, et qu'il ait quelque talent, nous en ferons quelque chose de grand. Mais consolez-vous, je ne vois rien dans tout cela dont on doive s'affliger. Nous voilà présentement éclaircis sur une matière qui nous a coûté bien des recherches. Allons-nous-en.* Catherine se leva, demanda la permission d'embrasser son frère, et supplia l'empereur de continuer ses faveurs au frère et à la sœur.

L'on n'a pas su au juste par quel sin-

gulier hasard ce Scorrowski avait découvert que sa sœur était parvenue jusqu'au trône. L'empereur lui assigna une maison et des pensions. Il n'eut d'autre soin que celui de la représentation; on lui ordonna de ne pas trop se répandre, et de jouir de sa fortune, dans le secret.

Sa sœur qui sans doute fut satisfaite de cet événement, ne l'était pas trop des ressorts qui l'avaient conduit. Elle fut intérieurement humiliée d'une reconnaissance que l'amour-propre aurait voulu ménager avec plus de mesures. Une Femme, montée au faîte de la gloire et des grandeurs, ne voit pas sans chagrin un empire uniquement occupé d'elle, découvrir son néant. Son époux parut, dans cette occasion, plus frappé de la singularité de la découverte, que des extravagants préjugés de l'orgueil. Il se doutait bien qu'une esclave ne de-

vait pas avoir une origine brillante, et il fut si peu surpris de se voir le beau-frère d'un valet, qu'il l'accueillit comme nous venons de le voir, et que son amour pour Catherine n'en fut nullement altéré. Le génie de cette Femme unique l'avait enchaîné par de si puissants liens, qu'il semblait que rien ne l'en pût détacher. Une aventure que sa beauté fit naître, et qui l'exposa au dernier des outrages, peu de temps après la déclaration de son mariage, ne fut pas même capable de refroidir son époux. Nous devons ce trait à la fidélité historique. L'on y verra encore un de ces effets d'une passion brutale qui devait conduire sur l'échafaud le coupable, et qui fut la source de sa fortune.

Le sieur de Villebois, gentilhomme breton, sans fortune, et chargé d'une famille nombreuse, n'en soutenait le fardeau qu'à l'aide d'un commerce clan-

destin avec les interlopes anglais qui trafiquaient sur les côtes de la Bretagne. Dès l'âge de quinze ans, son fils impliqué dans une affaire élevée au sujet de ce commerce frauduleux, fut forcé de se sauver en Angleterre; mais il y passa muni de plusieurs lettres de recommandation, qui lui valurent une place de bas-officier, à bord d'un vaisseau de guerre. C'est dans cet emploi militaire qu'il eut le bonheur d'être connu du czar qui recherchait les gens hardis, et qui s'appliquait à se les attacher. Le vaisseau du jeune Villebois avait relâché au Texel, lorsque le czar, sous l'habit de matelot hollandais, et le nom de Maître-Pierre, se perfectionnait au village de Sardam, dans l'art de construire des navires. Ce prince apprenant que la flotte anglaise allait appareiller pour retourner à Londres, prit le parti de s'embarquer à bord d'un de ses bâtiments, et de passer *in-*

coguito dans la capitale de la Grande-Bretagne, afin d'y puiser des connaissances plus profondes de la marine. Dans le trajet, le vaisseau qu'il montait fut battu pendant près de 80 heures, d'une tempête si horrible, que le capitaine et son équipage désespéraient de leur salut. Ce seul Villebois, ranima le courage affaibli des matelots, et par des principes d'intrépidité, rappela l'espoir, fit reprendre les manœuvres et sauva le vaisseau.

Cette action, qui annonce le génie autant que la bravoure, devait plaire au Czar, qui aimait en tout genre l'extraordinaire, les exploits audacieux. Il embrassa Villebois avec l'enthousiasme de l'admiration, s'en fit connaître, le combla d'éloges, et le sollicita vivement de passer à son service. Ce prince qui devait plus de lumières à l'instinct de la nature, que la plupart des hommes n'en acquiè-

rent par l'étude, avait senti tout le mérite des marins. Avide de toutes les connaissances, impatient de partager avec l'Europe savante, les grands hommes qui l'éclairent, il ne cessa de presser Villebois, qui se rendit aux instances de ce souverain. Il devint bientôt son aide-de-camp dans ses armées de terre, et capitaine dans ses armées navales.

Son génie, réellement original, fut encore plus touché des caresses que des récompenses du Czar. Il s'attacha sérieusement aux moyens de mériter la confiance de son bienfaiteur, et ses talents la lui assurèrent avec tant de solidité que les fautes les plus inexcusables ne purent l'ébranler. En voici la preuve.

Les Bretons passent pour être d'excellents matelots, très-bons soldats, braves jusqu'à la férocité, ivrognes jusqu'aux derniers excès, et capables dans l'ivresse, des actions les plus abominables. Cette

règle a sans doute ses exceptions ; Villebois n'en fait pas une ; et peut-être aucun de ses compatriotes n'a porté aussi loin l'excès de ses passions. En garde contre les débauches trop fréquentes de la Russie, il en évita les occasions. Mais soit faiblesse, soit emportement naturel, soit complaisance pour les jeunes étourdis qu'il fréquentait, Villebois tomba dans la crapule et dans la plus honteuse débauche. Déja il avait tué trois hommes dans l'ivresse, et n'avait dû sa grace qu'aux éminentes qualités qu'il montrait, lorsque les fumées bachiques ne l'étourdissaient plus.

L'empereur étant à Strélémoits, maison de plaisance à quatre lieues de Cronstad, chargea Villebois d'un message secret auprès de la Czarine, qui demeurait alors au port du Caër, à l'entrée de la baye de Pétersbourg. Le froid était rigoureux, et l'eau-de-vie, sous ce cli-

mat, en est le préservatif. Villebois, qui en but largement, arriva néanmoins à Cronstad, avec l'apparence d'un homme dont la raison était saine. Aucun officier du palais ne s'aperçut de la fermentation que la liqueur occasionnait dans sa tête. Aucun conséquemment ne s'opposa à l'entrevue qu'il fit demander à l'impératrice. Son malheur fut d'en attendre l'ordre dans un cabinet, dont les poêles excessivement chauffés rendaient l'air ardent; son sang en fut enflammé.

Il était dans cette effervescence, lorsqu'il fut introduit dans l'appartement de Catherine, qui était encore dans son lit. Les dames chargées de l'y conduire se retirèrent par respect, afin qu'il donnât librement à la princesse le secret qui lui avait été confié. Ce frénétique, à la vue d'une belle Femme étendue, perd la tête, oublie son message, et s'élance brutalement sur l'impératrice. Il a déja

consommé son attentat, qu'elle n'a pas encore eu le temps de revenir de son trouble et d'appeler ses Femmes.

Les compagnons de ses débauches qui connaissaient son organisation, avaient plusieurs fois publié hautement dans leurs orgies, que Villebois était redouté des Femmes les moins cruelles. Catherine, accablée de confusion et de douleur, fut si cruellement maltraitée, qu'il fallut employer les secours de l'art pour la rétablir. Elle eut cependant la prudence de faire arrêter sans éclat ce forcéné. Voyons quel jugement en porta l'empereur.

Ce souverain, souvent sévère jusqu'à la cruauté, ne répondit aux courtisans qui lui parlèrent de cet outrage inoui, que ces mots : *Je connais assez parfaitement le naturel et le caractère de cet officier, pour être persuadé que la réflexion n'a eu aucune part à son action.*

Il demanda néanmoins ce qu'il était devenu. Il était garotté dans une prison, et il dormait tranquillement. Ce sommeil d'un furieux dans l'ivresse, n'étonne pas quiconque suit les révolutions des passions humaines; mais que doit-on penser de la réflexion du monarque? Je parie, dit-il, que lorsqu'on lui demandera, à son réveil, pour quel sujet il est en prison, il ne le saura pas; et qu'en lui rapportant toutes les circonstances de son action, il n'en voudra rien croire. Cependant, comme il faut faire un exemple, qu'on le mette pour deux ans à la chaîne.

Villebois fut mis aux galères; mais il n'y fut assujetti à aucun travail public. Le Czar le rappela au bout de six mois, pour lui faire reprendre ses charges, et lui rendre son entière confiance. Est-ce mépris des préjugés les moins délicats? Est-ce dégoût des charmes subjugués de Catherine, ou apathie dans la conjonc-

ture la plus sensible? Lecteurs, pénétrez le cœur humain, et prononcez.

Villebois fut marié, par le Czar, à une des filles d'honneur de l'impératrice, et on lui donna des biens considérables dans la Finlande. Je reviens à Catherine.

Cette Femme aussi ambitieuse et hautaine, que le Czar paraissait familier, voulait encore ménager de secrets intérêts de son cœur. L'on se lasse d'un époux, parce qu'il a le droit d'exiger. Un amant qui ne sait qu'adorer et obéir, est sans doute préférable. Malgré les liens sacrés du mariage qui enchaînait Catherine à son souverain, et qui méritait le sacrifice de toutes ses passions, elle ne put se défendre d'un amour dont elle manqua d'être la victime. Plus adroite jusqu'alors à ménager son pouvoir, qu'à conduire une intrigue galante, peu s'en fallut qu'elle ne fût précipitée du faîte

des grandeurs, dans le néant dont ses attraits et sa fortune l'avaient tirée.

Le favori, que sa passion et son imprudence rendirent heureux, était un chambellan, nommé *Moens de la Croix*. Son origine était française. Le fanatisme des temps avait forcé ses parents qui de la Flandre s'étaient établis en France, de renoncer à ce royaume, que les guerres de religion rendaient aussi barbare, que le génie du peuple en était aimable. Ils se réfugièrent à Moskow, et c'est dans cette ville que naquit l'heureux Moens. Sa figure grande et noble avait séduit l'impératrice.

Catherine était menacée du sort d'Anne de Boulen, si les ministres n'eussent réussi à faire au moins différer la vengeance que le Czar prétendait tirer de son outrage.

Ce délai, s'il ne rétablit le calme dans l'ame du souverain, en détourna du moins

la colère sur le malheureux amant. Des commissaires furent nommés pour le juger; et ce qui peint le caractère barbare de Pierre, c'est qu'il voulut présider à la commission et interroger le coupable. Cependant, ces commissaires qui mirent autant de précautions pour cacher le déshonneur du prince, que dans sa rage il en mettait à le rendre public, donnèrent une autre tournure au procès; et Moens, soit pour entrer dans leurs vues, soit pour sauver la tête de Catherine, donna d'autres couleurs à son accusation, en se déclarant de lui-même coupable de diverses concussions. L'information ne fut faite que sur cet objet. L'on y fixa les yeux de la nation, en donnant au procès le plus grand appareil; et pour réparation de ses crimes, Moens fut condamné à être décapité publiquement.

Il porta, jusque sur l'échafaud, les

graces qu'il avait mises à toutes les actions de sa vie. Il eut la présence d'esprit de demander un entretien secret avec le ministre luthérien, qui l'exhortait, pour lui remettre une montre d'or, au fond de laquelle était en émail le portrait de Catherine. Il prévint à l'oreille son exécuteur, que dans la doublure de ses habits, il trouverait le portrait de sa maîtresse enrichi de diamants, et il le lui donna, sous la condition d'en brûler la peinture. Un troisième portrait de Catherine, était dans une tabatière d'or, et il l'avait déja remise adroitement à un homme affidé, tandis qu'on le transportait de sa prison au tribunal.

La mort de Moens ne satisfit pas encore les ressentiments du Czar.

Il proposa à Catherine une promenade en traîneau découvert, dans un quartier éloigné, où elle avait autrefois goûté

avec lui les charmes de l'amour et de la solitude. Pour parvenir à cet endroit, il affecta de la faire passer au milieu de cette place, encore teinte du sang de son amant, et jouit voluptueusement de sa vengeance, en la regardant fixement pendant toute cette course. Elle eut du moins l'adresse et la fermété de retenir ses larmes, et de ne faire apercevoir aucune émotion. Là se bornèrent les vengeances du Czar. Toutes les punitions projetées furent oubliées; mais est-il vrai que Catherine ait vengé Moens, par un attentat secret sur la vie de son souverain? On l'a dit, parce que Pierre mourut peu de temps après, et que la calomnie suppose toujours de la violence dans la mort des grands. Mais il est prouvé que ce monarque mourut d'une rétention d'urine, causée par un ulcère enflammé, que tout l'art de la médecine n'avait pu guérir.

Depuis longtemps il avait déposé dans les archives du sénat un testament qui désignait l'impératrice pour lui succéder ; mais, à sa mort, le testament ne se trouva plus. Menzikof, qui d'abord avait pris si chaudement le parti d'Alexiowitz, changea subitement. Il donna des ordres en sa qualité de général, et prit si bien ses mesures, qu'il contint dans le respect et dans le silence les partisans du légitime héritier du trône. Catherine fut reconnue et proclamée.

Sa politique l'éclaira sur toute cette intrigue. Personne n'ignorait dans l'empire que son époux avait menacé ses jours; elle affecta cependant une douleur et des regrets déchirants. Pendant les quarante jours que, selon l'usage du pays, le cadavre fut exposé aux yeux du public, elle alla régulièrement le soir et le matin soupirer, le pleurer, l'embrasser, lui baiser les mains, l'arroser de ses larmes. Quel

que fut son motif, elle soutint constamment le rôle qu'elle avait joué d'abord. Elle ordonna de magnifiques funérailles ; et, malgré la rigueur excessive du froid, elle accompagna à pied, depuis le palais impérial, jusqu'à l'église où le monarque fut inhumé, à la distance d'une demi-lieue.

Le règne de Catherine ne fut pas long ; mais il fut aussi doux que le gouvernement du Czar avait été sévère. Elle ne changea rien cependant aux maximes politiques de Pierre, dont le système fut la boussole de son conseil. C'était un être d'une nature particulière, que cette femme célèbre. Aux graces et aux passions de son sexe, elle réunissait le courage et l'activité du nôtre. Elle avait souvent, comme nous l'avons remarqué, suivi dans les armées son auguste époux. Les bruyantes révolutions lui plaisaient autant que la foudre des combats. Hé-

ritière du goût de Pierre pour la navigation, elle en faisait ses délices. Tous les dimanches ou fêtes de l'été, elle avait ordonné un combat naval auquel elle présidait; et ensuite elle visisait les arsenaux et les ateliers de sa marine avec autant de plaisir qu'elle en avait à voir et à faire soigner ses chevaux qu'elle montait avec une grace inimitable.

En 1726, les flottes combinées de l'Angleterre et du Danemarck, sous le prétexte de pacifier les troubles du nord, mouillaient insolemment dans sa rade de Revel sur le golfe de Finlande. Ce ne fut pas sans peine que son conseil la détourna de la résolution qu'elle avait prise d'aller en personne leur demander raison de leur hardiesse et les combattre, tant elle était capable de tout entreprendre.

L'empire russe, sous son règne, acquit un lustre qui le rapprocha des états civilisés de l'Europe. La politesse, la

magnificence, l'esprit social, s'introduisirent à la cour de Pétersbourg, et de-là ils ont gagné les peuples voisins et dépendans. Catherine, néanmoins, ne savait ni lire, ni écrire, quoiqu'elle parlât facilement le polonais, l'allemand, le suédois, et passablement le français.

Ses infidélités étaient une grande preuve de l'inconstance de son amour; mais elle se souvenait toujours, avec plaisir, de ceux qui avaient eu quelque part à sa tendresse. Les princes Menzikof et Sapiéha possédèrent son cœur pendant les deux dernières années de son règne. Menzikof, il est vrai, perdit sa faveur, après huit ou neuf mois; mais il parut toujours avoir le titre d'ami. Sapiéha, seigneur polonais, qui était jeune, beau, bien fait, avait plus de droits sur son ame. De tels titres sont rarement dédaignés des femmes; ils l'emportent sur le vrai mérite, qui n'est pas toujours du choix de

l'amour. Catherine en était si sérieusement éprise, que pour se l'attacher elle lui fit épouser sa nièce Scarrowki. Ce jeune comte était, par les Lekzinski, cousin du roi de Pologne Stanislas, et par les Opasinski, parent de la reine. Cette alliance procura donc à la famille de Catherine, un rang illustre parmi les plus grandes maisons de l'Europe.

L'on ne croirait pas que le génie hardi de Catherine, qui avait secoué tant de préjugés, fut susceptible des faiblesses de la superstition. Elle ne doutait point que les songes ne fussent envoyés pour annoncer des événements quelconques, tristes ou agréables. Je me contenterai de rapporter les deux derniers qui la frappèrent le plus, parce que les suites de sa vie y eurent une espèce de rapport que les ames faibles ne manquent pas de citer pour appuyer leur confiance.

Quinze jours avant la découverte de

ses intrigues avec son chambellan, elle rêva qu'elle voyait sur son lit de petits serpents qui s'approchaient d'elle, la tête levée et avec des sifflements qui l'inquiétèrent; mais elle en distingua un qui était d'une grosseur énorme, et qui s'était entortillé de ses pieds à la tête. Après de grands efforts pour s'en débarrasser, elle avait réussi à l'étouffer, en se roulant sur lui, dans l'instant qu'il la menaçait de la mordre à la gorge. Cette victoire sur le gros serpent, épouvanta les autres qui disparurent. Le bon sens aurait difficilement trouvé la clef de ce songe; les courtisans en firent l'application à son état actuel, et elle favorisa elle-même cette interprétation. *Ce songe*, disait-elle, *me présage de grands malheurs. Les petits reptiles qui s'enfuyent après la défaite du plus gros, m'annoncent que les petits ennemis secrets que j'ai à la cour, se cache-*

ront dès que le monstre principal sera étouffé. Ce monstre, disait-on, était le Czar, qui mourut peu de temps après.

Le second rêve précéda sa mort de trois mois. Elle tenait le haut bout d'une table, avec tous les ministres de son conseil. Pierre, son époux, environné d'une lumière éclatante, et vêtu à la romaine, s'était avancé vers elle d'un air de majesté et de satisfaction ; il l'avait embrassée et soulevée en l'air. Ainsi élevée, elle avait regardé à ses pieds et aperçu ses deux filles, Anne et Elisabeth, entourées de gens de plusieurs nations et de figures diverses, qui se battaient avec acharnement. L'intérêt, la faiblesse, la passion, expliquent toutes les absurdités. Catherine n'eut pas de peine à mettre sa cour au fait de son rêve ; elle annonça qu'elle mourrait dans peu de temps, et qu'après sa mort l'empire serait déchiré.

Cette prédiction se vérifia encore, et ne contribua pas à guérir de ces chimériques puérilités ceux qui ont la faiblesse de s'en affecter.

Le soupçon de sa mort tomba sur le prince Menzikof qui n'était plus dans ses bonnes graces, et qui favorisait secrètement le grand-duc de Moscovie. L'ambition ouvre la porte à beaucoup de crimes; Menzikof voulait donner sa fille en mariage à ce prince, et ce motif a pu le porter à un homicide; mais l'on n'a aucunes preuves qui le chargent de ce forfait. Quoi qu'il en soit, dès que Catherine eut les yeux fermés, il s'empara des rênes du gouvernement, sous le nom du grand duc. Sorti du néant pour s'élever à côté du trône, ce prince eut constamment des vertus rares. Mais on l'a déja dit, son ame de Scythe lui attira beaucoup d'ennemis, qui regrettèrent le gou-

vernement de Catherine. Il finit dans la disgrace ; et, ce qui annonce une ame forte, il la supporta aussi noblement qu'il avait eu d'insolence dans sa prospérité.

NOTES.

VARIATIONS
dans les opinions des Hommes sur les Femmes.

Boccace fut le premier qui parla du beau sexe, dans ses écrits, avec un enthousiasme exagéré. Son ouvrage des *Femmes illustres* eut beaucoup d'imitateurs.

François Sardonati fit des recherches parmi les nations barbares et civilisées ; il recueillit le nom de cent vingt Femmes célèbres qui avaient échappé à Boccace. Bientôt après, le moine Hilarion de Costa voulut surpasser tous ses prédécesseurs par un panégirique volumineux ; mais tous les travaux du moine furent effacés par le fameux Paul de Ribera, qui accoucha d'un monstrueux ouvrage, intitulé : *Les Triomphes et les Exploits de huit cents Femmes illustres.*

Les Hommes avaient commencé à regarder les Femmes avec une espèce de dédain, dans les premiers âges du monde. Après, ils les avaient louées jusqu'à l'idolâtrie. Tout

excès mène toujours à l'excès contraire, en tout genre. Les Hommes passèrent de l'adoration pour les Femmes, à les accabler de nouveaux mépris. Les écrivains qui avaient exagéré les vertus et les attraits de ce sexe, l'accablèrent de sarcasmes et d'épigrammes. Le comte de Rochester, en Angleterre, en donna l'exemple; il fut bientôt suivi par Pope, Swift, Young. Cette manie devint générale.

SUR LES FEMMES
livrées aux Lettres.

Chez les Druzes du Mont-Liban, ce sont les Femmes qui sont chargées d'instruire la jeunesse, et d'expliquer les livres sacrés de la religion.

Quand la chevalerie commença à perdre de sa dignité première, quand les Hommes rassasiés de tournois et de combats, se livrèrent aux lettres et à des goûts plus paisibles, les Femmes ne tardèrent pas à les imiter; et, pour continuer à leur plaire, s'occupèrent d'instruction et de philosophie.

Comme le beau sexe est souvent exagéré dans ce qu'il entreprend, il se livra avec trop d'ardeur aux sciences; ce qui dessécha l'esprit, et nuisit aux graces. Quand elles s'en apperçurent, elles abandonnèrent les sciences, et cultivèrent des talents plus propres à leur ouvrir le temple de l'amour, que celui de la renommée.

Vers le seizième siécle, les Hommes étaient adonnés à la fois à la galanterie et à

la superstition, à la dévotion et à la débauche, comme à des choses compatibles. Le goût de l'instruction s'éclipsa. Dès-lors, les Femmes suivant toujours l'impulsion qu'on leur donna, s'abandonnèrent à la plus grossière ignorance.

Toute cette oscillation que l'on a même remarquée depuis, avec des degrés moins frappants, a tenu au vice d'éducation qui devait résulter de la différente opinion des Hommes sur les Femmes. Elles ont été sur ce point, comme sur tant d'autres, les jouets de notre sexe.

En Asie, où l'on ne regarde les Femmes que comme des instruments de volupté; on ne leur apprend que des choses faites pour corrompre leurs cœurs, en animant leurs sens.

En Afrique, où les soins de l'agriculture sont seuls confiés aux Femmes, on ne leur apprend qu'à supporter patiemment la tyrannie de leurs maîtres paresseux et impitoyables.

Dans une grande partie du nord de l'Amérique, on a pour maxime fondamentale de ne jamais battre un enfant dans son éducation, soit fille, soit garçon.

Lorsqu'un enfant fait une faute, sa mère pleure, et ses larmes ont plus d'effet que toute autre correction. Quand la faute se

récidive, la plus grande correction est de jeter un verre d'eau au nez de l'enfant.

Au Groënland, on élève les garçons sur des peaux de Panthères, afin qu'elles leur communiquent la force et l'agilité de cet animal sauvage.

Les filles sont élevées sur des peaux de faons et d'autres animaux timides, afin qu'elles en prennent la douceur.

COMPARAISON DES DEUX SEXES.

Pour bien juger des propriétés des deux sexes, il faudrait qu'ils fussent livrés aux mêmes occupations, et partout les caprices des Hommes leur en donnent de différentes.

Excepté chez quelques peuples de l'antiquité, partout les Femmes n'étaient livrées qu'aux soins intérieurs du ménage ou au désœuvrement.

Chez les *Phœniciens* cependant qui étaient fort livrés au commerce, il paraît que les Femmes tenaient les livres, les comptes, les écritures, et étaient même chargées de différentes transactions.

De tous les peuples civilisés, ce sont les Turcs qui abandonnent leurs Femmes à la

plus grande oisiveté. Leurs sérails, prison ornée d'où elles ne sortent pas, sont embellis d'un jardin dans lequel, pour tout amusement, on leur permet de s'asseoir, de travailler à quelqu'ouvrage de broderie, ou d'entendre les contes de quelques vieilles matrones qui les endorment plus qu'ils ne les amusent.

Comment pourrait-on faire un crime aux Femmes indiennes de se livrer à des intentions voluptueuses? — Quand on songe à l'institution des *balliadères*, sorte de danseuses qui parcourent le pays avec le seul projet d'animer les passions et les sens des Hommes qui les voyent.

Ces belles filles sont communément accompagnées d'un vieux musicien, d'une figure hideuse, qui bat la mesure sur un instrument de cuivre, appelé *tom*. — Répétant à chaque mesure le nom de cet instrument, avec une sorte de frénésie. Les balliadères expriment dans leurs danses toutes les passions de l'amour; elles sont si belles, si voluptueuses, et mises si richement, qu'elles enivrent, et les sens et les yeux. Elles-mêmes étourdies par la rapidité de leur danse, et par l'odeur des essences qu'elles répandent autour d'elles, tombent, à leur tour, dans la même frénésie voluptueuse.

Les Hommes qui provoquent ces institutions, si opposées aux mœurs, peuvent-ils, dans la comparaison des deux sexes, s'en servir contre les Femmes.

On prétend que jamais la religion chrétienne n'a trouvé les Femmes dignes d'être élevées à la dignité de la prêtrise.

Sous Charlemagne, s'il ne se trouvait aucun Homme dans la chambre d'un mourant, une Femme avait le droit de le confesser.

Les Chrétiens leur permirent d'administrer le baptême.

Ils avaient donc recours aux Femmes dans les besoins urgents, et les humiliaient dans les circonstances de la vie.

SUR QUELQUES LOIX

relatives aux Femmes en Angleterre.

Il n'y a nulle comparaison du sort apparent des Femmes en France, en Italie et en Angleterre. Au premier coup-d'œil, on croit qu'il vaut mieux naître française ; cependant les lois anglaises, sous plusieurs rapports, semblent être plus justes envers elles.

Les priviléges des Femmes, en Angleterre, sont plus conformes à la justice, à l'humanité, que s'ils étaient dus à la galanterie.

En France et en Italie, on a beaucoup plus de coquetterie pour elles, et moins de véritable bienveillance. On cherche à leur plaire, à les séduire; mais toutes les lois pèsent sur elles.

En apparence, dans quelques pays de l'Europe, les lois, ou pour mieux dire les usages, semblent plus favorables aux Femmes qu'en Angleterre.

En Prusse, par exemple, les lois faites par le grand Frédéric pour les mariages, pour la liberté individuelle des Femmes, paraissent de ce nombre.

En Espagne, elles accordent encore plus de privilége à ce sexe; mais ce ne sont que des institutions partielles et presqu'individuelles.

En Angleterre seulement, le code entier des lois sur les Femmes, s'occupe avec sagesse du destin des Femmes sans distinction, et cette nation estimable prouve, sous ce rapport, comme dans tout, que la justice et la raison sont toujours les guides de leurs décisions.

En France, la loi salique exclut les Femmes du trône.

En Angleterre, une Femme peut être

le premier personnage de l'état. Elle succède à la couronne, et peut se marier sans rien perdre de son autorité. Son mari n'est que son premier sujet. Quand, au contraire, un roi se marie, sa Femme est dispensée de la loi qui prive son sexe marié de posséder des propriétés ou possessions personnelles. On lui accorde une cour, une maison particulière à celle de son mari. La reine peut suivre un procès en son nom, et indépendamment de son mari. Elle peut tester. Aucun tribunal ne peut la condamner à une amende. Une reine douairière garde tous les droits dont elle jouissait avant la mort de son mari. Elle peut épouser le dernier de ses sujets sans perdre son rang ni son titre.

Mais pour ne pas exposer ainsi sa dignité, elle ne peut contracter cet engagement que du consentement du roi régnant.

Les Femmes des pairs, celles qui possèdent particulièrement une pairie, ne peuvent être jugées que par la cour des pairs. Une Femme titrée qui épouse un simple particulier, ne perd point son titre, et le transmet à ses enfants. Une particulière qui épouse un pair est annoblie. Elle perd son titre, si, après la mort de son mari, elle épouse un simple particulier.

Les lois sont toutes dirigées pour protéger la faiblesse. Si un Homme, par surprise ou par force, oblige une Femme de l'épouser, il est condamné à deux ans de prison et à une amende arbitrée par le roi. Celui qui épouse une héritière, après l'avoir enlevée, est jugé coupable de félonie.

Jamais une Femme mariée ne peut être contrainte à payer les dettes qu'elle a contractées sans l'aveu de son mari. On dit même que les dettes qu'elle a contractées, même étant fille, tombent à la charge du mari ; ce qui me paraît peu probable. Si une Femme quitte son mari sans son consentement, il n'est point obligé de payer ses dettes ni de lui faire une pension ; mais s'il la reçoit de ce moment, il se charge de tout. Si une Femme est maltraitée par son mari, elle le prouve ; elle s'éloigne ; il est chargé de sa subsistance, et non des dettes qu'elle peut faire. Un mari maltraitant sa Femme, veut-il la dérober à tous les yeux ? La famille de la Femme s'assemble, présente une requête au banc du roi, qui force l'époux de représenter la Femme. Si elle demande la séparation, il ne peut la refuser. . . . Si une Femme, accompagnée de son mari, commet le crime de félonie, le mari reste seul chargé du crime. La loi

suppose toujours, dans ce cas, l'impulsion du mari.

Si une Femme cache son mari poursuivi pour un crime, on ne considère que le mouvement de la nature, et jamais la loi ne punit un sentiment.

Quoique la loi donne en propriété au mari les bijoux de sa Femme, il ne peut, par testament, disposer de ceux qu'elle a l'habitude de porter.

Une Femme, en se mariant, peut faire rédiger l'acte de manière à se réserver le droit de régir sa fortune particulière. Lorsqu'un mari meurt, sa Femme a toujours droit à une dot qui assure son aisance.

L'origine des dots, en Angleterre, n'est pas bien connue. Quelques auteurs ont cru que cet usage avait été introduit par les princes danois, et en Danemarck, par Swein, le père du grand Canut, qui fit présent aux Femmes de ce privilége, pour les remercier de la noblesse avec laquelle les Danoises sacrifièrent leurs bijoux pour racheter ce prince, lorsqu'il était prisonnier chez les Vandales.

Croyons plutôt que les Anglais établirent cette loi nécessaire, par justice et non par imitation. Une veuve, en Angleterre, a droit à son douaire même en contractant un second mariage, si elle a vécu avec son-

mari jusqu'au jour de son décès; mais le divorce anéantit tous ses droits.

Il semble que du temps de Guillaume-le-Conquérant, une Femme qui se mariait avant l'année expirée, perdait son douaire. Cette loi n'est plus en vigueur; mais l'opinion la diffâme.

Il est à remarquer qu'en Angleterre, où les Femmes peuvent régner, où les soins habituels de l'intérieur du ménage leur sont abandonnés, elles ne peuvent posséder aucun emploi, aucune charge qui les conduisent à la considération. A peine les Anglais permettent-ils qu'elles partagent de leur commerce et qu'elles se mêlent à leurs occupations; ils ne mettent aucun emploi public, auquel l'intelligence d'une Femme puisse s'élever entre l'administration d'un royaume et les soins communs d'un ménage. Les Femmes ne succèdent jamais aux propriétés territoriales, qu'au défaut d'enfants mâles. Le père meurt-il sans testament, elles ne partagent que le mobilier avec leur frère.

FIN DU TOME SECOND.

ERRATA.

Page 36, ligne 10, et la volupté de l'ame, *lisez* c'est la volupté de l'ame.

Page 47, ligne 10, de chaque scène, *lisez* de chaque sexe.

